

23 novembre (Le Figaro)

[«Israël a le droit de se défendre, mais...» : les failles d'une rhétorique hypocrite \(lefigaro.fr\)](https://www.lefigaro.fr)

## «Israël a le droit de se défendre, mais...» : les failles d'une rhétorique hypocrite

Par André Perrin



André Perrin. *Fabien Clairefond*

**TRIBUNE - Les discours légitimant en principe la riposte d'Israël tout en fustigeant son caractère disproportionné ne résistent pas à l'examen des faits et ne relèvent que de la posture, analyse le philosophe André Perrin.**

*André Perrin est agrégé de philosophie et essayiste. Il a notamment publié « Postures médiatiques. Chronique de l'imposture ordinaire » (L'Artilleur, 2022).*

---

Imagine-t-on un raisonnement dont la prémisse serait : « *Tous les hommes sont mortels* » et la conclusion : « *Donc tous les hommes ne sont pas mortels* » ? Eh bien, ce raisonnement a cours et on l'a entendu, subliminalement, dès le lendemain du pogrom du 7 octobre 2023. Il s'énonce de la façon suivante :

1. Certes, Israël a le droit de se défendre.
2. Mais il n'a le droit de se défendre qu'à la condition de ne pas faire de mal à la population civile.
3. Or cette condition est absolument impossible à remplir, d'une part à cause de l'exiguïté de la bande de Gaza jointe à la densité de sa population, d'autre part en raison de la stratégie du bouclier humain, revendiquée par le Hamas et constatée par les observateurs, qui consiste pour les terroristes à se placer au milieu des civils et à installer leurs armes et leurs munitions à proximité immédiate des hôpitaux et des écoles, de telle sorte qu'on ne peut atteindre les uns sans atteindre aussi les autres.
4. Donc Israël n'a pas le droit de se défendre.

Dès lors, ne serait-il pas plus honnête et plus courageux d'aller droit à la conclusion et de faire ainsi l'économie de l'hypocrite prémisse ?

Ceux qui adjurent Israël de ne pas se livrer à une riposte disproportionnée ne se hasardent jamais à indiquer ce que serait une riposte proportionnée. Essayons de le faire à leur place.

**On peut subodorer, sans trop de risque de se tromper, que cette riposte « égale » aurait été jugée « disproportionnée » par les amis de la proportion. Il faut donc admettre que, pour**

**être proportionnée, une riposte doit, du moins dans le cas d'Israël, se faire dans de moindres proportions.**

*André Perrin*

On pourrait d'abord penser que, pour être proportionnée, une riposte doit ne pas dépasser en violence l'attaque qui l'a suscitée, mais se contenter de l'égaliser. **Elle se réglerait en quelque sorte sur la loi du talion dont on sait qu'elle fut une loi de modération.** Œil pour œil, dent pour dent, cela veut dire originellement : pour un œil, pas plus d'un œil, pour une dent, pas plus d'une dent. **Dans le cas qui nous occupe, pour satisfaire à cette exigence, il aurait fallu que Tsahal fasse à Gaza exactement ce que le Hamas a fait en territoire israélien : une incursion aboutissant à 1400 morts - mais pas plus -, hommes, femmes et enfants assassinés dans les mêmes conditions : violés, décapités, éventrés, démembrés, brûlés vifs, yeux crevés, parties génitales mutilées, avec, en prime, une prise de 250 otages à négocier ultérieurement.**

**On peut subodorer, sans trop de risque de se tromper, que cette riposte « égale » aurait été jugée « disproportionnée » par les amis de la proportion. Il faut donc admettre que, pour être proportionnée, une riposte doit, du moins dans le cas d'Israël, se faire dans de moindres proportions.** Supposons alors qu'Israël, en guise de riposte, ait fait ce qu'il a été mensongèrement accusé d'avoir fait : **bombarder l'hôpital al-Ahli**, le détruire, avec 500 morts à la clé. La riposte aurait été d'un niveau inférieur à l'attaque : 500 morts pour 1400, pas de viols, pas d'éventrements, pas de décapitations, pas de mutilations, pas de prise d'otages. **Seulement 500 morts non-combattants, comme le furent, pendant la Seconde Guerre mondiale, les quelque 70.000 civils français, hommes, femmes et enfants, qui périrent, victimes collatérales de bombardements des forces alliées visant des centres stratégiques occupés par les Allemands. Une telle riposte aurait néanmoins été dénoncée comme un crime de guerre, comme un abominable massacre, comme un acte de barbarie, puisqu'elle l'a été alors même qu'elle n'avait pas eu lieu.**

Il en résulte donc que, pour être proportionnée, la riposte d'Israël ne doit être ni d'un niveau supérieur - cela va de soi -, ni d'un niveau égal, ni d'un niveau inférieur. **La seule riposte proportionnée, dans le cas d'Israël, c'est l'absence de riposte. Ce qui s'appelle, en langage politiquement correct, « cessez-le-feu immédiat ».**

23 novembre (NYT)

[For Israeli Officials, a Long, Hard Path to a Truce With Hamas - The New York Times \(nytimes.com\)](#)

NEWS ANALYSIS

## Before a Truce, Israeli Officials Debated Whether a Pause Would Help Hamas

For weeks, senior Israeli leaders were divided about whether a temporary cease-fire might help Hamas regroup and endanger the remaining hostages.



Palestinians searching for bodies and survivors amid the rubble in the Jabaliya neighborhood after an airstrike in northern Gaza this month. Credit...Mohammed Saber/EPA, via Shutterstock

By [Ronen Bergman](#), [Patrick Kingsley](#), Adam Sella and [Aaron Boxerman](#)

Reporting from Tel Aviv and Jerusalem

Nov. 22, 2023

The Israeli decision on Wednesday to pause the invasion of Gaza to allow Hamas to release some hostages, a move now strongly supported by Prime Minister Benjamin Netanyahu, was the culmination of a weeklong dispute among Israel's civilian and military leaders about whether such a deal would strengthen Hamas and endanger the remaining hostages.

One group of leaders led by Yoav Gallant, the Israeli defense minister, sought to delay [the cease-fire and release of 50 hostages](#) in exchange for 150 Palestinian prisoners held by Israel because of the fear it would slow the momentum of Israel's invasion, allow Hamas to regroup and draw international attention away from the remaining 190 people held in captivity in Gaza.

Another group, which included David Barnea, the head of Mossad, Israel's foreign intelligence agency, who led the negotiations for Israel, argued that the deal was better than none and that the invasion could continue after the brief cease-fire, according to four senior security officials who spoke anonymously because they were not authorized to speak to the news media.

The first group initially took the upper hand, persuading Mr. Netanyahu to delay a cabinet vote originally planned for Nov. 14, according to three of the officials. They hoped that more military pressure might give Israel more influence at the negotiating table, allowing more hostages to be freed.

But the second group eventually won out, leading Mr. Netanyahu to hold the vote early Wednesday, setting the stage for [a four-day truce and prisoner exchange that could begin](#) this week. A senior defense official from the first group said that its members had changed their minds because the terms that Israel was able to obtain in the signed deal were significantly better than those that existed a week ago.

Mr. Netanyahu's office, the Israeli military and the Mossad all declined to comment.

Image



Protesters calling for the immediate release of hostages held in Gaza and protesting against Prime Minister Benjamin Netanyahu's administration marched near his residence in Jerusalem this month. Credit...Tamir Kalifa for The New York Times

The agreement came as Mr. Netanyahu faced competing pressures at home and abroad. The Biden administration has pushed him to agree to a hostage deal and a temporary truce amid rising international alarm about the heavy death toll and humanitarian crises caused by Israel's 47-day bombardment and four-week invasion of Gaza.

At home, many Israelis are furious because Mr. Netanyahu's government had failed to prevent the Hamas attack in southern Israel on Oct. 7 that started the war and led to the capture of roughly 240 hostages. Some Israelis are impatient for him to rout Hamas, even if it endangers the hostages; some want him to prioritize the hostages' rescue, even if it slows the counterattack on Hamas; and others want a hostage deal only if it frees all of those Hamas captured last month, rather than just a few.

At least 12,700 people have been killed in Gaza, according to health officials in the Hamas-controlled enclave, since Israel began strikes in response to the Hamas raid that killed an estimated 1,200 people, according to Israeli officials.

While Israel initially drew widespread support in the aftermath of the Hamas attacks, its international partners — principally the United States — pushed Mr. Netanyahu to limit the civilian death toll and ease the devastation on Gaza's remaining residents, most of whom fled their homes.

The tension within the Israeli leadership reflects a wider debate in Israeli society about the immediate priorities of the military as it responds to the Oct. 7 attacks. For many Israelis, the *raison d'être* of the state is to protect its citizens — and it failed last month, many say. How that protection should be restored has become a matter of public discussion.

Mr. Netanyahu and other Israeli leaders have repeatedly said that the main objectives of Israel's invasion are to oust Hamas from Gaza and return all the hostages. To many Israelis, both objectives serve the same goal: the restoration of the state's ability to protect its citizens.

But, in the short term, some say, the two objectives are in conflict with each other. By pushing relentlessly through the Gaza Strip in pursuit of Hamas, the Israeli military risks the death of hostages in the crossfire or in the Israeli bombardment. But by pausing the invasion and allowing the release of some hostages, the army may be giving Hamas time to regroup.

Image

Under the deal, the Israeli air force would stop flying surveillance aircraft over southern Gaza and suspend flights over the north for six hours each day — potentially allowing Hamas to move its forces

“Who has the upper hand in the battle? Hamas,” said Fuad Khuffash, a Palestinian analyst close to Hamas. “Israel effectively agreed to Hamas’s conditions,” he added.

Some Israeli defense officials fear there is some truth to that assessment. But Israel’s hand was forced by a growing protest movement led by the hostages’ families that pushed Mr. Netanyahu to do more to save their relatives, according to Yagil Levy, a military expert at the Open University of Israel.

In recent days, thousands of demonstrators have marched about 40 miles from Tel Aviv to Jerusalem, calling on the government to help free the hostages. Mr. Netanyahu may have realized that “neglecting the issue of the hostages will contribute to a widening circle of antigovernment protests,” Dr. Levy said.

When Mr. Netanyahu came close last week to holding a cabinet vote on an earlier version of the cease-fire deal, Mr. Gallant and others successfully lobbied him to delay the vote to allow the Israeli army to press on with its invasion and capture Gaza’s largest hospital, Al-Shifa, among other targets.

Israel says the hospital conceals Hamas military infrastructure and has presented video of what it says is a tunnel leading under the hospital, as well as security camera footage of hostages being taken into the hospital. Hamas denies the claims.

Image



In recent days, thousands of demonstrators marched from Tel Aviv to Jerusalem, calling on the government to help free the hostages held by Hamas. Credit...Amit Elkayam for The New York Times

Nearly a week after the army captured Al-Shifa, however, Mr. Gallant and his allies backed the cease-fire — giving it overwhelming support at the cabinet table — in part because they believed that the decision to capture a larger area of Gaza City had allowed Israel to gather more intelligence about the missing hostages, as well as weaken Hamas further. In Mr. Gallant’s view, that gave Israel a stronger position in the negotiations and enabled it to secure a better deal, according to a senior official familiar with Mr. Gallant’s perspective.

“What led to the result we hope we will reach in the near future is the determined, professional, precise and deadly action of the Israel Defense Forces,” Mr. Gallant said in the cabinet, according to a written transcript of his remarks provided by his ministry.

Other wavering ministers came around to the idea of a cease-fire because their government colleagues convinced them that they would support the resumption of fighting after a few days’ pause. Bezalel Smotrich, the far-right finance minister, initially said he would not support the deal, but changed his mind during the cabinet meeting, according to a recorded statement he provided to an Israeli journalist.

To win over Mr. Smotrich and others, the cabinet formally announced that “the fighting in the Gaza Strip will continue” after the cease-fire.

Yaakov Peri, a former head of the Shin Bet, the Israeli internal security service, said Israel had to accept the deal.

“Every hostage that Hamas wants to return, we can’t refuse,” Mr. Peri said, which gave Hamas a trump card in negotiations. Mr. Peri worries, however, that in this deal, “the chance for mishaps is high.” Even a minor incident could jeopardize the cease-fire, he added.

But despite the government’s plan to continue attacking Hamas after the cease-fire, Mr. Peri is not certain that will happen.

“When you stop a war, it’s difficult to revive the momentum,” he said.

Image

23 novembre (Haaretz)

[Three-quarters of Palestinians Support Hamas' Attack on October 7, Says New Poll. Why? - Palestinians - Haaretz.com](#)

Analysis |

## Three-quarters of Palestinians Support Hamas' Attack on October 7, Says New Poll. Why?

Two new polls offer insights into the Palestinian mind-set during wartime. To understand the findings, we must consider the conceptual world of respondents who live in a society that has never been free and is invariably at war



Palestinian protesters carrying posters and chanting anti-Israel slogans during a solidarity rally with Gaza, in the West Bank city of Ramallah on Wednesday. Credit: Nasser Nasser/AP

[Dahlia Scheindlin](#)

Nov 22, 2023 9:30 pm IST

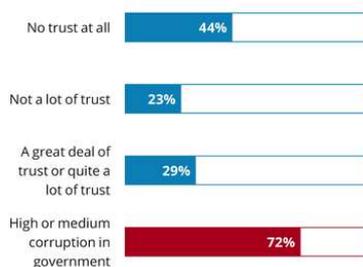
Since October 7, it has been impossible to truly understand Hamas' motives and intentions. It can be just as hard to understand Palestinian public opinion right now. After the first few weeks of chaos, two Palestinian polls became available last week – and there is no good way to spin the results.

[A survey of Gaza and West Bank Palestinians](#) by the Arab World Research and Development group (AWRAD) from the first week of November left many readers aghast: Nearly 60 percent of respondents very much supported the “military operation carried out by the Palestinian resistance led by Hamas on October 7.” Another 16 percent expressed moderate support. That's three-quarters in total who [supported the indefensible](#).

Another three-quarters of Palestinians (76 percent) said Hamas was playing a positive role, while 98 percent said they feel some or great pride as a Palestinian. Just 13 percent of Palestinians opposed Hamas' attack (21 percent in Gaza). That sounds paltry, but just under 20 percent of Israeli adults consider themselves left-wing – the peace-supporting dissenters from their society.

### Gazans didn't trust Hamas before October 7

How much trust do you have in the Hamas-led government?



Source: Arab Barometer's survey conducted among Gazans on October 6th

There are technical disclaimers: AWRAD's sample was about half the size [of robust Palestinian surveys](#), just 668 respondents, including 277 in Gaza, which lies in ruin with about one million people displaced, placing major obstacles on sampling. But with such strong trends, "flawed polling" is an easy way out. The only thing left to do is to try and understand.



Palestinians inspecting a destroyed house following Israeli airstrikes in Khan Younis, southern Gaza Strip, on Wednesday. A week before October 7, a man in Gaza said: "There's a lot of anger against Hamas, and the only thing that can save Hamas now is a war." Credit: Mohammed Dahman/AP

The survey offers some insight by asking what people believed to be the main reason for the "operation." The top reason cited was to "stop violations of Al-Aqsa" (35 percent); consistent with the history of the region, in which perceived offenses against Jerusalem's Al-Aqsa Mosque [have fueled the bloodiest wars](#) – from the 1929 riots to the second intifada. But 29 percent also cited "to free Palestine" and 21 percent said the attack was to break the siege on Gaza. Combined, half of respondents chose a version of freedom – 15 points higher than the Al-Aqsa response.

These questions force outsiders to ask: what is the conceptual world of the respondents? Soon after Russia invaded Ukraine and began committing horrors, the Russian-American author and journalist Masha Gessen was asked to analyze why Russian polling showed such high support for the war. [Gessen explained](#) that their book, "The Future is History," found that in a totalitarian society, "it's not that you can't find out what people really think. It's that people can't really think."

It's hard to compare Russians and Palestinians or Hamas to a classic totalitarian state. But they clearly share two critical features: First, both societies are at war, and their side kicked off the latest round with a terrible act of aggression. (Israel of course has committed terrible aggressions too, but Israeli public attitudes are for another article.)

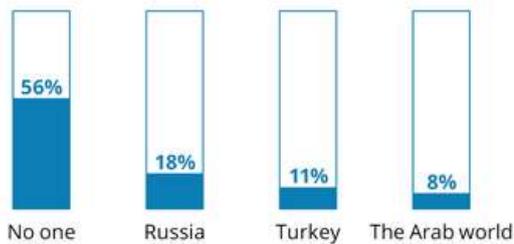
Second, Palestinians don't live under anything like democracy. In fact, between the Palestinian Authority, Hamas and the Israeli military lording over everything, they live under many layers of non-democracy. Perhaps especially in Gaza, it's worth asking what people can "really think."

Huda Abuarquob, a longtime civil society and peace activist, spoke to me by phone from Dura, outside Hebron. "If polling shows high support," she explained, "it's their first reaction to an act that put Gazans back on the map."

In fact, other studies show that Palestinians feel profoundly, existentially, alone. The second post-October 7 West Bank survey, commissioned by a new policy outfit called [the Institute for Social and Economic Progress](#), asked which international actor is Palestine's most important strategic ally: 56 percent said "none." The top ally was Russia, then Turkey (18 and 11 percent, respectively); just 8 percent chose "the Arab world." Palestinians have no homegrown heroes either. In focus groups, the institute quoted a participant saying "I feel that the Palestinian population is orphaned, there is no one to lead them."

## Palestinians feel alone

Which international actor is Palestine's most important strategic ally?



Source: Institute for Social and Economic Progress post-October 7 survey among Palestinians in the West Bank and Gaza



Palestinians holding a picture of Russian President Vladimir Putin during a protest in support of the people of Gaza, in Hebron last month. Credit: Yosri Aljamal/Reuters

In this lonely reality, some Palestinians I know were initially spirited by images of people breaking out of Gaza, even if they later found the full extent of violence revolting. Huda recalled that in those early hours, people didn't internalize that it was about "killing human beings," she said; they thought it was the start of liberation.

When they realized what was happening, she said, "in closed circles, in family, partners, friends, no one supports the atrocities, which are against our values." Reports of rape and beheadings did not fit those values, she explained, so the subsequent mis- or disinformation that they weren't true made people happy.

Then came the alternate explanations, verging on conspiracy. "In order to feel that we are not part of [the atrocities], we tried to find ways to explain it by saying these people are not Hamas. These guys who went to homes and killed people and their families, [some Palestinians believed] they are from Egypt, from tribes in Sinai, who helped [Hamas] attack the Egyptian army in Sinai. We don't know if there's evidence or not," said Huda, explaining how Palestinians sought to distance themselves from what had happened.

In fact, there was little love for Hamas prior to October 7. In a well-publicized Arab Barometer survey of Palestinians just ahead of the attack, researchers found that anger was mounting. People blamed Hamas for economic and social woes, a stunted life, and no progress toward ending the occupation. A week before October 7, Huda heard from a Gazan man that "there's a lot of anger against Hamas, and the only thing that can save Hamas now is a war."

That bred another conspiratorial angle: that Hamas and the Netanyahu government coordinated to help each other. "Palestinians in the West Bank say that Hamas always does something [to stop a revolution against them](#), or to help the Israeli government get out of a crisis," said Huda. Some think that Qatar could be in on the plot, wondering why Israel has not assassinated or arrested Hamas leaders in Qatar if it truly wanted to.

But as the war went on, attitudes changed, said Huda. By the time of the AWRAD poll four weeks in, the wreckage of Gaza was overwhelming. Over 99 percent of the Gaza sample said there was no safe place for them or their family. Nearly two-thirds of all Palestinians believe the war is between Israel and Palestinians at large, not just Hamas. The poll also found 98 percent said "people around them" would never forget what Israel

has done to them. Huda said she still argues “how immoral [ Hamas’] actions against women and children were, but this is not the time for internal divisions. We need to stand by the people in Gaza, we can’t accept any justification for it – and since then this is the focus.”

In all this darkness, a certain frenzied optimism isn’t actually surprising; it’s a “rally-round-the flag” effect, tinged with desperation. Israelis too are feeling more optimistic about the future of the state. Nearly three-quarters in the AWRAD survey say Palestine will emerge victorious from this war; similarly, less than 10 percent in the West Bank survey [thought Hamas would be defeated](#).

Media sources help shape these views, of course. The recent West Bank survey, like many before it, showed that the vast majority get their news from Al Jazeera (76 percent), and another 10 percent from “axis of resistance” countries. But the image of brainwashing might be misleading. [Obada Shtaya](#), a Palestinian Fulbright scholar and civil society strategist from Tel, a village outside Nablus, who is also a co-founder [of the institute](#) that commissioned the West Bank study, explained that there could well be “a parallel between where you get your news and your perception of what may happen. Maybe people are hoping they don’t get wiped out or lose the war, and then consume media that confirms their biases.”



West Bank Palestinian protesters rallying in support of Gaza and calling for a cease-fire on Wednesday. Credit: Nasser Nasser/AP

Or the rallying for Hamas might express something darker: fear. Huda said that Palestinians believe Hamas will get even stronger now, making them more afraid to speak against it. Fear can immobilize people: in the third week of October, the West Bank survey found that people’s top choice out of six terms to describe their emotional state of mind was “helplessness.”

Just what do these polls say about the Palestinian wartime mind-set? In an email, Gessen elaborated again on Russian public opinion:

“Garden-variety tyranny demands performance (you can think one thing and say another),” they wrote, drawing on Hannah Arendt, while totalitarianism makes people into an empty vessel by making fact and truth “unpredictable.” Again, perhaps these terms can’t be easily imposed on Palestinians, but it’s also hard to argue with Gessen’s next point: “Now we add war to this. More anxiety and a state of social, legal, and psychological mobilization. There are now so many layers of meaninglessness to polling. 1) people are afraid to say the wrong thing because [of] the police state; 2) people are afraid to say the wrong thing because of the psychic cost of breaking with a mobilized, anxiety-saturated society; 3) even if they weren’t afraid, they don’t have the information. ... So whatever they say is what they think they should say, the right thing to say, but also the only thing available to them to say.”

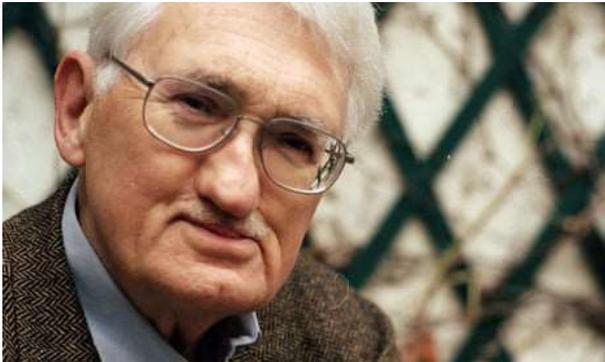
Personally, I don’t think this makes polls meaningless. As always, they are one more tool reflecting society – in this case, a society that has never been free, and is always at war.

23 novembre (The Guardian)

[Israel-Hamas war opens up German debate over meaning of 'Never again' | Germany | The Guardian](#)

## Israel-Hamas war opens up German debate over meaning of 'Never again'

Intellectuals clash over country's traditional commitment to defence of Israel amid bloodshed in Gaza



Jürgen Habermas has said the 'Never again' principle must lead to a German commitment to protecting Jewish life and Israel's right to exist. Photograph: Sipa Press/Rex Features

[Philip Oltermann](#) European culture editor

Wed 22 Nov 2023 17.02 CET

The phrase "Never again" has been the central tenet of Germany's political identity since the horrors of the Nazi-led Holocaust of Europe's Jewish population. But the war between Israel and Hamas has opened up a fiercely fought debate about the phrase's true meaning, dividing opinion among followers of the dominant German intellectual tradition.

A [letter published](#) in the Guardian pits several prominent German and international figures influenced by the Frankfurt School of neo-Marxist "critical theory" against its most prominent living member, Jürgen Habermas. They argue that "Never again" must also mean staying alert to the possibility that what is unfolding in Gaza could amount to genocide.

In a statement published on 13 November, Habermas made the case that the "Never again" principle must above all lead to a German commitment to protecting Jewish life and Israel's right to exist.

Habermas, 94, sometimes described as a contemporary successor to the Enlightenment philosophers for his writing on themes of power and justice, argued that Israel's military retaliation following the 7 October [Hamas](#) attacks was "justified in principle". Likening the resulting bloodshed in Gaza to a genocide was beyond the boundaries of acceptable debate, he said.

"Despite all the concern for the fate of the Palestinian population [...], the standards of judgment slip completely when genocidal intentions are attributed to Israel's actions," said the statement, which was also signed by the political scientist Rainer Forst, the lawyer Klaus Günther and the peace researcher Nicole Deitelhoff.

In response, the letter published on Wednesday echoes Habermas's condemnation of the Hamas attack and hostage-taking, but expresses concern over the "apparent limits of the solidarity expressed" by the philosopher and his co-authors.

"The statement's concern for human dignity is not adequately extended to Palestinian civilians in Gaza who are facing death and destruction," it adds. "Nor is it applied or extended to Muslims in Germany experiencing rising Islamophobia. Solidarity means that the principle of human dignity must apply to all people. This requires us to recognise and address the suffering of all those affected by an armed conflict."

The letter continues: “We are concerned that there is no mention of upholding international law, which also prohibits war crimes and crimes against humanity such as collective punishment, persecution, and the destruction of civilian infrastructure including schools, hospitals and places of worship.”

While “not all signatories believe that the legal standards for genocide have been met” by the situation in Gaza, the letter says, all of them “agree this is a matter of legitimate debate”.

On Sunday, a group of UN experts said there was “evidence of increasing genocidal incitement” against the Palestinian people. Israeli officials reject this.

The letter’s [full list of more than 100 supporters](#) includes several academics who have either directly emerged from the Frankfurt School or are employed at New York’s New School for Social Research, which sees itself working within the same critical theory tradition.

Other signatories include the economist Adam Tooze, the legal historian Samuel Moyn, and the philosophers Amia Srinivasan and Nancy Fraser.

More than 1,200 people, mostly civilians, were killed by Hamas militants on 7 October. Since Israel’s counter-offensive was launched, more than 14,000 people have been killed in Gaza, according to Hamas-run health authorities.

[On Wednesday](#), Israel and Hamas agreed a deal for the release of 50 women and children hostages held in Gaza in return for 150 Palestinian women and children to be freed from Israeli jails during a four-day ceasefire.

Founded in 1923, the Frankfurt School applied Marxist theory to philosophy and social theory to make sense of the rise of fascism out of apparently liberal European societies. Habermas, a former assistant to Theodor Adorno, took a more optimistic stance than the institution’s founding members, seeking to build an intellectual framework for democratic societies operating within market capitalism.

Habermas’s letter reflects a strong, cross-party pro-Israel consensus in German politics. The to-and-fro of statements comes on the back of a [motion for a resolution](#) put forward on 7 November by the three centre-left and liberal parties of Olaf Scholz’s coalition government, which proposes allowing the extradition of non-German citizenship holders who spread hatred against Jews, as well as withdrawing funding from cultural institutions that support the Boycott, Divest and Sanctions (BDS) movement.

Critics fear such a resolution would also result in the silencing of legitimate criticism of Israeli policies. In Berlin, the city senate is considering pulling funding for the Oyon cultural centre in the German capital’s Neukölln district, after the centre’s directors reportedly refused to cancel a peace vigil by a leftwing Jewish group.

23 novembre (The Guardian)

[Geert Wilders: the Dutch far-right figurehead sending a chill across Europe](#) | [Geert Wilders](#) | [The Guardian](#)

Profile

## Geert Wilders: the Dutch far-right figurehead sending a chill across Europe

After 20 years as a political outlier, the leader of the anti-immigration Freedom party is closer to power than ever before



Geert Wilders has said he will not support sending any more weapons to Ukraine. Photograph: Hollandse Hoogte/Shutterstock

[Pjotr Sauer](#) in Amsterdam

Thu 23 Nov 2023 00.45 CET

Known for his distinctive platinum-blond hairstyle and his aggressive anti-Islam and anti-immigration rhetoric, [Geert Wilders](#) has been catapulted by the Dutch elections to the place he loves most to be: at the centre of attention.

In a political earthquake, Wilders' Freedom party [was on course late on Wednesday to win the most votes in the country's parliamentary elections](#), opening the way for the politician to play a key role in the formation of the next government after an election dominated by debate over immigration.

From describing Islam as [“an ideology of a retarded culture”](#) and calling Moroccans “scum”, Wilders, who is often compared to former US president Donald Trump for his inflammatory rhetoric and use of social media, has long been a prominent fixture in the European far-right landscape.

Born in 1963 in southern Venlo, close to the German border, Wilders grew up in a Catholic family with his brother and two sisters. He entered politics as a member of the People's Party for Freedom and Democracy (VVD), but left over what he saw as the party's mild stance on Islam and immigration.

He founded the Freedom party (PVV) in 2004, placing anti-Islam policies at the heart of his party. Wilders said his disdain for Islam was fuelled by the [assassination of the radical anti-Islam film-maker Theo van Gogh in 2004](#) and his time spent in Israel on a kibbutz.

Despite being a media-savvy politician, Wilders' star appeared to have faded in recent years as younger far-right figures emerged in the [Netherlands](#), including Thierry Baudet, whose nationalist Forum for Democracy came top of the polls with 15% in the 2019 regional elections.

But Wilders' consistent presense in Dutch politics – as well as increasingly heated debate over immigration in the Netherlands – seems to have finally struck a chord among a larger group.

In the run-up to the elections, Wilders has also sought to tone down some of his more divisive anti-Islamic rhetoric, hinting that he could drop his proposed ban on mosques and the Qur'an, a move that his critics branded opportunistic.

Instead, he has focused on growing economic concerns, vowing to solve the housing crisis and tackle inflation while portraying climate action as a new form of tyranny by The Hague.

Still, some of his more extreme proposed measures – which include restoring Dutch border control, detaining and deporting illegal immigrants, and reintroducing work permits for intra-EU workers – would fundamentally change the DNA of the Netherlands.

In Kyiv, which has faced growing western war fatigue, the results will be met with worry. Like other far-right leaders on the continent, Wilders has praised Vladimir Putin's rule, rallying against what he has described as “hysterical Russophobia” in [Europe](#).

Four years after Russia annexed the Crimean peninsula, Wilders travelled to Moscow and met senior Russian officials in the Duma, a trip that was fiercely condemned by relatives of Dutch victims of [the shooting-down of flight MH17](#), who blamed him for ignoring Moscow's part in the disaster.

Since Russia's invasion of Ukraine, Wilders has somewhat distanced himself from the Kremlin, calling the invasion a mistake.

But a government under Wilders is unlikely to play the same role in aiding Ukraine as seen under longtime prime minister Mark Rutte, who led the effort to deliver F-16 combat aircraft to Ukraine.

In one of the last debates prior to the elections, Wilders said he would not support sending Ukraine more weapons, a statement that will send a chill through Ukraine, as military aid already appears to be faltering.

Much now will depend on what will probably be a prolonged coalition-building process, with both the leader of GroenLinks-PvdA, Frans Timmermans, and the head of the socially liberal People's Party for Freedom and Democracy, [Dilan Yeşilgöz-Zegerius](#), having ruled out a government under Wilders.

But in an early triumph for Wilders, Pieter Omtzigt, the leader of the centrist NSC party, indicated that he was open to working with the PVV.

What seems certain is that after six elections, Wilders is closer than ever to power. “It will be hard work, but we are ready to govern,” he said as the first results trickled in. “This is the most beautiful day of my political life.”

23 novembre (The Guardian)

<https://www.theguardian.com/world/2023/nov/23/yale-historian-says-west-can-break-ukraine-stalemate-more-military-aid>

## Yale historian says west can break Ukraine stalemate with more military aid

Timothy Snyder argues that ‘dropping five more queens on the board’ would allow Ukraine to prevail

[Dan Sabbagh](#) Defence and security editor

Thu 23 Nov 2023 06.00 CET



Timothy Snyder, a professor of history at Yale University pictured here with Volodymyr Zelenskiy, says: ‘War is not a game of chess.’ Photograph: Ukrainian president's office

Ukraine has not reached a stalemate in its war with Russia because the west can help Kyiv by “dropping five more queens on the board”, according to an influential historian of eastern Europe.

Timothy Snyder, a Yale professor, argued that continuing high levels of military aid could allow Ukraine to prevail, in response to a recent interview given by Kyiv’s top military commander, Gen Valerii Zaluzhnyi, suggesting that the war was deadlocked.

“I hate the stalemate analogy because war is not a game of chess,” Snyder said in an interview with the Guardian. “In chess, there are only so many pieces on the board, and the reason why you get into stalemate is that your pieces get into a certain arrangement.”

However, war did not mirror the boardgame, the historian argued, because the amount of resources or weaponry available to each side is not limited. “The reason why I hate the stalemate analogy is that it suggests we can’t just drop five more queens on the Ukrainians board, and we can do it any time.”

At the beginning of November, Zaluzhnyi acknowledged in an [interview with the Economist](#) that Ukraine’s summer counter-offensive was stalling. “Just like in the first world war we have reached the level of technology that puts us into a stalemate,” he said, [prompting a debate](#) about whether the statement was correct.

Snyder was speaking as he began a second year of fundraising for a [nationwide drone-detection system](#) aimed at helping Kyiv stop Russia from destroying the electricity grid and other vital utilities during Ukraine’s hard winter. An aggressive bombing campaign led to a succession of energy blackouts last winter.

Snyder said: “I think there are a lot of people on the Russian leadership and the Russian elite who just enjoy the cruelty. They just like the idea of depriving Ukrainians of water and food and energy and warmth during the winter,” and the goal of the drone-detection system was to help prevent that.

Talk of stalemate on the battlefield was defeatist – a “self-fulfilling passivity prophecy”, the historian said. US politicians and western leaders had to be prepared to support Ukraine with long-term military aid, amid

wrangling in the US Congress over whether to approve a \$61bn (£49bn) aid package proposed by President Joe Biden.

Political arguments against providing more support for Ukraine advanced by some Republicans were “bad faith arguments”, Snyder argued. Those [calling for an audit of US](#) spending on Ukraine were not taking into account the fact “we have never audited our own department of defence”.

Snyder said: “The other argument that people make is that we’re fatigued, which is ridiculous. We’re not fatigued, we’re easily distracted.” He argued that those advancing such a position perhaps “want Putin to win” but are “maybe afraid to say so”.

Although there are majorities in both houses of Congress to continue supporting Ukraine, further military aid is opposed by significant numbers of Republicans in the house. Earlier this week, Jake Sullivan, the US national security adviser, warned it was getting “harder and harder” to fully fund Ukraine “each week that passes”.

Failure to maintain support for Ukraine would amount to a long-term foreign policy disaster greater than the invasion of Iraq, Snyder argued. “It’s stunning how much the Americans would have to lose in terms of credibility, democracy, deterring China, deterring Russia and basically everything,” the historian said.

Although the historian acknowledged that Kyiv’s land advance had run out of momentum, largely because of the difficulty of clearing Russia’s deep defensive belt of mines, he argued that Ukraine had shown significantly greater ingenuity in repelling the initial invasion retaking some of the territory.

Snyder said: “The big, unpredictable thing is that Ukrainians have shown they can do much more than we expected. And I think that’s the point where we have to keep pushing. If they can generally do more than we expect, then we should be trying to find ways to help them,” he said.

Snyder began his career as a historian of eastern Europe, but is more recently known for writing books such as [On Tyranny](#), warning against creeping authoritarianism in the US in the aftermath of Donald Trump’s election as US president. Since the start of the war he has advocated strongly in support of Ukraine.

Historians don’t “stand aside from all kinds of other moral activities in the world”, the historian said, while truth involved making authentic connections and providing help where necessary. “Although humanitarian aid matters a lot, you can’t actually stop a cruise missile with a sweater,” he said.

23 novembre (FAZ)

[Allensbach-Umfrage: Mehrheit nicht an der Seite Israels \(faz.net\)](#)

UMFRAGE ZUM NAHOSTKONFLIKT:

## Mehrheit der Deutschen steht nicht an der Seite Israels

Der Krieg im Nahen Osten beunruhigt die meisten Menschen in Deutschland. Aber in der Einschätzung der Ereignisse ist die Bevölkerung gespalten. Nur eine Minderheit ist der Ansicht, Deutschland habe eine besondere Verantwortung für Israel.



Proisraelische Demonstration in Berlin am 8. Oktober 2023 Bild: Reuters  
VON RENATE KÖCHER, INSTITUT FÜR DEMOSKOPIE ALLENSBACH

-AKTUALISIERT AM 23.11.2023-05:49

Der Krieg im Nahen Osten beunruhigt die große Mehrheit der Bevölkerung außerordentlich. 76 Prozent sind über die Situation besorgt, beim politisch interessierten Teil der Bevölkerung liegt der Anteil noch über diesem Durchschnitt. Gleichzeitig besteht jedoch kein Konsens bei der Bewertung des Konflikts und der Reaktion Israels auf den barbarischen Angriff der Hamas. Zwar ist vielen bewusst, dass Israel ein Land ist, das von steter Bedrohung geprägt ist. Die Ereignisse vom 7. Oktober haben diese Bedrohungslage auf grausame Weise ins Gedächtnis gerufen.

Trotzdem gibt es nur begrenzte Unterstützung für Israels Reaktion. Die Bevölkerung ist in dieser Frage gespalten: 35 Prozent sehen es als das Recht Israels an, in den Gazastreifen einzumarschieren und hart gegen die Hamas vorzugehen, um die Sicherheit des eigenen Landes wiederherzustellen. 38 Prozent votieren dagegen für ein zurückhaltendes Vorgehen, um Opfer unter der palästinensischen Bevölkerung wie auch eine wachsende Unterstützung für die Hamas zu vermeiden. Diese Position wird vor allem von Frauen und der ostdeutschen Bevölkerung vertreten. 37 Prozent der Westdeutschen und 45 Prozent der Ostdeutschen votieren für ein militärisch zurückhaltendes Vorgehen Israels.

Die Reaktion der Bevölkerung ist damit wesentlich ambivalenter als die öffentliche Diskussion. 2006, als Israel im Kampf gegen die Hizbullah in Libanon einmarschierte, war das Verständnis in der Bevölkerung allerdings noch wesentlich geringer als heute. Damals hielten nur 21 Prozent Israels Reaktion auf die Raketenangriffe der Hizbullah für richtig, während 53 Prozent die Meinung vertraten, Israel hätte auf keinen Fall angreifen dürfen.

Die Haltung gegenüber Israel war 2006 kritischer als heute. Zwar war auch damals der Mehrheit der Bevölkerung die Bedrohungslage des Landes bewusst. Gleichzeitig kritisierte jedoch jeder Zweite, Israel habe zu wenig Verständnis für seine arabischen Nachbarn und halte zu Unrecht Gebiete besetzt. Knapp jeder Dritte unterstellte Israel sogar, dass es überhaupt keinen Frieden wolle. Dieser Vorwurf wird heute noch von 17 Prozent erhoben, gegenüber 31 Prozent zur Zeit des Libanon-Konflikts. Die Kritik, Israel habe zu wenig Verständnis für seine arabischen Nachbarn, ist von 50 auf 37 Prozent zurückgegangen, der Vorwurf, Israel halte zu Unrecht Gebiete besetzt, von 48 auf 38 Prozent. 44 Prozent kritisieren jedoch, Israel bemühe sich zu wenig, die Situation der Palästinenser zu verbessern. Dieser Vorwurf wird überdurchschnittlich vom politisch interessierten Teil der Bevölkerung erhoben.

Während insgesamt die Kritik an Israels Politik seit dem Libanon-Konflikt zurückgegangen ist, hat sich gegenläufig die Überzeugung verstärkt, dass Israel unsere besondere Unterstützung verdient. 2006 vertraten nur 22 Prozent diese Position, heute 32 Prozent. Das ist ein signifikanter Anstieg, aber gleichzeitig noch immer ein bemerkenswert geringer Anteil. Die große Mehrheit war zwar stets überzeugt, dass Deutschlands Beziehung zu Israel eine besondere sei und sein müsse. Nur eine Minderheit von 34 Prozent leitet daraus jedoch eine besondere Verantwortung für das Schicksal Israels ab. Das sind zwar mehr als 2006, aber dieser Wert befindet sich in der engen Bandbreite zwischen 28 und 35 Prozent, innerhalb derer er schon seit mehr als 30 Jahren schwankt.

Damit spricht wenig für die These, die Haltung zu Israel und die Akzeptanz einer besonderen Verantwortung Deutschlands werde durch die wachsende zeitliche Distanz zum Holocaust beeinträchtigt und erodiere damit fast zwangsläufig. Untersuchungen des Allensbacher Instituts aus den Fünfzigerjahren des 20. Jahrhunderts zur Bewertung des Nationalsozialismus und zu antisemitischen Positionen zeigen, dass diese in unmittelbarer zeitlicher Nähe noch relativ weit verbreitet waren. Das änderte sich erst sukzessive durch die Auseinandersetzung mit der Nazi-Zeit.

Würde wachsende zeitliche Distanz die Einstellungen prägen, müssten sich die Generationen bei diesen Fragen signifikant unterscheiden. Das ist aber nicht der Fall. In der Altersgruppe über 60 Jahren sehen 33 Prozent in Israel ein Land, das unsere besondere Unterstützung verdient, in der unter 30 sind es 34 Prozent. Überdurchschnittlich vertreten die höheren sozialen Schichten und politisch interessierten Bevölkerungskreise diese Position, unterdurchschnittlich die ostdeutsche Bevölkerung. 35 Prozent der Westdeutschen und 21 Prozent der Ostdeutschen sehen eine besondere Verantwortung Deutschlands für das Schicksal Israels.

## Überdurchschnittliche Unterstützung in höheren sozialen Schichten

Diese Haltung prägt auch die Reaktion auf die Stellungnahme von Bundeskanzler [Olaf Scholz](#), dass es in der aktuellen Lage für Deutschland nur einen Platz geben könne, den an der Seite Israels. 31 Prozent der Bevölkerung stimmen zu, während 43 Prozent dafür sind, sich aus diesem Konflikt weitgehend herauszuhalten. Die Trennlinie verläuft klar zwischen denjenigen, die Deutschland eine besondere Verantwortung für das Schicksal Israels zuschreiben, und denen, die dem widersprechen. Überdurchschnittliche Unterstützung finde die Haltung des Bundeskanzlers in den höheren sozialen Schichten, unterdurchschnittliche bei der ostdeutschen Bevölkerung und politisch Desinteressierten.

Nur 18 Prozent der ostdeutschen Bevölkerung sehen Deutschlands Platz in der aktuellen Situation an der Seite Israels, 58 Prozent wünschen sich dagegen weitgehende Neutralität. Die Anhänger verschiedener Parteien reagieren teilweise unterschiedlich. Überdurchschnittlich stimmen die Anhänger der Grünen der Aussage des Bundeskanzlers zu, weitaus weniger die Anhänger der Linken und der [AfD](#), die mehrheitlich fordern, sich aus diesem Konflikt ganz herauszuhalten. Nur 17 Prozent der Anhänger der Linken, 15 Prozent der AfD-Anhänger fordern Solidarität mit Israel.

Die deutsche Reaktion soll sich nach dem Wunsch eines großen Teils der Bevölkerung auf humanitäre Unterstützung und diplomatische Bemühungen konzentrieren. Zwei Drittel der Bevölkerung unterstützen medizinische Hilfslieferungen, 57 Prozent das Angebot einer Vermittlerrolle zwischen den Kriegsparteien. Doch schon wenn es darum geht, Solidarität mit Israel auch nur zu bekunden, setzt sich die Neigung durch, möglichst nicht Partei zu ergreifen und sich aus dem Konflikt herauszuhalten: Nur 41 Prozent befürworten Solidaritätsbekundungen. Noch weniger Rückhalt finden Forderungen, Entwicklungshilfefzahlungen an Palästinenser zu stoppen. Nur 24 Prozent hielten dies für richtig. Am wenigsten Unterstützung findet jegliche Art von militärischer Hilfe: Nur neun Prozent votieren für die Lieferung von Munition, acht Prozent für Waffenlieferungen. Eine Unterstützung durch die Bundeswehr befürworten gerade drei Prozent.

Selbst diejenigen, die eine besondere Verantwortung Deutschlands für Israels Schicksal sehen, wünschen keine direkte militärische Unterstützung für Israel. Ähnlich fielen 2006 die Reaktionen auf den Libanonkrieg aus: Die Mehrheit votierte ausschließlich für diplomatische Bemühungen, 31 Prozent für

völlige Neutralität. Die Beteiligung an der Friedenstruppe der UN hielten nur 13 Prozent für richtig. Die Beteiligung durch die Deutsche Marine daran fand jedoch in der Bevölkerung letztlich keine große Beachtung und wurde auch nie zum kontroversen Thema.

## Keine akute Bedrohung für das eigene Land

Wenn die Bevölkerung keine akute Bedrohung für das eigene Land fürchtet, ist es immer schwierig, Unterstützung für militärische Hilfe zu finden. Das zeigt auch die Haltung zu den Auslandseinsätzen der Bundeswehr in den vergangenen Jahrzehnten. Keiner hatte den Rückhalt der Mehrheit der Bevölkerung. Gleichzeitig toleriert sie solche Einsätze im Allgemeinen. Sicherheitspolitische Fragen lassen sich nicht durch Plebiszite entscheiden, sondern liegen in der Verantwortung der politischen Entscheidungsträger.

Nicht nur die Reaktion auf das Vorgehen Israels spaltet die Bevölkerung, sondern auch die auf die antiisraelischen Demonstrationen in Deutschland. Zwar beunruhigen diese Vorkommnisse die Bürger zunehmend. Bis vor Kurzem hielt die Mehrheit Antisemitismus in Deutschland für quantitativ vernachlässigbar. Im Jahr 2019 sah nur jeder Fünfte darin ein großes Problem, nun sind es 45 Prozent. Nur noch jeder Dritte glaubt, dass es sich um Ausnahmefälle handelt. Vor allem politisch Interessierte schätzen das Problem als gravierend ein. Auch hier treten deutliche Unterschiede zwischen Ost und West auf: In Westdeutschland hält knapp die Hälfte der Bevölkerung Antisemitismus für ein großes Problem, in Ostdeutschland nur gut jeder Dritte.

Einigkeit besteht zwischen Ost und West, dass es durch die Einwanderung von Muslimen häufiger zu antisemitischen Vorfällen kommt. 74 Prozent der Bevölkerung sind davon überzeugt. Auch die antiisraelischen Demonstrationen machen deutlich, dass sich die Spannungen zwischen muslimisch geprägten Staaten und Israel verstärkt in Deutschland entladen. Die Bevölkerung ist jedoch gespalten in der Frage, wie mit solchen Demonstrationen umgegangen werden sollte. 44 Prozent votieren dafür, Demonstrationen zu unterbinden, die den brutalen Angriff [der Hamas](#) feiern und gegen Israel hetzen.

41 Prozent halten dagegen die Meinungs- und Demonstrationsfreiheit für das höhere Gut und argumentieren, dass auch schwer erträgliche Meinungsäußerungen und Demonstrationen zugelassen werden müssten, solange keine Straftatbestände vorliegen. Diese Position wird überdurchschnittlich von der jüngeren Generation, von der ostdeutschen Bevölkerung und den Anhängern der Linken vertreten, spaltet aber letztlich die Anhänger der verschiedenen Parteien genau so wie die Generationen. Eine freie Gesellschaft tut sich schwer, Grenzen zu definieren, was sie zulassen und was sie unterbinden will. Umso wichtiger ist die gesellschaftliche Debatte über diese Fragen.

23 novembre (Le Monde)

[https://www.lemonde.fr/international/article/2023/11/23/legislatives-aux-pays-bas-victorieuse-l-extreme-droite-de-geert-wilders-est-loin-d-etre-assuree-de-pouvoir-former-une-coalition\\_6201791\\_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2023/11/23/legislatives-aux-pays-bas-victorieuse-l-extreme-droite-de-geert-wilders-est-loin-d-etre-assuree-de-pouvoir-former-une-coalition_6201791_3210.html)

## Législatives aux Pays-Bas : victorieuse, l'extrême droite de Geert Wilders est loin d'être assurée de pouvoir former une coalition

Le Parti pour la liberté devrait récolter 37 sièges de députés sur les 150 de la Seconde Chambre. Pour gouverner, il devra s'entendre avec les formations issues de la droite et du centre droit qui se montrent prudentes.

Par [Jean-Pierre Stroobants](#)(La Haye, envoyé spécial)

Publié aujourd'hui à 01h30, modifié à 07h25



Geert Wilders, du Parti pour la liberté (PVV), à l'annonce des résultats de sa formation aux élections législatives, à Scheveningen (Pays-Bas), le 22 novembre 2023. REMKO DE WAAL / ANP VIA AFP

La tension était à son comble dans tous les états-majors des partis, mercredi 22 novembre, aux Pays-Bas, à la suite du suspense créé par des sondages qui annonçaient un résultat très incertain pour les élections législatives. Mais c'est un véritable choc qu'a provoqué l'annonce des résultats : le Parti pour la liberté (PVV), [la formation d'extrême droite de Geert Wilders récoltait, selon les premières estimations, 35 sièges de députés](#) sur les 150 de la Seconde Chambre. Jeudi matin, alors que tous les bulletins étaient presque dépouillés, il en avait finalement 37, 20 de plus qu'en 2021, un score jamais atteint par la formation créée en 2006 par le député populiste et anti-immigration.

Le parti de M. Wilders devance largement la gauche écologiste et socialiste emmenée par l'ex-commissaire européen Frans Timmermans (25 sièges). L'un des grands perdants du scrutin est le Parti pour la liberté et la démocratie (VVD, libéral) de Dilan Yesilgöz, qui a succédé au premier ministre démissionnaire, Mark Rutte, à la tête de cette formation libérale : il passe de 34 à 24 sièges. Les autres partis du gouvernement sortant sont tout aussi durement sanctionnés : les libéraux démocrates de D66 perdent 14 de leurs 24 sièges, les chrétiens-démocrates abandonnent la moitié des leurs (5 au lieu de 10).

Si le Mouvement agriculteur citoyen (BBB) de Caroline van der Plas (6 sièges) est très loin de la performance qu'il espérait, un autre nouveau venu, Pieter Omtzigt, le dissident chrétien-démocrate, qui a créé tout récemment son Nouveau Contrat social, engrange 20 sièges. Mais la campagne aura été finalement trop longue pour celui que les sondages avaient présenté, jusqu'au 16 novembre, comme le potentiel vainqueur du scrutin.

Ce jour-là, une énième enquête d'opinion évoquant une possible progression de l'extrême droite aurait déclenché, pour des électeurs de gauche comme de droite, un réflexe « stratégique » qui aurait pénalisé M. Omtzigt. Les premiers auraient, du coup, voulu renforcer leur camp pour contrer le risque d'un gouvernement

incluant Geert Wilders, les seconds s'assurer qu'une coalition de droite deviendrait effectivement possible. Pris en tenaille, M. Omtzigt y a laissé des plumes et perdu une dizaine de sièges par rapport aux prévisions initiales.

## Wilders : « Le tsunami de l'asile doit être endigué »

Apparu rapidement devant ses militants, rassemblés à Scheveningen, Geert Wilders a promis dès mercredi soir de satisfaire les 2,3 millions de citoyens qui ont porté leur suffrage sur son parti et doivent, d'après lui, « reprendre le contrôle de leur pays ». « Le tsunami de l'asile doit être endigué, les gens doivent avoir plus d'argent dans leur portefeuille », a-t-il déclaré, affirmant qu'il n'était plus question, en revanche, de parler « du Coran et des mosquées ».

Insistant désormais sur la nécessité d'un agenda social, il a ébauché ce que pourrait être, selon lui, une future coalition : une alliance de son parti, du parti agrarien BBB, du parti libéral « *et-ou* » de celui de M. Omtzigt. Si elle se concrétisait, une telle coalition disposerait d'une majorité oscillant entre 79 et 86 sièges. Il reste à savoir si tant M<sup>me</sup> Yesilgöz que M. Omtzigt accepteraient de gouverner sous la conduite du dirigeant extrémiste, même s'il leur sera difficile de nier ce qu'ont exprimé les électeurs.

Mme Yesilgöz a expliqué mercredi, à l'issue d'une très brève intervention, que son parti n'avait « pas suffisamment écouté » la population. Et déclaré qu'elle ne « voyait pas » comment M. Wilders parviendrait à former une majorité. « A lui de voir s'il le peut », a-t-elle commenté de manière sibylline. Pieter Omtzigt a expliqué qu'il était prêt à participer au pouvoir, « car les Pays-Bas doivent être gouvernés », mais il a ajouté : « Ce ne sera pas facile. » Au cours de la campagne, il avait, comme sa collègue libérale, jugé impossible une alliance avec la formation d'extrême droite.

Ecarté d'office par celle-ci, le socialiste Frans Timmermans a rapidement répliqué : « Il n'est pas question pour nous de gouverner avec un parti qui exclut », a-t-il dit. Avec émotion, il a évoqué la nécessité de « défendre la démocratie et un Etat de droit sacré pour nous, dans ce pays où tout le monde doit être égal ».

La très nette progression de M. Wilders s'explique notamment par la focalisation des débats électoraux sur le thème de l'immigration, un sujet identifié comme une préoccupation pour 52 % des électeurs en général, mais surtout pour 80 % de ceux ayant choisi de voter pour Geert Wilders. Les discussions ont fréquemment mélangé les questions des réfugiés, de l'intégration et de l'immigration de travail, voire de la délinquance.

## Des conséquences sur l'Europe

Tandis que M. Wilders assurait que « 95 % des migrants qui arrivent aux Pays-Bas ne sont pas demandeurs d'asile », le parti libéral faisait, quant à lui, de la « restauration des frontières » l'un de ses principaux thèmes de campagne, après avoir fait chuter le gouvernement Rutte IV sur la politique d'asile. « Ce parti a contribué à légitimer une politique d'intolérance », expliquait mercredi soir Rob Jetten, dirigeant de D66, un ancien allié de M. Rutte.

Un autre thème a été très présent dans la campagne : le fonctionnement de la démocratie néerlandaise. Un sujet par rapport auquel les électeurs du PVV seraient les plus critiques : 55 % d'entre eux estiment qu'elle est défaillante, selon une étude publiée mercredi par trois politologues des universités d'Amsterdam et de Leyde. Les électeurs d'autres partis de droite et d'extrême droite se disent également très préoccupés par cette prétendue dégradation, mais l'ordre des avocats néerlandais relevait, il y a quelques semaines, que ce sont précisément les programmes de ces formations qui formulent les propositions les plus néfastes pour le « respect minimal des normes de l'Etat de droit ».

Le scrutin néerlandais pourrait, en tout cas, avoir aussi des conséquences sur l'Europe, même si ce thème a été quasiment absent de la campagne. Pragmatique et constructif sous l'ère Mark Rutte, le pays pourrait changer de cap si Geert Wilders – rapidement félicité, mercredi, par le Hongrois Viktor Orbán – devait faire partie d'une coalition, ou a fortiori la diriger.

**Il s'oppose à la livraison d'armes à l'Ukraine, ne cache pas ses sympathies pour le régime de Vladimir Poutine et le programme de son parti, hostile à la politique climatique - « une stupidité impayable », dit-il - évoque toujours l'idée d'un « Nexit », qui devrait être soumis à un référendum. Dans l'intervalle, il entend obtenir que « des milliards » d'euros et diverses compétences soient ramenés de Bruxelles à La Haye.**

Ceux qu'il présente comme ses alliés potentiels ne sont, il faut le noter, pas plus enthousiastes à l'égard de l'Union européenne (UE). Le Mouvement agriculteur citoyen veut obtenir une clause d'exemption (*opt-out*) pour les Pays-Bas dans les domaines de l'immigration et de l'environnement.

**M. Omtzigt prône quant à lui une position plus ferme des Pays-Bas sur la scène européenne. Il cite en exemple la Hongrie et la Pologne, dont il ne partage pas les orientations mais qui, selon lui, « formulent clairement ce qu'ils veulent ». Il s'est aussi prononcé contre l'augmentation des moyens financiers de l'UE et contre une politique jugée trop « souple » en matière budgétaire.** Quant à l'éventuelle adhésion de l'Ukraine, elle devrait, selon lui, être soumise à un référendum. En 2016, un accord d'association UE-Ukraine avait été rejeté par 61 % des Néerlandais avant qu'un texte « interprétatif » décroché à Bruxelles par Mark Rutte soit finalement approuvé et ouvre la voie à cet accord de libre-échange.

23 novembre (The Economist)

[Tyrant, liberator, warmonger, bureaucrat: the meaning of Napoleon \(economist.com\)](https://www.economist.com)

Charlemagne

## Tyrant, liberator, warmonger, bureaucrat: the meaning of Napoleon

It's Napoleon's continent, and Europeans are just living in it



image: peter schrank

Nov 22nd 2023

Ever watched a film about how important bureaucratic reforms are devised? Ever wanted to? Hopes were high among a certain type of nerd that a Hollywood blockbuster out this week would provide just those thrills. Alas, “Napoleon”, a big-budget biopic, serves up rather more [predictable fare](#): the manner in which a Corsican upstart seized absolute power as French emperor, fought endless battles and bonked a slew of mistresses. Thrilling as blood, sweat and courtship can be, it misses the point of Napoleon. For whereas many tyrants over the course of European history have fought wars and ruled impetuously, not to mention imperiously, few have marked modern Europe—and the world beyond—so enduringly. Forget Bonaparte the general, the Napoleon that really matters was the fellow who attended dozens of administrative gatherings from which emanated the laws and institutions that hundreds of millions of people still live by today.

Europeans are unsure about where to place Napoleon, who ruled France from 1799 to 1814 (a bit less long than Angela Merkel ran Germany two centuries later) before a brief return in 1815. To many he is one of those figures from distant history, a latter-day Julius Caesar or Charlemagne, who came to rule vast swathes of the continent. Detractors paint him as a tyrant whose personal ambition led to ruin and death, a prelude to the madmen who came to wield totalitarian power in the 20th century. Indeed, Napoleon and his *Grande Armée* killed millions. Adjusted for population, that is perhaps no less murderous than an Adolf Hitler or Joseph Stalin. But, unlike them, his reign also bequeathed institutions, laws and reforms that left Europe more free and better run.

The continued import of Napoleon to France is visible across daily life there: teenagers study for the *baccalauréat* he devised in *lycées* he introduced, tourists stream to his imposing mausoleum, lawyers study the thick *Code Civil* of rules he brought in. Unsurprisingly, Napoleon is less often feted in the places he came to control by dint of his cavalry and artillery. And yet it is those areas, stretching from Amsterdam to Naples, Warsaw and Madrid, where he perhaps matters most of all. For by the time Napoleon rose to power, France had already had its revolution, in 1789: the *ancien régime*, the political order controlled by nobility, guilds and the clergy, had been overthrown. The importance of Napoleon is as an export agent for this enlightened approach. The French revolutionary model—blended with others, and infused with democracy among other changes—is arguably the dominant political system of the day in Europe, even in the bits he did not conquer.

Napoleon fell far short of being qualified to be a liberal hero. Critics note that he diluted the rights that the revolution had granted women, and reimposed slavery in the West Indies. What “plebiscites” were held were rigged in a manner that would make today’s North Koreans blush. Political assassinations abounded, and men were sacrificed on the battlefield willy-nilly. But the introduction of the civil code that Bonaparte championed—he chaired many drafting sessions personally, and in time called it the *Code Napoléon*—was a turning point for Europe. Opaque customary laws that were imposed by local grandees on some citizens but not others were replaced by transparent statutes written so as to be understood by the (educated) general public. Superstition and tradition were replaced by “sublimated common sense”, perhaps the most French thing ever. Forget the privileges accorded to nobility or the church: the only source of authority was to be the state. The landed gentry lost their privileges (plenty had already lost their heads), as did the clergy and the urban oligarchy of guildmasters who throttled innovation and kept the little people in their place. In the administration meritocracy flourished.

Napoleon did not invent the European state, but he showed how it could be cast forward to the modern era. Even a brief invasion by France often resulted in rapid reforms that were never entirely undone after its troops were booted out. In many bits of Germany controlled by France, the old elites only partly regained their grip. Clearing the cobwebs of feudalism and imposing predictable laws allowed those places that had been visited by French troops to grow faster, economists have found: the bits of Europe that fell under Napoleon’s spell went on to industrialise more rapidly, come 1850. And Napoleonism’s reach extends beyond his home continent: the legal systems in much of Latin America and the Middle East are variations of the code he created.

## Just don’t mention Russia

Can Napoleon be termed one of Europe’s founding fathers, a stepping stone between Charlemagne and Jean Monnet? History buffs remember him as the destroyer of the Holy Roman Empire, that 1,000-year-old continental endeavour. But what replaced it was one step closer to today’s quasi-federalism. The pan-European military coalitions devised to counter Napoleon later morphed into recurring diplomatic gatherings, held to maintain a balance of power in Europe. In a precursor to today’s eu summits, national leaders and their emissaries started meeting regularly from 1814 to 1825 (with varying degrees of British interest, another constant). The end result, after a few more wars, was a variant of the United States of Europe that Napoleon himself had in mind, with its unified laws and currency. (Detractors will instead point to the way nationalism in Germany and Italy emerged, the cause of quite a few nasty problems down the line.)

Hollywood producers are not the only ones to remember Napoleon as a warmonger rather than a reformist. Paris is full of streets named for his generals, while the authors of his civil reforms are all but forgotten. The man himself said: “My true glory is not the 40 battles I won...what will live for ever is my civil code.” People turn out to have remembered the wrong lessons from the Napoleonic era. An enlightened film mogul might try to fix that with a sequel, “Napoleon 2: Bureaucrat extraordinaire”..

[23 novembre \(Le Figaro\)](#)

[Maurice Berger: «L’expédition punitive à Crépol ou l’ivresse de la barbarie» \(lefigaro.fr\)](#)

**Maurice Berger: «L’expédition punitive à Crépol ou l’ivresse de la barbarie»**

Par [Ronan Planchon](#)



Une pancarte en hommage à Thomas, décédé le 19 novembre en marge d'une fête de village dans la Drôme. *OLIVIER CHASSIGNOLE / AFP*

**ENTRETIEN - Pour le pédopsychiatre, les agressions violentes commises par des bandes armées, à l'image de celle qui a fait un mort à Crépol, sont l'illustration d'une éducation gravement défaillante et traduisent l'incapacité de certains individus à comprendre ce qu'est un lien à autrui.**

*Maurice Berger est pédopsychiatre. Il est notamment l'auteur de Sur la violence gratuite en France (L'Artilleur, 2019).*

---

**LE FIGARO. – Au vu des premiers éléments de l'enquête, l'attaque contre des jeunes en marge d'une fête de village à Crépol, le 19 novembre, illustre-t-elle un basculement vers une société d'une violence extrême et gratuite ? Comment la caractériser ?**

**Maurice BERGER. –** Ce n'est pas toute la société qui devient violente, mais certains de ses membres. C'est pourquoi je suis réticent concernant l'utilisation du terme d'ensauvagement qui est trop général. En désignant l'ensemble de la société, il risque de jeter une sorte de brouillard qui évite de nommer les caractéristiques de ces agresseurs. Il en va de même du terme de «décivilisation», expression des plus inexacte car la plupart de ces agresseurs n'ont jamais été civilisés dans leur enfance. Surtout, ces expressions amènent à détourner le regard d'une des causes premières de cette violence, l'incapacité de nos dirigeants à imposer les mesures nécessaires. Les politiques qui nous dirigent parlent de rétablissement de l'autorité, mais l'autorité ne prend sens que si elle est matérialisée.

**Un lieu festif a été pris pour cible. Les jeunes auteurs de ces attaques voient-ils la fête comme un lieu idéal pour manifester leur violence ? Pourquoi ?**

L'attaque de Crépol, qui n'est pas une rixe mais une agression commise par des individus armés contre des personnes sans défense, signifie qu'une étape a été franchie : mettre des vigiles non armés pour protéger un lieu festif tel qu'un mariage ou une fête de village devient insuffisant. Il faut maintenant réfléchir à la nécessité de la présence de forces de l'ordre armées pour préserver la joyeuse insouciance qui devrait régner dans ces moments. Nous passons de la violence gratuite exercée sur des personnes isolées, hommes ou femmes, à la violence gratuite exercée par un groupe sur un autre groupe. Et il existe des différences fondamentales entre ces deux groupes. Pour le groupe «paisible», le plaisir est celui de la convivialité, parler et rire ensemble, chanter, danser, manger. Pour le groupe attaquant, le plaisir, jubilatoire, consiste à tuer, blesser, voir couler du sang, mais aussi détruire une richesse relationnelle qu'ils sont incapables d'éprouver, être enivré par la terreur qu'éprouve autrui. Le groupe paisible crée du lien, de la vie ; le groupe attaquant détruit les liens, sème la mort.

**Le groupe n'existe que dans le mimétisme et la désinhibition de « conquérir », qui confèrent à ses membres un oripeau d'identité.**

*Maurice Berger*

Nous risquons de passer ainsi des territoires perdus de la République aux territoires «extérieurs» soumis par la violence. La différence est importante. Les territoires perdus correspondent souvent à un fonctionnement clanique avec ses codes de l'honneur ou communautaires refermés sur eux-mêmes, avec des règles collectives même si elles sont éminemment critiquables. À propos de Crépol, on peut émettre l'hypothèse qu'on a affaire à un niveau de déclin supplémentaire de la pensée individuelle, à un groupe sans organisation précise, où tout raisonnement est absent. Il n'y a plus de codes, il ne reste que l'ivresse de la barbarie. Le groupe n'existe que dans le mimétisme et la désinhibition de «conquérir», qui confèrent à ses membres un oripeau d'identité. Ceci renvoie à une éducation terriblement défailante.

### **Sur les réseaux sociaux, un jeune entendu dans cette affaire a affirmé ne pas être «attristé» par la mort de Thomas. Derrière ces propos, peut-on voir une absence de discernement totale des notions de bien et de mal ? L'éducation est-elle la seule responsable?**

Au moment où j'écris, j'ignore l'âge des agresseurs, leur personnalité. Je peux simplement dire que depuis quelques années, j'entends souvent de la part des mineurs impliqués dans des agressions gravissimes, la phrase : «*De toute manière, il serait mort un jour ou l'autre*», phrase qu'ils ne prononcent évidemment jamais devant les juges. Donc tuer quelqu'un ne serait pas grave puisque cela consisterait simplement à accélérer un processus naturel. Cette phrase va au-delà de l'absence d'empathie, elle signifie une incapacité de comprendre ce qu'est un lien à autrui, le sentiment de tristesse, de perte. Une phrase plus «nuancée» consiste à dire: «*je lui ai pris la vie*», comme s'il allait rester quelque chose d'autre à la victime. Ou encore : «*il est mort, eh bien, il est mort*», avec un haussement d'épaules. Si pour ces agresseurs, la vie d'autrui n'a pas de valeur, on peut se demander s'ils considèrent que leur propre vie en a, et donc de quelle manière ils ont été élevés. Un tel raisonnement relève clairement de l'éducation dès les premières années de la vie. De tels sujets ne sont pas capables de distinguer le bien du mal, et c'est la notion de permis et défendu qui serait prioritaire à inculquer dès le début de l'école secondaire, non seulement en termes moraux, mais à partir du Code pénal: voici ce qu'on risque si on commet tel délit ou tel crime.

**Là se situe la vraie décivilisation : elle consiste à ne pas mettre comme priorité qu'il y ait moins de victimes et à renoncer à sanctuariser le corps humain.**

*Maurice Berger*

Pour cela, il faudrait que les lois soient appliquées, et c'est là que le bât blesse car même certains articles toujours valables du Code pénal actuel ne sont utilisés que dans leur version minimaliste par un certain nombre de juges. Ainsi le port d'un couteau sans raison légitime est puni d'un an de prison et de 15.000 euros d'amende. En 40 ans de pratique auprès de mineurs violents, je n'ai jamais vu appliquer cet article de loi alors que tous les jeunes admis au Centre éducatif renforcé où je travaillais avaient un couteau sur eux dès qu'ils sortaient en permission de cet établissement. Le réel rempart contre la violence, au-delà de la justice, terme là encore trop général, c'est la décision prise par des êtres humains, les juges. Il est évident que certains d'entre eux n'ont pas saisi que la protection de l'intégrité physique des citoyens est entre leurs mains. Et il faut réaliser l'ampleur du sentiment d'impunité des individus auteurs d'une attaque, qui pensent que cela n'aura pas de conséquence pour eux. Là se situe la vraie décivilisation : elle consiste à ne pas mettre comme priorité qu'il y ait moins de victimes et à renoncer à sanctuariser le corps humain.

Il faudrait en premier une modification profonde de la loi Belloubet qui interdit les courtes peines de prison dès l'entrée dans la délinquance violente de certains sujets. Il existe actuellement des débats très intéressants sur l'intérêt des différents dispositifs de privation de liberté destinés à tenter d'éviter l'apparition de tels actes et leur articulation avec le travail éducatif. Ils sont balayés par des raisonnements idéologiques. Et quand l'idéologie l'emporte sur la vie, c'est la mort qui survient. Il y aura encore d'autres Crépol.

23 novembre (Atlantico)

[A Crépol et ailleurs... : comment le fléau des attaques au couteau s'est installé en France | Atlantico.fr](#)

INSÉCURITÉ

## A Crépol et ailleurs... : comment le fléau des attaques au couteau s'est installé en France

A Crépol, un village au nord de la Drôme, le jeune Thomas, âgé de 16 ans, a été tué et 18 autres personnes ont été blessées lors d'une agression à l'arme blanche au bal du village. Ces attaques au couteau sont légion en France.



Comment stopper ces attaques au couteau ? L'Etat se donne-t-il les moyens de lutter contre cette délinquance ?

[Xavier Raufer](#) et [Maurice Signolet](#)

**Atlantico :** Que révèle l'enquête sur [l'attaque meurtrière de Crépol](#) ? Que peut-on en conclure ?

**Xavier Raufer :** Dans ces affaires, le DIAGNOSTIC est crucial. La société de l'information happe les nouvelles, veut immédiatement tout savoir, condamner sur le champ, trancher dans l'heure des cas les plus complexes ; accuser tout un chacun, s'indigner, tempêter, etc. D'abord, on ne peut bien sûr rien comprendre aux affaires criminelles, si l'on n'utilise pas les mots justes pour diagnostiquer. Pour Crépol, il s'agit clairement d'un crime, d'un homicide, passible de la Cour d'assises - On ne peut donc, comme je le lis plus bas dans une question, parler de "délinquance".

Qui pouvait donc ainsi surgir dans un lieu paisible et y poignarder à l'aveugle, dans l'intention de tuer, de jeunes participants, pour ces tueurs, sans doute, des inconnus à titre personnel ? Ils ont prémédité leur acte. Ils se sont rassemblés, pris des véhicules, choisi de récupérer ou de conserver des armes blanches sur eux. C'est donc un assassinat plus tentatives, avec préméditation et en bande organisée.

On lit qu'il s'agirait d'une "bande de cité" ; venue du coupe-gorge dit "Quartier de la Monnaie", à Romans, ville voisine de Crépol. Mais à y voir de près, cette hypothèse cadre mal avec le réel criminel de ces cités. D'usage, comme toute entité criminelle, ces bandes frappent sur leur propre territoire (ou qu'elles considèrent comme tel). Or là, ce n'est pas le cas. S'ils tuent hors

de « leur » territoire, ils visent des rivaux, sous tel ou tel prétexte. Crépol ? Des footballeurs de 16 ans ? Ça ne colle pas.

Pour ces bandes organisées-constituées, issues de cités hors-contrôle comme la France en compte environ 700, les règles émanent de hiérarchies (caïds) qui *toujours* défendent un territoire ou un trafic, leur but final étant le fric. Mais là ? Quelle menace pour ces caïds ? Précisons : le lendemain, qu'arrive-t-il à un *chouf* de la Monnaie à Romans, s'il y retourne reprendre son boulot après avoir massacré des jeunes à Crépol ? Il est sur le champ viré (voire lynché) car radioactif, *allant à coup sûr attirer les keufs sur le point de deal*. L'attaque n'émane donc sans doute pas d'une de ces bandes structurées autour d'une activité criminelle, type trafic de stupéfiants.

Mais un cran au-dessous, ces cités hors-contrôle abritent aussi des meutes juvéniles temporaires, vivant de larcins, connectées par leurs portables, sachant s'agglutiner à l'instant - capables aussi de la pire férocité car à la fois déstructurées, jeunes et armées. Une de ces meutes de jeunes fauves a sans doute agi à Crépol. Ce n'est pas la première fois - mais là, il y a préméditation, coalition, en vue de tuer : un pas de plus dans la barbarie de meutes pour la plupart allogènes ; formées d'immigrés (licites ou non) ou fils de. Étendons la catégorie de Karl Marx à la société de ces coupe-gorges : un *lumpenproletariat* des racailles (Terme aussi utilisé par Marx).

**En 2021, Valérie Boyer (sénatrice LR) estimait que le nombre de victimes à l'arme blanche était montée à 44 000 entre 2005 et 2017, soit plus de 120 victimes / jour en moyenne. Qu'en est-il aujourd'hui ? Les chiffres ont-ils augmenté ?**

**Xavier Raufer :** Comme d'usage quand son impuissance éclate, M. Darmanin adopte la stratégie du roquet : aboyer et injurier, pour couvrir les légitimes demandes d'explication affluent vers lui. Voulant en prime noyer le poisson, il gémit que la société entière doit s'interroger sur ces actes. Mais voici les faits : en France, dit le dispositif Eurostat (l'INSEE de l'Union européenne) les coups et blessures volontaires (le terreau de tels crimes, en une évolution du moins au plus grave) ont augmenté de 65% depuis 10 ans (2012-2022) et de 350% (*trois-cent-cinquante pour cent*) depuis 1996. Qui gouverne la France lors de ces décennies ? À 100%, les amis de MM. Macron, Darmanin et Dupond-Moretti, aux diverses phases de leurs propres contorsions politiques et trahisons. Le laxisme, c'est eux. Les lois paralysant les forces de l'ordre, c'est eux. Qu'ils n'aillent pas se cacher derrière la population française qui sans trêve, rejette ce laxisme et cet anarchisme sournois.

Venons-en aux chiffres : nul n'en sait rien, en fait. Ce que publie l'intérieur depuis que M. Darmanin est ministre, ne vise qu'à camoufler le réel criminel et favoriser la carrière politique future du susdit.

**Maurice Signolet :** Il est difficile de mesurer avec exactitude le nombre de faits commis à l'aide d'une arme blanche, d'autant que leur contexte est variable selon leurs circonstances ou leur finalité. Une rixe entre bandes est différente d'une agression d'appropriation, d'une « soumission » lors d'une agression sexuelle, ou d'un différend interpersonnel entre deux protagonistes. Derrière ce chiffre de 120 victimes quotidiennes, qui semble être toujours d'actualité, on doit donc considérer le panel des exactions commises à l'aide d'une arme

blanche sans pour autant pouvoir en interpréter avec exactitude leur contexte. L'évocation d'une systématisation du recours à l'arme blanche, voire son expansion irrémédiablement graduée au fil des trois dernières décennies, permet néanmoins de dégager une caractéristique sociétale nouvelle. Après une évolution anthropologique disciplinée, pour ne pas dire, par euphémisme, disciplinaire, de modulation des mœurs et de soumission à un ordre référentiel, on assiste, par effet pendulaire, à une désagrégation comportementale massive. De l'esprit chevaleresque à l'amour courtois, qui, par ruissellement avaient modulé la « normalité comportementale » des générations successives, il ne reste plus guère que la fiction, qu'elle soit littéraire ou télévisuelle pour s'en faire l'écho ! Les pulsions individualistes se trouvant désormais légitimées, jusque dans leur extravagance ou leur étrangeté, l'autre n'apparaît plus comme votre reflet, mais comme « une chose ». Pour certains, la réification de l'autre va se révéler un postulat ce qui va légitimer des violences indistinctes soit par coups disproportionnés au regard du contentieux (un simple regard, le refus d'une cigarette, la gratuité du plaisir ressenti à blesser un plus faible, etc.), soit par les coups de couteau portés avec toujours ce contexte de réification de l'autre, l'arme blanche étant la plus accessible, jusque dans sa disponibilité domestique.

**Un individu lynché ou poignardé à mort, c'était peu fréquent. Aujourd'hui, c'est devenu monnaie courante. Arras, Annecy, Crépol... Comment expliquez-vous la montée de ce phénomène ?**

**Maurice Signolet :** Les trois exemples que vous venez de citer, illustrent parfaitement, à eux seuls, la réalité de la situation. Les faits commis à Arras ressortaient d'un contexte terroriste, ceux commis à Annecy, par un étranger déséquilibré en situation irrégulière qui n'aurait jamais dû être sur le territoire national, quant à Crépol il s'agit d'une horde venue « d'un territoire perdu de la République » agresser les participants « d'une fête de village ».

Si, en 1455, François Villon, le premier poète de langue française, a commis, à l'issue de libations, le premier homicide à l'arme blanche qui ait retenu l'attention des littérateurs, au moins, avait-il eu la décence de disparaître dans la nébuleuse du temps, son corps n'ayant jamais été retrouvé ! De François Villon à la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, le pouvoir temporel (souvent aidé par le spirituel sacré !) s'est ingénié à privilégier le groupe, voire, dans sa sublimation, la Nation, au détriment des individualités, parsemant le parcours d'édification de codes et de lois pour en assurer sa pérennité. La collusion du monde politique, intellectuel, médiatique voire du spectacle à l'égard d'un courant « existentialiste » cher à André Breton que Jean Paul Sartre à largement contribué à vulgariser, s'est transformé en doxa dominante, en idéologie, façonnant cette fois les codes et les lois pour privilégier les particularismes, légitimer « les différences » en inversant la règle de prééminence de la majorité. Cette fois, par essaimage, par ruissellement pyramidal inversé, la norme est apparue « anormale ». Le lieu n'allait plus faire lien en imposant un territoire et un peuple autour de convenances raisonnées et disciplinées, mais en y substituant un espace et une population suggérant une stratification des différences considérées comme indéniablement enrichissantes » ! Le résultat, soyons clairs, est une « pétaudière » de cohabitations, de circulations « d'étrangetés » dont il faut relever la racine étymologique, qui ont conduit dans un premier temps à sinistrer l'espace public, puis les relations interpersonnelles, et enfin l'existence même du lien national millénaire. Si l'on agrège les deux analyses que je viens de vous exposer, la légitimation des

pulsions d'ordre Freudien qui conduit à une réification de l'autre, et le désengagement institutionnalisé de l'État au nom d'une idéologie disruptive à l'égard des fondamentaux ancestraux, on comprendra mieux les dérives comportementales violentes, extrêmes qui nous préoccupent aujourd'hui. Arras, Annecy, Crépol, mais aussi les phénomènes de bandes, les trafics de stupéfiants, les assassinats qui s'égrènent à Marseille, la litanie des faits divers qui sont en réalité des faits de société, ne sont que les conséquences de ces deux dérives.

**Comment mesurer et analyser la délinquance pour adapter nos réponses puisque le gouvernement a cassé le thermomètre ? (L'observatoire de la délinquance et des réponses pénales a notamment été liquidé en 2020...)**

**Xavier Raufer :** Mais c'est enfantin : qu'un organisme indépendant, doté de moyens sérieux, mesure en toute transparence les actes criminels/délictueux commis en France. Notre pays vit à présent une situation grotesque et honteuse où un menteur invétéré comme M. Darmanin renforce sa propagande par les "statistiques"... qu'il publie lui-même.

**Les malfaiteurs ne s'arrêtent que si on les arrête. Comment stopper ces attaques au couteau ? L'État se donne-t-il les moyens de lutter contre cette délinquance ?**

**Maurice Signolet :** Se limiter à la seule lutte contre les attaques aux couteaux serait bien trop réducteur. Je laisse ce soin au ministre de l'Intérieur qui j'en suis persuadé, pourrait apporter, chiffres à l'appui, la solution miracle à ce phénomène après concertation avec son staff de communicants ! Tout comme il avait annoncé l'interdiction de la vente « des feux de bengale » à la suite de l'attaque aux mortiers du commissariat de Champigny sur Marne, je ne doute pas qu'à la suite du drame de Crépol, il va interdire... la vente des couteaux aux mineurs ! Vous l'aurez compris c'est bien un engagement quasi civilisationnel s'inscrivant dans la durée, avec comme seule perspective le lointain, qui est désormais nécessaire. Montesquieu disait :

« ce qui n'est pas utile à l'essaim, n'est pas utile à l'abeille ». Imprégnons-nous de cette simple citation pour...prévoir le lointain. Seule la réhabilitation de la sanction, immédiate, certaine, dissuasive, exemplaire, permettra un retournement de situation. Nous en sommes très loin, car l'État, par manque de lucidité se désengage de sa mission régaliennne de sécurité, et pas capillarité la Justice, elle, s'égare dans les méandres de la compassion idéologique en oubliant qu'elle se doit de représenter le peuple, celui des honnêtes gens. Là encore, nous devrions nous inspirer d'un autre philosophe, Joseph de Maistre qui écrivait « le glaive de la Justice n'a pas de fourreau. Toujours il doit menacer ou frapper ».

**Enfin, comment expliquer que le nombre d'homicides n'augmente pas, mais que le nombre de blessés, lui, augmente fortement alors que les urgences savent désormais sauver des gens qui seraient morts avec les mêmes blessures auparavant ?**

**Xavier Raufer :** On sait ça depuis longtemps : je l'ai déjà expliqué [en détails dans \*Atlantico\*](#). Depuis l'instauration du Samu et du Smur (urgences de voie publique) seuls trois individus blessés dans la rue ou chez eux, meurent sur le trajet de l'hôpital ; là où sept sur dix y mouraient voilà trente ans. La stagnation du nombre des morts (remplacés par autant de blessés) ne s'explique pas autrement.



22 novembre (The Economist)

[Israel strikes a hostage deal but promises the Gaza war isn't over \(economist.com\)](https://www.economist.com)

A break in the bloodshed

## Israel strikes a hostage deal but promises the Gaza war isn't over

Hamas is desperate to split Israel and turn a pause into a ceasefire



image: afp

Nov 22nd 2023 | JERUSALEM AND DUBAI

Since it began more than six weeks ago, **Israel's war in Gaza has had two main objectives: to remove Hamas from power in the enclave, and to free the hostages Hamas abducted during its murderous rampage on October 7th. At times, those goals have been in conflict.** Air strikes meant to damage Hamas's network of underground tunnels, for instance, risked killing the hostages held in those same tunnels.

**The war now faces perhaps its biggest contradiction yet.** On November 22nd, after weeks of indirect negotiations, the Israeli cabinet approved a deal that would see Hamas free 50 women and children from the roughly 240 hostages held in Gaza. But **Israel will have to temporarily halt its war—and will face strong pressure not to resume it.**

**The prisoner swap could** begin as early as November 23rd. **It will take place in phases over four days, with Hamas releasing around a dozen captives each night.** They will be sent from Gaza to Egypt, and then back to Israel. **For each hostage freed, Israel will release three Palestinian prisoners** (also women and children) from its jails.

**Both sides have committed to observe a four-day truce during the agreement. Israel will also permit 300 trucks carrying humanitarian aid to enter Gaza each day during that period—a significant increase over the past month, when the daily average was just 45 trucks. The White House welcomed the deal,** with President Joe Biden warning “it is important that all aspects of this deal be fully implemented”.

**Polls in recent weeks have shown Israelis divided over such a scheme.** A survey by the Israel Democracy Institute, a think-tank, found that 45% of Israeli Jews opposed a prisoner swap while 40% supported it. Right-wing lawmakers criticised the deal before and during the late-night cabinet meeting at which it was approved. **Itamar Ben-Gvir, the national-security minister, called it a “very, very big mistake”.** **Hamas wants to exploit those divisions.** The limited number of hostages it agreed to release and its demand for a temporary truce are meant to squeeze the Israeli government.

Negotiations began almost immediately after the October 7th massacre. Diplomatic pressure on Qatar, which hosts some of the Hamas leadership, led to two early agreements to set free four women

(including a pair with dual American and Israeli citizenship). Hamas received nothing in return. Those deals showed that Qatar could serve as a go-between with the group.

On October 27th, however, four days after the second pair of women was released, Israel launched its ground offensive in Gaza. **That reshaped the negotiations. Hamas indicated that it was prepared to release a larger number of hostages—but only in return for a pause in fighting.** At that point it became a question of numbers, with **Israel unwilling to suspend the war for anything less than 100 captives.** Hamas officials in Qatar and Lebanon signalled their initial agreement. But it soon became clear that Yahya Sinwar, **the Hamas leader in Gaza, was unwilling to accept that number. He stopped answering his phone for days.**

**The Israeli war cabinet was also split.** Some members wanted to continue negotiating over a smaller number; others thought Israel should press ahead with its ground offensive and wait for Hamas to soften its position. **Binyamin Netanyahu, the prime minister, failed to come down on either side of the debate.** It took goading from both the families of hostages and from the Biden administration to convince Israel to accept a scaled-down deal.

Under the terms of the agreement, Hamas also has the option of offering to release more hostages at the end of the four-day period. **Each ten additional captives it sets free will buy another 24 hours of truce. The fear in Israel is that this will give Mr Sinwar some control over events.** The Israeli army has sent four divisions, more than 10,000 soldiers, into northern Gaza to destroy Hamas's military infrastructure. The timing of the truce means they have yet to finish their operations. **More crucially, the army also has yet to start a campaign in southern Gaza, where Israel believes the leaders of Hamas—along with almost the entire population of Gaza—have fled.**

**The pause will give Hamas fighters, many of them holed up in tunnels, a chance to regroup and replenish their supplies.** Israel will also face pressure to extend the truce, both from some Western allies, who face political tumult at home, and from the relatives of those hostages still in captivity. A few days of calm could give the world a more detailed picture of the [humanitarian disaster](#) in Gaza, which would add to the international outcry.

**Still, for Israel, both of its war objectives remain intact:** a temporary truce intended to facilitate a prisoner swap does not mean a permanent halt to the fight against Hamas. **“The war is continuing, and the war will continue until we achieve all of our goals,” Mr Netanyahu said** before the cabinet vote. **There are also no signs that America will press Israel to stop. Much of the world is united in calling for a permanent ceasefire—but not Mr Biden, who argues it would leave Hamas intact to menace Israel again.**

**For Hamas, meanwhile, survival is victory: it need not defeat the Israeli army, merely endure until a ceasefire.** This war is more ferocious than anything that came before. The hostages are Hamas's greatest leverage over Israel, and it will continue using them to exploit the unavoidable tension in Israel's war plans.

22 novembre (NYT)

[Opinion | The ‘Cease-Fire Now’ Imposture - The New York Times \(nytimes.com\)](#)

## OPINION

BRET STEPHENS

# The ‘Cease-Fire Now’ Imposture

Credit...Ahmed Gaber for The New York Times

By [Bret Stephens](#)

Opinion Columnist

Nov. 21, 2023

Of all that’s been said and written about the war between Israel and Hamas, nothing has cut through the mental fog quite so brightly as [a remark this month from Hillary Clinton on “The View.”](#)

**“Remember,” the former secretary of state said, “there was a cease-fire on Oct. 6 that Hamas broke by their barbaric assault on peaceful civilians and their kidnapping, their killing, their beheading, their terrible, inhumane savagery.”**

Those three words — **“that Hamas broke”** — aren’t trivial. ***They give the lie to the “Cease-Fire Now” mirage, or imposture, that has become a rallying cry at pro-Palestinian demonstrations.*** They are at the heart of what the war is about, and the key to how it can end. ***And they are the bright dividing line between those who would allow Hamas to get away with murder, and those who would refuse.***

Why should it matter that it was Hamas that broke the cease-fire when Palestinian civilians are being killed in large numbers by Israeli bombs and bullets? Those saying that it shouldn’t matter argue that questions of culpability become secondary, if not irrelevant, when kids’ lives are at stake. ***If Israel has the power to save those kids by halting its campaign, goes the argument, then it has a moral obligation to do so.***

***But wait: Doesn’t Hamas also have the power?*** Hamas has a [long record](#) of firing those rockets [from the vicinity of schools](#). It has sought to [prevent ordinary Gazans from](#) obeying evacuation orders, deliberately putting them at increased risk. It hides in a vast network of tunnels while civilians must fend for themselves above ground.

***The Israeli government and Hamas agreed on Wednesday morning to a four-day cease-fire in which Hamas would free 50 of the hostages. But Hamas did that only because it’s under intense military pressure. It could get a real and lasting cease-fire for the people of Gaza — and probably safe passage out of the territory for many of its members — in exchange for releasing all the hostages, surrendering its arms and renouncing its rule in favor of some other Arab power.***

***That Hamas has done none of these things isn’t shocking: It’s a terrorist death cult. What’s shocking is that people in the Cease-Fire Now crowd don’t appear to have much interest in making any demands of Hamas equivalent to those they make of Israel.***

They want Israel to stop firing. But do you often hear them insisting that Hamas return the favor? ***They want Israel to provide Gaza with humanitarian relief in the form of electricity, fuel and other goods. But I haven’t seen those protesters in the street demanding that Hamas provide Israel with humanitarian relief in the form of immediately freeing all***

**hostages.** They claim to want a “free Palestine” for all its people. But I never hear them criticize Hamas’s dictatorship, or its contempt for the civil and human rights of its own people, or its members’ avowedly antisemitic boasts of slaughtering Jews.

**There is a buried, unwitting compliment to Israel in this asymmetry** — an assumption that, as a Western democracy, the Jewish state is susceptible to moral suasion, public shaming, or at least diplomatic pressure in a way Hamas and its patrons in Iran aren’t.

Yet that compliment is rarely accompanied with even a gesture of respect for Israel’s grief, or the legitimacy of its grievance with Hamas, or its need to keep its citizens safe, or even its right to exist as a sovereign state. Even when Israel’s notional right to self-defense is briefly acknowledged, every exercise of it is immediately deemed a war crime, whatever the evidence.

***For Israelis, what “Cease-Fire Now” means is “Surrender Now.” No wonder they decline to heed the call.***

What about for Palestinians — women, children and noncombatant men for whom the calls for a cease-fire are supposedly intended? **Would they benefit? In the short term, of course: Palestinian lives would be saved if Israel held its fire.**

**But a cease-fire wouldn’t spare just civilians. It would spare, and embolden, the main fighting force of Hamas. It would also embolden terrorist allies like Hezbollah.** That’s a virtual guarantee for future mass-casualty attacks against Israel, for ever-larger Israeli retaliation, and for deeper misery for the people of Gaza. No Israeli government of any political stripe is going to allow the territory to rebuild so long as Hamas remains in charge.

**That gives a second meaning to “Cease-Fire Now”:** Either a demand for Israel’s total capitulation, or a recipe for a perpetual cycle of violence between a terrorist group sworn to Israel’s destruction and a Jewish state that refuses to be destroyed. Whatever else one thinks of Israel, no country can be expected to sign its own death warrant by indulging those who, if given the chance, would annihilate it.

There are **good intentions, if also ignorance and shortsightedness,** among many of those demanding a cease-fire. But there is also the bottomless cynicism of others who accept, and [even celebrate](#), Hamas as it uses living Gazans as human shields and dead Gazans as propaganda victories. The tragedy of these protests, like so many “antiwar” movements in the past, is that the naïve and earnest are again being manipulated as tools of the cunning and cruel.

***Instead of Cease-Fire Now, we need Hamas’s Defeat Now.*** Only on that basis does a lasting peace for Israelis and Palestinians alike have any chance to follow.

**Bret Stephens is an Opinion columnist for The Times, writing about foreign policy, domestic politics and cultural issues.**

22 novembre (The Economist)

[Why German bosses are heaping unexpected praise on France \(economist.com\)](https://www.economist.com)

Cross-Rhine rivals

## Why German bosses are heaping unexpected on France

It is not how things used to be



image: alamy

Nov 21st 2023 | BERLIN AND PARIS

A decade ago French business leaders tended to gaze across the Rhine with envious eyes. The German economic model, with its strong exports, conciliatory workforce, low unemployment and productive industry, was a source of widespread admiration. French publishers put out books with such titles as “Should we follow the German model?” Newspaper headlines asked “But how do the Germans do it?” French business chiefs and policymakers alike lamented their country’s inability to emulate their bigger European neighbour.

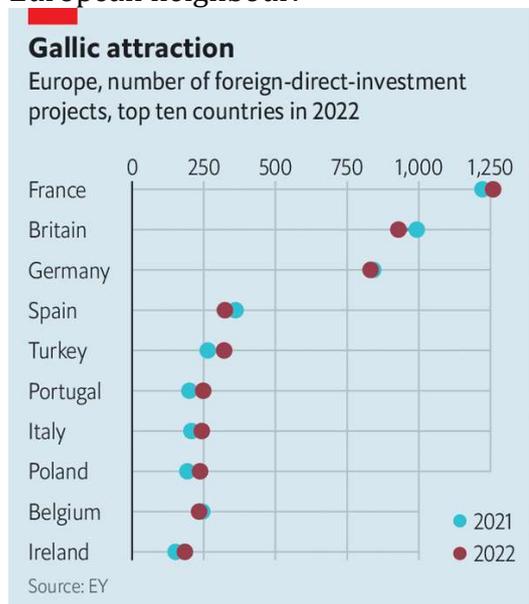


image: the economist

Today the talk among business leaders in Berlin would make French ministers blush. German bosses, frustrated by the country’s dysfunctional three-party ruling coalition, glance admiringly at the French government, which prioritises business, courts corporate leaders and aggressively promotes France as a place for investment and innovation. Many business types support Christian Lindner, the finance minister and boss of the free-market fdp, who wants corporate tax cuts and less red tape, but the fdp is by far the weakest of the three parties in the government coalition. Meanwhile France is harvesting the fruits of President Emmanuel Macron’s pro-business reforms. In 2022, for the fourth consecutive year, France attracted more foreign direct investment projects than any other eu country, according to ey, a

consultancy. Paris is also winning Europe's race to lure financial services from post-Brexit Britain. "France—the better Germany," ran a recent headline in *Der Spiegel*, a German weekly. "The roles have been reversed," says Klaus Schweinsberg, a German who teaches at *escp*, a leading French business school.

The reason German business leaders are heaping praise on France just now goes well beyond their difficulties at home dealing with the transition from dependence on Russian gas and Chinese exports, which has battered the German economy but left less-reliant France relatively unscathed. It comes down to a sense in Germany that the French have transformed the way they deal with investors and entrepreneurs. A country often criticised for its *dirigisme* seems to have found a way to use its centralised institutional structures not to control things but to support private-sector firms, lure investors and nurture entrepreneurs.

Take Pfeiffer Vacuum, a German maker of vacuum pumps, which announced in May that it would invest €75m (\$82m) in its factory in Annecy, in south-eastern France. Britta Giesen, the company's chief executive, says she was personally wooed by the team around Mr Macron, promised a subsidy of around €20m, and given help with paperwork. To top it off, she was invited to make the announcement at "Choose France", an annual pow-wow of top politicians and foreign investors which has no German equivalent, hosted this year by Mr Macron at the Château de Versailles. As the boss of a midsize *Mittelstand* firm, Ms Giesen was tickled to be seated next to Elon Musk, the boss of Tesla, and Lakshmi Mittal, a steel tycoon.

One difference, notes Ms Giesen, is that Mr Macron, a former investment banker, puts people with a business background in government. Roland Lescure, the industry minister, for example, is a former investor. Indeed the president is regularly lambasted by his political opponents, on the hard left and hard right, for being too pro-business. But such types know what firms need, and the investments they help attract can be politically useful when new factories hire staff in the French rust belt and other regions that tend to vote for the extremes. In Germany virtually no member of parliament or top civil servant has such experience, with the exception of Jörg Kukies, a former boss of Goldman Sachs in Germany, one of the German chancellor's closest advisors.

More broadly, France is quietly reinventing the nature of *dirigiste* industrial planning. Under Georges Pompidou in the 1970s the state drew up the plan (fast trains, nuclear energy) and its civil servants put it into place. Today, there is still a plan, called France 2030, which involves investing €54bn in future and green technologies, including green-hydrogen production, new modular nuclear reactors, battery and semiconductor production and low-carbon aircraft. But, says Mr Lescure, "It's in no way a return to the *dirigisme* of the past. It's not about doing it all ourselves in the ministry, but facilitating the job for private investors and entrepreneurs." Verkor, the firm currently building a €2bn battery plant in Dunkirk, for example, as part of France's planned "Battery Valley", is a start-up. Rather, the state builds infrastructure and pays to tackle externalities. On November 22nd the government was due to sign agreements to subsidise emission reductions with the 50 factories that between them account for a tenth of all France's carbon emissions. It also speeds up the paperwork. A new "green industry" law aims to reduce the average time to acquire all building and official permits for a new factory from 17 months to nine.

France is now better than Germany at using state policies to support the market economy, says Sven Janssen, a German venture capitalist. "Mr Macron understands in particular the promotion of innovation and start-ups," he notes. La French Tech is a cleverly branded networking platform that France's economy ministry uses to market tech firms abroad; Germany has no real counterpart. French start-ups, such as Doctolib, an online booking service for medical appointments, or PayFit, a maker of payroll software, are now household names in Germany. The French public investment bank, Bpifrance, has also turned out to be a linchpin for France's entrepreneurs. When it was set up in 2013, sceptics feared it would grow into an unwieldy bureaucracy, under political orders to prop up ailing firms. Today it manages assets worth €50bn, and in 2022 made net profits of €1.5bn.

The philosophy, says Nicolas Dufourcq, Bpifrance's head, is "to invest as much money as possible into the reinvention of the French economy by entrepreneurs." This means fostering a culture of risk-taking and crushing bureaucracy. The bank, among other things, has invested heavily in the development of a generation of French venture-capital funds; it also takes direct stakes and helps its clients negotiate red tape. None of the bank's staff of 3,500 are civil servants; Mr Dufourcq himself is a former technology consultant. Bpifrance's German counterpart, the kfw, by contrast, finances entrepreneurs indirectly via their banks.

Germany remains Europe's industrial powerhouse, of course. It is also still home to more of the continent's biggest 20 start-ups than is France. France got serious about a new industrial policy after being spooked by Germany's decision in 2022 to splurge on its own industrial transition. Nor have the French given up on the old-style subsidy race. When Tesla recently chose Germany over France (and other places) for a huge expansion, it was only after heavy lobbying and the dangling of state subsidies by the French. In any case the draw of France is underpinned by a broader record of getting the big things right, from nuclear-energy and top-class infrastructure to state-provided child care and *la gastronomie*.

Ultimately, France's dream of greater industrial and economic autonomy for Europe depends on Germany's ability to get it right too. But as German bosses voice an unexpected admiration for their French neighbour, the country has learned a lesson in humility too. In the German press at least, there is no more talk about *Krankreich* (sick France).

22 novembre (The Guardian)

[The war in the Middle East has exposed an identity crisis that is paralysing Europe | Catherine Fieschi | The Guardian](#)

## The war in the Middle East has exposed an identity crisis that is paralysing Europe

[Catherine Fieschi](#)

Germany and France could offer global leadership. Instead, they're struggling with the weight of their own histories

Wed 22 Nov 2023 08.00 CET



French president Emmanuel Macron and German chancellor Olaf Scholz in Berlin, Germany, 20 November 2023. Photograph: Hannibal Hanschke/EPA

While the world focuses on the many ways in which the [Israel-Hamas war](#) is reshaping the geopolitics of the Middle East, western powers are also contending with its impact on their societies and domestic politics. The worry is not only about an immediate regional spill-over, but about repercussions in Paris, Berlin, London and beyond.

Given the tortuous histories of [France](#) and Germany, [rising antisemitism](#) in both countries is of particular concern in the wake of the 7 October Hamas massacre in Israel and the Israeli government's retaliatory war. In France, which has the largest Jewish and Muslim communities in Europe, events could potentially pit two minorities – both of which have reason to feel systemically and historically victimised and persecuted – against one another. In Germany, the weight of the second world war needs no explanation.

Leaders in both nations have addressed the unacceptable rise in antisemitic acts. Germany's vice-chancellor, Robert Habeck, recorded an unflinching, direct 10-minute [video statement](#). He posited that Israel's security was a part of [Germany's Staatsräson](#), emphasising a responsibility that was both collective and deeply individual to each person in Germany. Habeck reminded Germans – three times – that the Holocaust occurred within living memory. This was a caution that these events must not be allowed to slide into the haziness of historical time – but remain real and present.

In France, Emmanuel Macron issued a similar [warning](#), but chose to do it at France's most prestigious masonic lodge, Le Grand Orient de France, known for its anticlericalism and devotion to reason and Enlightenment values. This is a place of pure intellectualism, ideas and rhetoric, disconnected from embodied forms of belonging. When the word "Jew" was finally mentioned, it was to stress that "persecuting a Jew is always a form of persecution against the republic". This was the reverse of Habeck's attempt to bring listeners closer to the human experience: Macron spoke of persecution as an abstraction.

The shared shame that is prompting these different warnings reveals the blindspots and diminishing returns of such appeals today. Perhaps above all, it reveals the identity crises at the heart of the EU's most powerful countries.

Germany has over the past two years seen its confidence in mercantilism as a tool for democracy exposed as immoral, its reliance on comfort as a hallmark of success challenged, its industrial prowess tested by dependence on China and its pacifist character recast by the necessities of war. A resurgence in antisemitism may feel like a challenge to its last fundamental truth. And so Habeck's stark reassertions of these truths were necessary, but also desperate.

Macron's words revealed the shortcomings of a universalism that, because it asserts timeless republican values, cannot allow a revisiting of the past as a real place, with real suffering. Hence the difficulty in coming to terms with both antisemitism and colonialism, which are reduced to offences against the ideals of the French republic rather than crimes against people. That fetishisation of words over truth is partly what allows a party such as Marine Le Pen's National Rally to shamelessly march against antisemitism.

When the republic becomes an abstraction, it becomes an empty space on to which anyone can project the vilest of fantasies; when the victims of persecution are no longer flesh and blood, they can be embraced or rejected, as can the persecutors. Le Pen and her crew (in common with many other hard-right parties) redefine what constitutes a crime and what constitutes a victim. The Jews (who the National Rally and its predecessor, the National Front, have persecuted from their inception) are granted victim status by the National Rally when it can find more convenient scapegoats – in this case, Muslims.

There is a paradox in all this. Habeck's choice of the plainest and most direct words conveyed authority and honesty. But it also served to highlight that these words can no longer do the work on their own without a new national story in which Germany recasts itself as a different kind of success – removed from both the nightmare of the Holocaust and the mercantilist peace that sustained the country through the cold war and reunification, but now feels threadbare.

Macron's narrative, meanwhile, shows the limits of storytelling when it is unwilling to address hard truths. Where Habeck lacks a story, Macron lacks truth. And neither country can move forward: Germany because it is trapped by the truths of the past, and [France](#) because it refuses to acknowledge them by sticking to an increasingly hollow story.

In this context it is difficult for convincing new narratives to emerge – narratives that incorporate the past but also allow for the crafting of new national identities. With a war raging in [Europe](#) itself and far-right parties resurgent within the continent's democracies, such “identity failures” threaten the EU's cohesion and capacity.

Now the war in the Middle East makes this threat even more pressing. The leaderships of both France and Germany are allowing their shortcomings to be weaponised by those who stand to gain from this vacuum. Much has been [written](#) about the failure of the EU to play a role in the Middle East – but leadership cannot emerge from Brussels while its founding democracies shy away from their own reconstruction.

**Catherine Fieschi is a political analyst. She is the director of Counterpoint and author of Populocracy**

22 novembre (The Guardian)

[Gaza hostage deal: what do we know? | Gaza | The Guardian](#)

## Explainer

# Gaza hostage deal: what do we know?

What has been agreed between Israel and Hamas, why has a deal been reached now, how many hostages will be freed, and what happens next?

Wed 22 Nov 2023 04.49 CET



Families of Israeli hostages held in the Palestinian territory of the Gaza Strip protest outside the ministry of defence in Tel Aviv. Photograph: Ahmad Gharabli/AFP/Getty Images

## What has been agreed?

Fifty women and children held hostage by Hamas and other groups in Gaza since 7 October [are to be released in exchange for a four-day ceasefire](#) in a deal brokered by Qatar with the support of the US.

A US official said three Americans would be among those freed, including a girl who turns four this week, and that the first release should come by Thursday.

According to [Hamas](#), Israel will release 150 Palestinian prisoners, all women and children, from Israeli jails and allow hundreds of aid trucks a day to cross the Rafah border with Egypt, providing humanitarian supplies to Palestinians in Gaza.

Israel will cease air sorties in southern [Gaza](#) and restrict them to six hours a day in the north, according to the Hamas account of the deal, which also says Israeli forces will not bring military vehicles into Gaza during the ceasefire, nor try to detain anyone.

The ceasefire would be extended by a day for every 10 additional hostages released, the Israeli government said.

The agreement temporarily pauses a war that has lasted more than six weeks so far. It has cost the lives of 14,128 Palestinians in Gaza, according to the government media office in Gaza, and more than 1,200 people in Israel, most of whom were victims of the surprise Hamas cross-border attack on 7 October.

## Why has an agreement been reached now?

Israel's government has come under [intense pressure domestically](#) to make progress on returning hostages. Their families mounted a high-profile "bring them home" campaign, meeting members of the Israeli war cabinet on Monday night. The military assault on northern Gaza had resulted in only one hostage being rescued alive.

International pressure has also been mounting in response to the increasingly [desperate humanitarian situation in Gaza](#). Bombing by the Israeli military followed by the ground invasion have caused a civilian crisis: food, water, fuel and medicines are desperately short, [1.7 million people out of 2.3 million](#) have been displaced, and only 10 out of 36 hospitals are functioning.

Last week, 68% of Americans said they supported a ceasefire, reflecting concerns in the US that Israel had gone too far in its military response.

Hamas is losing ground on the battlefield, as Israel's forces have been able to capture large parts of northern Gaza, including Gaza City. **Israel's military claims to have inflicted heavy losses on 10 out of 24 Hamas battalions** and its leadership is believed to have relocated to the southern end of the Gaza Strip.

**Will fighting restart once the ceasefire is over?**

**Hamas is likely to want to use any ceasefire to regroup**, and it is possible it could seek to extend it by offering to gradually release more of the hostages. **Israel has vowed to eliminate Hamas, so its survival as a group would represent a victory.**

**Israel has greater motives to return to the battlefield.** The Israeli military has not yet occupied all of northern Gaza. On Tuesday, it had surrounded Jabalia, which it considers a Hamas stronghold, and the nearby Indonesian hospital, the only functioning large medical facility in the north.

Israeli commanders are also focused on the south of Gaza, and in particular the city of Khan Younis, where they believe Hamas's leadership is based and the remaining hostages may be held. **Some in the Israeli military establishment argue that delivering a knockout blow to Hamas would require attacking the city, though it would kill and displace even more civilians in an already crowded country.**

**The US has made clear it will not support a ground offensive in the south, unless there are much greater safeguards against civilian casualties.**

Benjamin Netanyahu, Israel's prime minister, told the cabinet, in remarks that were also filmed and broadcast, that he expected fighting to restart. "We will not stop after the ceasefire," he said.

22 novembre (Le Monde)

Bürgergeld: Lohnt es sich doch, zu kündigen? (faz.net)

DEBATTE UM SOZIALLEISTUNGEN:

## Wenn es sich doch lohnt, fürs Bürgergeld zu kündigen

VON JAKOB ARNOLD

-AKTUALISIERT AM 22.11.2023-06:59



Sieht es anders als der Minister: Dominic Krätz Bild: Isabella-Pâtisserie

Eine Stelle für das Bürgergeld aufzugeben lohne sich nicht. Davon ist der Arbeitsminister überzeugt. Ein Unternehmer widerspricht, in der Realität sehe es anders aus.

**Lohnt sich arbeiten noch?** Darüber wird in Deutschland hitzig diskutiert, seit Arbeitsminister Hubertus Heil (SPD) verkündet hat, dass das Bürgergeld – also die Grundsicherung für Menschen ohne Arbeit – zum Jahreswechsel das zweite Mal in Folge um rund 12 Prozent steigt. Und tatsächlich: In einer Umfrage des Gebäudereinigerhandwerks gaben kürzlich zwei Drittel der befragten Unternehmer an, sie hätten schon erlebt, dass Mitarbeiter ihre Arbeit aufgeben und zur Begründung auf das Bürgergeld verweisen.

**Heil selbst gefällt diese Diskussion gar nicht.** Diese Umfrage, so erklärte er im Oktober der F.A.Z., sei „an vielen Stellen nicht plausibel“. **Wenn ein Arbeitnehmer tatsächlich doch seine Arbeit kündigen sollte, um lieber Bürgergeld zu beziehen, dann sei das „dumm“ und „bescheuert“, sagt Heil.** Seine Begründung: So ein Verhalten sei schon deshalb „nicht plausibel“, weil die Arbeitslosenversicherung nach einem selbst herbeigeführten Stellenverlust drei Monate lang kein Arbeitslosengeld I bezahlt. **Was Heil aber meist nur am Rande erwähnt: Im Bürgergeld gibt es solche Sperrzeiten mit einem Wegfall der Leistung nicht.** Es droht dort erst mal nur eine Kürzung um etwa 50 Euro für im Regelfall einen Monat.

Auch **Dominic Krätz** hat mittlerweile einige Erfahrungen mit dem Bürgergeld. Und zwar solche, die der **Darstellung des Bundesarbeitsministers widersprechen.** Krätz ist kein Politiker, und er befasst sich im Hauptberuf auch mit ganz anderen Fragen. Denn er hat die Isabella-Pâtisserie in Düsseldorf gegründet, eine konsequent glutenfreie Bäckerei, und betreibt mittlerweile neun Standorte in Deutschland. **Als Arbeitgeber bekommt er es immer wieder mit Menschen zu tun, die aus dem Bürgergeld kommen oder an der Schwelle zum Bürgergeld leben.**

„Menschen wissen, wie sie Maximum herausholen“

**„Die Menschen sind nicht dumm“, berichtet Krätz von seinen Erfahrungen. „Ganz im Gegenteil: Sie sind eben smart und wissen, wie sie das Maximum aus dem System herausholen.“** Aus dem **Unternehmer sprudelt keine mangelnde Wertschätzung** für ehemalige Angestellte, die sich von Stellen bei ihm verabschiedet haben. **Es sei alles eine Frage der Anreize, die der Staat mit seiner Sozialgesetzgebung schaffe, findet er.**

**Zuletzt habe er das mit einem Mitarbeiter aus Afghanistan erlebt.** Der verdiente für eine Aushilfstätigkeit knapp 13 Euro in der Stunde, also sogar mehr als den gesetzlichen Mindestlohn von 12 Euro. **Damit sei dem Beschäftigten jedoch der Abstand zum Bürgergeld nicht mehr ausreichend gewesen.** Und dann kam folgendes Kalkül hinzu, wie Krätz berichtet: **Auf dem freien Mietmarkt hätte er es mit seinem Gehalt und dem nicht deutschen Namen schwer, eine bezahlbare Wohnung zu finden.**

**Im Bürgergeld hingegen kümmert sich der Staat um die Wohnung.** Und mindestens 100 Euro könne er sogar völlig anrechnungsfrei zum Bürgergeld hinzuverdienen. **Unter dem Strich stehe er damit besser da als in einem geregelten Arbeitsverhältnis mit der Pâtisserie, so Krätz.**

Spielchen eines Arbeitnehmers

Außerdem sei das Arbeitsverhältnis, abweichend von Heils Vorstellung, nicht mit einer Kündigung durch den Mitarbeiter zu Ende gegangen. **Der Mann habe angefangen, sich krankzumelden** – schließlich sechs Wochen lang mit Lohnfortzahlung des Arbeitgebers. Zum Ende dieser Frist, nach deren Ablauf er ins geringere Krankengeld gerutscht wäre, sei er für einen Tag wieder zur Arbeit erschienen – um sich dann abermals krankzumelden.

**Seinem Chef habe er deutlich gemacht, dass er dieses Spielchen so lange fortsetzen werde, bis man ihm kündige. Mit Erfolg.** Krätz beendete schlussendlich das Arbeitsverhältnis, für den ehemaligen Beschäftigten sei damit der Übergang ins Bürgergeld ohne Kürzungen gelungen. Ob das ein seltener Einzelfall sei? **Kürzlich erst habe er es wieder ganz ähnlich erlebt, erzählt Krätz.** Nur habe er diesmal auf das Hin und Her mit dem Krankmelden verzichtet. Er sei der Bitte um Kündigung einfach **kampflos nachgekommen.**

Nicht nur **der Arbeitsminister** pflegt in der Auseinandersetzung über das „Lohnabstandsgebot“ jedoch zu argumentieren, dass das Problem nicht in der Höhe des Bürgergelds liege. **Die Betriebe müssten halt höhere Löhne zahlen. Krätz mag diesen Ratschlag nicht mehr hören.** Vor allem wenn er von Leuten kommt, die aus seiner Sicht nicht berücksichtigen, dass auch der Betrieb steigende Kosten habe, die er nicht ohne Weiteres an die Kunden weiterreichen könne. **„Schlussendlich sind wir auch ein Unternehmen, was darauf ausgelegt ist, Erträge zu erwirtschaften.“** Etwas anderes ließen im Übrigen auch die Kreditgeber, die Aufbau und Betrieb des Unternehmens erst ermöglichen, gar nicht zu.

Anstelle von staatlichen Aufforderungen, höhere Gehälter zu zahlen, **wünscht sich Krätz vor allem eine wirksame Entlastung einfacher Arbeit von Sozialabgaben und Steuern.** Denn das steigere nicht nur den Reallohn, es senke auch den Anreiz zur Schwarzarbeit. Immer wieder kämen Mitarbeiter auf ihn zu, um ihren Lohn „bar auf die Hand“ zu fordern. **„Das Ausmaß der Schwarzarbeit in Deutschland wird in den Debatten nie angesprochen“, mahnt Krätz.**

**Doch ein Zusammenhang mit dem Bürgergeld scheint aus seiner Sicht möglich. Wer seine reguläre Arbeit aufgibt, Bürgergeld erhält und daneben dann schwarzarbeitet, macht theoretisch einen besonders guten Schnitt.** Politisch lässt sich darüber aber noch schwerer diskutieren als über das Lohnabstandsgebot – denn wie könnte man politisch überzeugend nachweisen, dass es so etwas im Alltag überhaupt gibt?

22 novembre (Le Monde)

[https://www.lemonde.fr/economie/article/2023/11/21/les-entreprises-francaises-malades-de-la-dette\\_6201408\\_3234.html](https://www.lemonde.fr/economie/article/2023/11/21/les-entreprises-francaises-malades-de-la-dette_6201408_3234.html)

## Les entreprises françaises malades de la dette

La hausse des taux d'intérêt a non seulement renchéri le coût des emprunts, mais elle a aussi et surtout fermé l'accès au crédit pour des émetteurs jugés trop risqués. La course au refinancement est lancée.

Par [Isabelle Chaperon](#)

Publié hier à 04h45, modifié hier à 10h08



COLCANOPA

Il est bien fini le temps de l'argent facile sur les marchés financiers. Aujourd'hui, le robinet du crédit peut se fermer brutalement, comme le groupe de maisons de retraite Clariane en a fait l'amère expérience. L'ex-Korian pensait avoir trouvé des ressources pour rembourser ses dettes arrivant à échéance entre décembre 2023 et décembre 2024. Il a suffi d'une mauvaise nouvelle et l'argent escompté a disparu, obligeant l'entreprise à organiser en urgence un plan de sauvetage chiffré à 1,5 milliard d'euros avec le soutien de son premier actionnaire, le Crédit agricole, comme elle l'a annoncé le 14 novembre.

Tout s'est joué en quelques semaines. « *Nous pensions avoir fait le plus dur en signant en juillet un accord avec vingt et une banques pour renouveler nos lignes de crédit. Mais cela s'est révélé insuffisant, relate Philippe Garin, le directeur financier. Les marchés de dette publics et privés sur lesquels nous avons l'habitude de nous financer se sont tous fermés en quelques mois. Et les banques ne peuvent pas les suppléer, car elles sont contraintes par la Banque centrale européenne [BCE] de réduire leurs expositions sur les émetteurs mal ou pas notés, comme nous. Elles nous accompagnent, mais elles ne peuvent pas tout faire.* »

Clariane comptait malgré tout trouver des capitaux auprès de financiers prêts à investir dans son patrimoine immobilier. Une opération de ce type devait être bouclée le 31 octobre. Las, le 24 octobre, la Bourse a très mal réagi lors de la publication des résultats trimestriels du groupe, ce dernier reconnaissant que son désendettement prenait plus de temps que prévu. « *L'action Clariane a perdu 40 % en deux séances et les investisseurs ont préféré mettre l'opération immobilière sur pause* », poursuit M. Garin. Et de conclure : « *Nous sommes passés en l'espace de quinze mois d'un monde où nous avons normalement accès à tous les marchés de dette, sans pour autant en abuser, à une situation où nous avons un risque de liquidité en avril 2024.* » Vertigineux.

Les difficultés de Clariane illustrent le violent retournement qui s'est produit sur les marchés de la dette. Pendant plus de dix ans, les entreprises ont bénéficié d'un crédit quasi gratuit et abondant, lié à la politique monétaire ultra-accommodante des banques centrales. Sur fond de taux d'intérêt nuls, voire négatifs, les

investisseurs acceptaient de prendre des risques pour gagner un peu de rendement en prêtant à des emprunteurs de moindre qualité que LVMH ou Nestlé.

Ce monde a basculé en 2022, quand les banques centrales ont remonté fortement les taux pour lutter contre la flambée de l'inflation, consécutive à la rupture des chaînes d'approvisionnement après le Covid-19 puis à la guerre en Ukraine. En novembre, l'obligation à cinq ans de l'Etat américain rapporte 4,5 %. Et cela change tout.

## **Des charges considérables, susceptibles d'entamer la rentabilité**

D'abord, effet le plus évident, cette remontée des taux se traduit par une forte hausse du coût de la dette pour les émetteurs. Soit parce que l'entreprise a emprunté à taux variable, soit parce qu'elle doit acquitter un coupon plus élevé quand elle lève à nouveau de la dette. « *Pour nous, le coût de la dette non sécurisée est passé de moins de 3 % à 8 % environ* », précise M. Garin. Pour les entreprises les plus endettées, cela représente des charges considérables, susceptibles d'entamer leur rentabilité.

Mais l'effet le plus dangereux reste l'accès au financement. « *Comme les apporteurs de capitaux obtiennent des rendements confortables sur les plus grandes signatures, cela les intéresse peu, même pour des taux élevés, de financer des emprunteurs plus risqués ou même de participer à la levée de fonds d'une start-up* », souligne Philippe Druon, avocat spécialisé en restructurations chez Hogan Lovells.

Sachant qu'une grande partie du financement des entreprises est organisée autour du crédit in fine, elles doivent la plupart du temps lever une nouvelle dette pour rembourser un prêt arrivé à échéance. Si possible bien avant la date fatidique. « *Il est très rare que les emprunts aillent à l'échéance pour les émetteurs à risque. Les plus prudents ont anticipé au moins un an avant, car plus on se rapproche de la date de l'échéance, plus les prêteurs potentiels sont suspicieux* », explique Cécile Mayer-Lévi, directrice de la dette privée chez Tikehau.

En septembre, Banijay, le producteur de l'émission « Koh-Lanta », a montré qu'il pouvait survivre dans un environnement hostile en récoltant plus de 900 millions d'euros sur les marchés, pour pouvoir rembourser des obligations dues... en mars 2025. « *Cela va lui coûter plus cher, mais le risque de refinancement est écarté* », note Christine Kam, analyste crédit chez Octo Finances.

## **« Tout est figé »**

Autre solution pour rembourser un emprunt : vendre un actif. Mais, là aussi, le bât blesse souvent. « *Comme les acheteurs, eux aussi, ont bien souvent du mal à se financer, les transactions ne se font pas et le vendeur ne parvient pas à rembourser ses dettes. C'est particulièrement vrai dans le secteur de l'immobilier de bureau, qui souffre à la fois de la hausse des taux d'intérêt, mais aussi de taux de remplissage insuffisants à cause du télétravail, ce qui affecte le ratio entre la valeur de l'actif et le montant de la dette. Le marché ne s'est certes pas encore effondré, mais tout est figé* », observe Delphine Caramalli, avocate spécialisée en restructurations chez Clifford Chance. « *J'ouvre un dossier tous les jours sur l'immobilier ou la construction. Et c'est parti pour durer* », corrobore son confrère M. Druon.

Selon une étude du cabinet Altares, la France a connu 10 979 défaillances d'entreprise, du coiffeur à la fonderie, entre juin et septembre 2023, en hausse de 23 % par rapport au troisième trimestre 2022. En moyenne, depuis janvier, 4 500 sociétés font défaut par mois, retrouvant le rythme d'avant-Covid-19. Les vulnérabilités sont réelles. Au deuxième trimestre, « *le ratio d'endettement brut des sociétés non financières s'élève à 78,4 % du PIB en France, très au-dessus de celui des autres grands pays et de la moyenne de 57,4 % pour la zone euro* », indique la Banque de France. En déduisant la trésorerie de la dette brute, l'écart est moindre : le ratio d'endettement des entreprises françaises tombe à 39,1 %, contre 29,5 % en moyenne en zone euro.

Face à cela, la hausse brutale des taux, c'est l'équivalent de la chute d'une énorme météorite à la fin du crétacé : ceux qui avaient abusé de l'argent gratuit pour mettre en place des structures financières déraisonnables seront contraints de s'adosser, comme le groupe Casino et le géant des maisons de retraite Orpea – dont les restructurations au couteau ont par ailleurs refroidi certains apporteurs de dette. Pour éviter le sort réservé aux

dinosaures, beaucoup d'entreprises n'auront d'autre choix que d'assainir leur bilan, et vite, ce qui n'a rien d'évident quand, par ailleurs, l'inflation ou la hausse des taux mordent dans les profits.

L'équipementier ferroviaire Alstom, qui a du mal à digérer l'acquisition de son concurrent canadien Bombardier, a annoncé, mercredi 15 novembre, [un plan de redressement comprenant 1 500 suppressions d'emplois et un programme de cessions](#), sans exclure une augmentation de capital. *« Ce plan a été conçu pour convaincre l'agence Moody's de ne pas dégrader sa note financière, car Alstom a besoin pour son activité de rester une signature de première qualité afin de rassurer ses clients et pouvoir préfinancer les commandes de trains »,* remarque Christine Kam. *« La plupart des entreprises cherchent à prendre les devants dans leur refinancement. La grande question est de savoir quelles sont celles qui y parviendront. Dans ces marchés très exigeants, une déception suffit parfois à provoquer une crise de confiance »,* ajoute l'analyste.

Tous les regards se tournent désormais vers Altice, le géant des télécommunications piloté par Patrick Drahi, alias le maître du levier financier, [empêtré dans un scandale de corruption](#) touchant son bras droit, Armando Pereira. Pour Atalian, le roi des services aux entreprises (nettoyage, sécurité...), le robinet du crédit est déjà fermé : une négociation avec les créanciers est en cours.

22 novembre (Le Monde)

[https://www.lemonde.fr/international/article/2023/11/21/un-mode-de-vie-honorable-une-condition-pour-rester-en-suede\\_6201523\\_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2023/11/21/un-mode-de-vie-honorable-une-condition-pour-rester-en-suede_6201523_3210.html)

## Un mode de vie « honorable », condition très controversée pour rester en Suède

La coalition gouvernementale composée de la droite et de l'extrême droite a annoncé, mardi, son intention d'expulser les citoyens étrangers qui ne respecteraient pas « les valeurs fondamentales » du royaume.

Par [Anne-Françoise Hivert](#) (Malmö (Suède), correspondante)

Publié hier à 17h38, modifié à 04h52



La ministre suédoise de l'immigration, Maria Malmer Stenergard, à Bruxelles, le 9 mars 2023. KENZO TRIBOUILLARD / AFP

Dans leur accord de coalition, signé le 14 octobre 2022, la droite et l'extrême droite suédoises avaient signalé qu'elles souhaitaient étudier la possibilité de renvoyer les citoyens étrangers pour cause de « *mauvaise conduite* ». « *Toute personne se trouvant en Suède et bénéficiant de l'hospitalité suédoise a l'obligation de respecter les valeurs fondamentales [du pays] et de ne pas manquer de respect à la population dans ses actes* », précisait le texte.

Chose dite, chose faite. Mardi 21 novembre, la ministre conservatrice de l'immigration, Maria Malmer Stenergard, flanquée de représentants des trois autres partis de la majorité, a annoncé que son gouvernement comptait inclure « *un mode de vie honorable* » parmi les conditions pour obtenir un titre de séjour et pouvoir le conserver. « *Pour que l'intégration soit réussie, il faut que les personnes qui souhaitent vivre en Suède respectent les normes de base et vivent de manière honnête et décente* », a-t-elle déclaré.

Un ancien magistrat, Robert Schött, a été désigné pour évaluer les critères qui pourraient être envisagés et la conformité du projet avec la législation européenne. Il doit rendre ses conclusions avant le 15 janvier 2025. L'ambition du gouvernement est claire : si une condamnation en justice peut déjà justifier le retrait d'un titre de séjour, le gouvernement veut allonger la liste des motifs pouvant conduire à une expulsion, au-delà des infractions pénales, en incluant « *un mode de vie malhonnête* ».

Tenant de donner un contour à ce concept nébuleux, la ministre libérale chargée de l'égalité, Paulina Brandberg, a livré quelques exemples. Elle a mentionné ainsi les infractions au « *respect des règles* », parmi lesquelles la fraude aux allocations, les abus du système de protection sociale, mais aussi l'endettement « *à l'égard de la société ou d'un particulier* ». Autre critère : avoir des liens ou appartenir à « *des réseaux criminels, des clans, des organisations violentes ou extrémistes ou des milieux qui menacent les valeurs fondamentales de la Suède* ».

Ce n'est pas tout : subvenir à ses besoins « *de manière malhonnête* » – par exemple, en travaillant au noir – pourra également mener à la suspension du titre de séjour, de même que « *l'abus de substance illicite* », même si la ministre de l'immigration a assuré que les situations de « *dépendance* » seraient « *prises en considération* ». Evoquée dans l'accord de coalition, la prostitution, toutefois, ne figure pas dans le projet : « *Nous ne cherchons pas à expulser les personnes vulnérables, mais celles qui les exploitent* », a assuré M<sup>me</sup> Malmer Stenergard.

## Obligation de dénoncer les sans-papiers

Le gouvernement, enfin, souhaite voir s'il est possible d'inclure « *les déclarations qui menacent gravement les valeurs démocratiques suédoises fondamentales, les menaces systémiques, et [celles] contre la légitimité de l'administration publique* ». A titre indicatif, la ministre de l'égalité a évoqué la campagne contre les services sociaux suédois, accusés de kidnapper des enfants musulmans, relayée en Suède par des personnes d'origine étrangère.

Il n'est pas question de « *censurer* » qui que ce soit, a déclaré pour sa part M<sup>me</sup> Malmer Stenergard, mais d'établir que « *la manière dont quelqu'un s'exprime et agit peut avoir indirectement des conséquences* » sur sa possibilité ou non de rester en Suède, sachant que « *seuls les citoyens suédois ont un droit inconditionnel de se trouver* » dans le pays, a-t-elle martelé.

Pour faciliter l'identification des personnes qui ne mèneraient pas « *un mode de vie honorable* », le gouvernement veut permettre aux différentes administrations d'échanger des informations, y compris avec les services de l'immigration. Une proposition extrêmement controversée, visant à imposer une obligation aux fonctionnaires de dénoncer les migrants sans papiers à la police, est également à l'étude. Les employés de plusieurs communes et régions ainsi que les enseignants et les personnels de santé ont déjà fait savoir qu'ils refuseraient de s'y soumettre.

22 novembre (Le Figaro)

[Non, les 1% les plus riches n'émettent pas autant de CO2 que les deux tiers de l'humanité \(lefigaro.fr\)](http://lefigaro.fr)

## Non, les 1% les plus riches n'émettent pas autant de CO2 que les deux tiers de l'humanité

Par [Paul Sugy](#)



Vue d'une torchère prise le 14 octobre 2003 au large des côtes angolaises sur une plateforme pétrolière de Total Elf Fina. MARTIN BUREAU / AFP

## **DÉCRYPTAGE - Cette affirmation contenue dans un rapport d'Oxfam est trompeuse : elle ne tient pas seulement compte du mode de vie des plus riches, mais aussi et surtout des émissions des entreprises dans lesquelles ils détiennent des parts.**

Avec 36,8 gigatonnes de CO<sub>2</sub> (36.800.000.000.000.000 grammes de dioxyde de carbone, il faut parfois écrire les nombres en entier pour se rendre compte des ordres de grandeur !)

C'est 321 millions de tonnes de plus qu'en 2021, note l'Agence internationale de l'énergie (AIE). Cet état de fait alarme chaque jour un peu plus la communauté scientifique dans son ensemble, et l'objectif de limiter à 1,5°C le réchauffement climatique (par rapport aux niveaux de température préindustriels) semble de plus en plus difficile à atteindre.

La compréhension de ces émissions et le partage des responsabilités divisent les gouvernements, les experts et les activistes, et offre parfois des interprétations trompeuses. C'est ainsi le cas [du rapport que publie Oxfam ce lundi 20 novembre](#), et dont l'enseignement-clef se résume à cette phrase choc, principale conclusion des travaux menés par l'ONG à partir des travaux de l'Institut de l'environnement de Stockholm : «*les 1 % les plus riches émettent autant de CO<sub>2</sub> que deux tiers de l'humanité*».

S'il ne fait aucun doute que les êtres humains les plus riches sont aussi ceux dont les choix de consommation sont les plus émetteurs de CO<sub>2</sub>, le résultat présenté par Oxfam s'appuie toutefois sur une méthodologie contestable, dans la façon dont est construit l'indicateur mesurant le volume total d'émissions de CO<sub>2</sub> attribuées aux 77 millions de personnes les plus riches du monde.

«*Ce rapport souligne l'écart considérable entre l'empreinte carbone des ultra-riches, dont le mode de vie gourmand en carbone et les investissements dans des industries polluantes comme les combustibles fossiles accélèrent le réchauffement climatique, et celle du reste de l'humanité*», résume Oxfam dans un communiqué de presse en français. Ajoutant que selon sa méthodologie, ces 77 millions d'humains les plus riches «*ont généré 16 % des émissions mondiales*».

Est-ce absolument vrai ? Tout dépend de ce que l'on entend par «*générer*». Car l'étude ne s'intéresse pas seulement aux émissions de carbone produites par les choix personnels de chacune de ces 77 millions de personnes, c'est-à-dire leur consommation et donc leur mode de vie.

## **Les entreprises incluses dans le calcul d'Oxfam**

Certes, le mode de vie des humains les plus riches est en lui-même bien plus lourdement émetteur que celui des humains les plus pauvres. L'étude d'Oxfam mentionne par exemple [un article de deux chercheurs du département d'anthropologie de l'Indiana University aux États-Unis, Beatriz Barros et Richard Wilk](#), portant sur 20 milliardaires dans le monde : chacun d'eux générerait 8000 tonnes de CO<sub>2</sub> par an, environ 1000 fois plus que l'empreinte carbone moyenne d'un être humain. Pour se rendre compte, il faut avoir en tête que chaque être humain émet en moyenne 6,6 tonnes de CO<sub>2</sub> par an, et que cette moyenne varie de 1,6 tonne par personne en Afrique subsaharienne à 20,8 tonnes par habitant en Amérique du Nord. En Europe, c'est 9,7 tonnes par an et par personne.

Ces émissions plus importantes chez les milliardaires doivent beaucoup à leur style de vie : déplacements plus importants, détention de biens très polluants comme les yachts ou les jets privés... Mais à eux seuls, ces choix personnels sont loin de permettre de conclure comme le fait Oxfam que les 1 % les plus riches émettent autant de CO<sub>2</sub> que deux tiers de l'humanité. L'astuce, c'est que l'ONG inclut dans ses calculs les émissions de carbone générées par les entreprises dans lesquelles les 77 millions d'humains très riches détiennent des parts.

«*Bien qu'elle soit massive*, écrit Oxfam dans le résumé de son rapport, *la consommation personnelle des super riches paraît dérisoire au regard des émissions qui résultent de leurs investissements dans des entreprises. Les investissements des 1% les plus riches représentent 50 % à 70 % du volume total de leurs émissions personnelles*». En clair, plus de la moitié des émissions imputées aux 1% les plus riches sont en réalité imputables à des entreprises, qui sont par définition rarement détenues

ou dirigées par une seule personne, mais qui de surcroît produisent des biens ou services consommés par d'autres individus.

Le choix que fait Oxfam d'imputer les émissions de ces entreprises à leurs propriétaires seulement est un choix politique, visant à souligner la responsabilité des dirigeants dans les émissions de CO2 à l'échelle planétaire.

L'ONG fournit des éléments sommaires d'explication pour appuyer ce choix méthodologique : un seul milliardaire passé au crible de son étude aurait fait le choix d'investir dans les énergies renouvelables, affirme Oxfam, et en outre, *«les super-riches ont une influence démesurée sur les choix politiques»*. Cette affirmation est d'autant plus discutable qu'elle se lit au regard de la conclusion que tire l'ONG de sa propre étude : *«Oxfam calcule qu'il serait possible, grâce à une redistribution mondiale des revenus, d'assurer à toute personne en situation de pauvreté un revenu quotidien minimum de 25 dollars tout en réduisant les émissions mondiales de 10 %»*. Considérant qu'il suffit de réduire la fortune des plus riches pour réduire du même coup le volume d'émissions des entreprises dans lesquelles ils détiennent des parts, comme si celles-ci, tout à coup, réduiraient ou modifieraient leurs activités industrielles.

Ce discours n'est pas neuf et déjà, sur le fondement d'un autre rapport publié conjointement par Oxfam et Greenpeace, une militante écologiste avait tenu l'an passé dans C dans l'air des propos comparables. Amandine Richaud-Crambes, ingénieure dans le domaine de l'environnement - et par ailleurs militante écologiste, avait tenu à donner *«les chiffres précis pour la France»* de ce qu'elle estime être la responsabilité supérieure des citoyens les plus riches dans le dérèglement du climat. *«Il y a 63 milliardaires en France, ils émettent autant de CO<sub>2</sub> que 50 % de la population française, ce sont des chiffres qui sont colossaux»* avait-elle déclaré, avant d'appeler à exiger plus d'efforts de la part des personnes fortunées et des entreprises.

## **Une interprétation douteuse, mais pas neuve**

De la même façon donc, [comme l'avait déjà expliqué Le Figaro](#), Amandine Richaud-Crambes commettait une erreur de présentation en reprenant à son compte le chiffre d'Oxfam et de Greenpeace. En effet, l'enquête conduite par les deux ONG ne portait pas sur les émissions de carbone des milliardaires mais sur celles de l'ensemble des entreprises dont ils sont actionnaires. Pour être présenté de façon rigoureuse, le résultat de cette étude aurait dû être formulé de la sorte, comme on peut du reste le lire dans le rapport : *«le patrimoine financier de 63 milliardaires français émet autant que celui de 49,4 % des ménages français»*.

22 novembre (Le Figaro)

[Bertille Bayart : «Transition verte, la douche froide» \(lefigaro.fr\)](#)

## «Transition verte, la douche froide»

Par [Bertille Bayart](#)



Bertille Bayart. *Jean-Christophe MARMARA*

**ANALYSE - Tandis que les industries fossiles ont encore la cote auprès des investisseurs, les industries de la transition écologique se heurtent au mur du réel. Le secteur du pétrole et du gaz va très bien, merci pour lui. Au mois d'octobre, la première compagnie américaine, Exxon a signé un chèque de 59,5 milliards de dollars pour racheter Pioneer Natural Resources - levons toute ambiguïté, le « *naturel* » s'applique au gaz qu'il produit et pas à des champs de coquelicots. Immédiatement après, une autre « *major* » américaine, Chevron, a lancé l'acquisition de Hess pour 53 milliards de dollars. Cela fait beaucoup d'argent dépensé dans un secteur supposément en voie d'extinction.**

Ajoutons à ces mouvements une autre opération, transgressive s'il en est : Glencore, grande maison du trading de matières premières, a mis la main sur les activités du groupe canadien Teck dans le charbon pour 7 milliards de dollars, et entend créer par scission une entreprise géante spécialisée dans la production de cet autre or noir, dont la valeur devrait atteindre quelques dizaines de milliards de dollars. Les énergies fossiles ont encore la cote auprès des investisseurs. Certaines entreprises stars de la transition écologique ont un destin d'étoile filante

Inversement, bon nombre d'entreprises stars de la transition écologique vivent des moments difficiles. Certaines ont un destin d'étoile filante. Prenons l'exemple de Vinfast, un constructeur vietnamien de véhicules électriques. Le marché l'a porté au pinacle avec une valorisation qui a atteint 190 milliards de dollars (soit plus de trois fois celle de Stellantis, par exemple) avant de se raviser. Il ne vaut aujourd'hui que 12 milliards. En trois mois à peine, la chute est rude ! Plug Power, ex-enfant chéri de la pile à combustible, a connu un destin similaire. Les investisseurs ont fini par se lasser de voir la société brûler du cash plus vite qu'elle n'a jamais produit d'hydrogène. Son salut ne peut venir que d'une aide d'État américaine.

C'est de saison. L'Allemagne vient d'accorder une garantie publique à Siemens Energy, qui atteindra jusqu'à 7,5 milliards d'euros. Un plan de sauvetage XXL, à la mesure des désillusions qui frappent l'éolien en mer. Orsted, le géant danois, a perdu la moitié de sa valeur en Bourse depuis six mois. De grands projets sont en déroute. Aux États-Unis, Iberdrola a préféré payer plusieurs dizaines de millions de dollars plutôt que de se lancer dans la construction de champs au large des côtes du Massachusetts dont la rentabilité est devenue hasardeuse. En Europe, la première tranche du gigantesque projet Markbygden, au large de la Suède, est au bord de la banqueroute.

## Les résistances se durcissent

La transition écologique se heurte au mur du réel. À trois murs, en fait : politique, technologique, et financier. Le mur politique est celui de l'acceptabilité du déploiement des technologies et des usages qui

sont nécessaires pour atteindre des objectifs imaginés dans le huis clos de réunions d'experts un peu hors sol. À l'extérieur, les projets s'enlisent dans le maquis bureaucratique. Et les résistances se durcissent, y compris de la part de ceux qui se revendiquent écologistes mais s'opposent ici à une piste cyclable qui bétonne, là à un champ d'éoliennes offshore qui compromet le cadre de vie de certaines espèces marines. Le phénomène « Nimby » (« not in my backyard », autrement dit, « pas chez moi ») a cédé la place au « Banana » (« Build absolutely nothing anywhere near anyone » : on ne « construit plus rien nulle part à proximité de quiconque »).

### **L'objectif de l'Union européenne de produire et d'importer 20 millions de tonnes d'hydrogène propre d'ici 2030 apparaît désormais complètement irréaliste**

*William Todts, de Transport & Environment*

Le mur technologique oblige à remettre les pendules à l'heure. Le meilleur exemple est celui de l'hydrogène, devenu la solution miracle pour boucler les scénarios de décarbonation de l'industrie ou des transports. « *L'objectif de l'Union européenne de produire et d'importer 20 millions de tonnes d'hydrogène propre d'ici 2030 apparaît désormais complètement irréaliste* », écrit William Todts, de Transport & Environment. Seulement 4 % des projets en la matière sont effectivement financés, tout simplement parce qu'il n'y a pas de modèle économique qui tienne.

Car la hausse des taux fait passer à la révolution verte une redoutable épreuve de vérité. En quelques mois, l'environnement financier a radicalement changé et oblige à faire un tri sans pitié entre les idées qui tiennent la route et les autres. Ce grand ménage est probablement salutaire. D'une part, il sort du paysage les opportunistes, vendeurs de solutions que seul l'argent gratuit des banques centrales et des guichets à subventions permettait de financer. D'autre part, il va obliger tous les acteurs à serrer leurs coûts. L'industrie du pétrole et du gaz a des choses à leur apprendre. Il y a dix ans, elle s'était installée dans le confort d'un baril à 110 ou 120 dollars, avant de le voir plonger en 2014-2015 vers les 50 dollars. Cela avait obligé toute la chaîne de production et de sous-traitance à une adaptation brutale. La jeune industrie de la transition écologique aura un avenir si elle apprend, dès son adolescence dans son cas, à travailler dans la frugalité.

22 novembre (Le Figaro)

[Quelles raisons expliquent la progression continue de Marine Le Pen et du RN? \(lefigaro.fr\)](https://www.lefigaro.fr)

# Quelles raisons expliquent la progression continue de Marine Le Pen et du RN?

Par [Pascal Perrineau](#)

Publié il y a 2 heures



Marine Le Pen lors d'un meeting à Beaucaire le 16 septembre 2023. *Coust Laurent/Coust Laurent/ABACA*

**ANALYSE - Aujourd'hui, le RN est de manière claire la première force politique en France. Cette montée en puissance de l'influence lepéniste semble être due au cumul de quatre phénomènes.**

À quelques mois des [élections européennes](#), la liste du Rassemblement nationale est créditée de 28 % selon Ifop (8 points devant la liste de la majorité) et les premières [intentions de vote pour la présidentielle de 2027 donnent Marine Le Pen nettement en tête](#) au premier tour (31 % Ifop-Fiducial-Le Figaro-Sud Radio) et susceptible de l'emporter au second.

Avant l'été, les émeutes urbaines ont projeté au-devant de la scène les problématiques de l'insécurité et de l'immigration sans que le parti de Marine Le Pen ait à lever la voix. Tout récemment, [la manifestation du 12 novembre contre l'antisémitisme](#) a donné lieu à un tintamarre où tous les acteurs politiques et sociaux se sont positionnés par rapport à la question de la participation du RN. Aujourd'hui, le RN est de manière claire la première force politique en France, loin devant une gauche éclatée, une majorité en difficulté et une droite réduite à la portion congrue.

## En forte hausse chez les jeunes

## Une progression constante à la présidentielle

ÉVOLUTION DES SUFFRAGES EN FAVEUR DE MARINE LE PEN DE 2012 À 2022  
en % des suffrages exprimés



Sources : ministère de l'Intérieur et Ifop



Cette montée en puissance de l'influence lepéniste semble être due au cumul de quatre phénomènes. D'abord, un élément générationnel. Alors que Marine Le Pen stagne chez les personnes âgées, elle connaît un sursaut très vigoureux (+ 16 points) chez les moins de 35 ans. Ensuite, l'alliance sociale entre le monde de la boutique et les couches populaires, qui a fait le lit électoral du Front national, redevient l'axe central de la coalition électorale lepéniste. La candidate du RN connaît une hausse de 14 points chez les artisans et commerçants, de 12 points chez les employés et de 11 points chez les chômeurs. Dans les milieux bourgeois et protégés, la hausse est plus modeste (+ 5 points chez les cadres et professions intellectuelles supérieures, + 4 chez les salariés du public). Cette capacité à exprimer les inquiétudes des milieux en difficulté est également lisible sur le plan territorial: alors que la hausse n'est que frémissante dans l'agglomération parisienne (+ 2 points), elle est très importante dans les périphéries rurales (+ 12 chez les habitants de communes rurales). Enfin, sur le plan politique, la dynamique lepéniste semble avoir épuisé le réservoir des droites pour s'attaquer au monde des Français sans sympathie partisane (+ 14 points) et aussi à la gauche (+ 10 chez les sympathisants PS et + 6 points chez les électeurs de Jean-Luc Mélenchon, soit un apport potentiel d'un demi-million d'électeurs).

Cette dynamique met en position centrale Marine Le Pen. Elle est devant [Édouard Philippe](#), candidat éventuel de la majorité sortante, chez les femmes et les hommes, dans toutes les tranches d'âge sauf les 65 ans et plus, dans toutes les catégories sociales sauf les cadres et professions intellectuelles supérieures, chez les salariés comme chez les indépendants, dans tous les niveaux d'études sauf chez les diplômés du supérieur, dans toutes les catégories d'agglomération sauf l'agglomération parisienne. Jamais un candidat de cette famille politique n'avait eu une position aussi forte à quelques encablures des grandes échéances électorales.

## Un crédit nouveau pour gérer la France

Pourquoi cette capacité à atteindre des niveaux de premier tour supérieurs à 30 % que seuls Giscard en 1974, Mitterrand en 1988 et Sarkozy en 2007 avaient atteints?

La pénétration idéologique des thèmes du Rassemblement national a progressé. Il n'est que de voir comment le durcissement du [projet de loi sur l'immigration](#) rencontre un fort assentiment des Français. Dans un sondage Elabe en septembre 2023, 54 % des personnes interrogées déclarent être en accord de temps en temps, sur certains sujets, avec les idées exprimées par Marine Le Pen et le Rassemblement national, 15 % toujours et seulement 29 % jamais.

Au-delà des idées, Marine Le Pen a réussi à améliorer son image sur des terrains où jusqu'alors elle était faible: la compétence et la capacité à réformer. 51 % des Français la considèrent comme «compétente», 50 % comme «capable de réformer le pays» (Elabe). Tout cela en gardant une image de proximité: dans le baromètre d'image du RN réalisé, en décembre 2022, par Kantar Public-Epoka, 52 % des citoyens

jugent qu'elle «comprend les problèmes quotidiens des Français». C'est une réelle force tant cela contraste avec l'image de représentants politiques déconnectés des réalités.

Une majorité absolue de Français lui accorde l'aptitude à mettre en œuvre de bonnes politiques publiques dans les secteurs de la sécurité (58 %) et de l'immigration (55 %). Mais aujourd'hui (Elabe, septembre 2021), ses performances sont loin d'être négligeables sur les terrains de l'éducation (48 %), la santé (46 %), le pouvoir d'achat (45 %) et même l'économie et l'emploi (44 %).

Le désir de changement et la capacité à l'incarner pour Marine Le Pen progressent. En septembre 2023, 49 % des personnes interrogées pensent qu'il «faut donner une chance à Marine Le Pen et au Rassemblement national car on ne les a jamais essayés». 48 % considèrent que «le Rassemblement national propose des bonnes solutions aux problèmes du pays», 46 % qu'il est «un parti crédible et compétent pour gouverner le pays».

Cette montée en confiance vis-à-vis du parti est due au fait qu'aux yeux des Français le parti s'est «normalisé»: 58 % des Français voient aujourd'hui les députés du RN comme des «députés comme les autres». Ils ne sont plus que 46 % à considérer qu'il «représente un danger» (Kantar Epoka, décembre 2022). C'est un des niveaux les plus faibles en quarante ans de mesure. Jamais autant de Français (40 %) ont pensé que c'est un parti qui a «la capacité de participer à un gouvernement» (en 2011, ils étaient 25 %). 48 % des personnes interrogées pensent que Marine Le Pen est la «représentante d'une droite patriote et attachée aux valeurs traditionnelles» (36 % qu'elle est la «représentante d'une extrême droite nationaliste et xénophobe»). Ils n'avaient jamais été aussi nombreux à penser cela depuis douze ans (date de la première mesure).

## Un duo gagnant avec Bardella

Marine Le Pen reste la patronne dans la perspective de 2027: selon Elabe (septembre 2023), 32 % des personnes interrogées pensent que Marine Le Pen est «la meilleure candidate de son camp» ; 20 %, Jordan Bardella ; 10 %, Marion Maréchal ; 3 %, Éric Zemmour ; 34 %, aucune de ces personnalités. Cet avantage est amplifié parmi les électeurs lepénistes de 2022: 59 % pour Marine Le Pen, 31 % pour Bardella, 4 % pour Marion Maréchal, 2 % pour Zemmour.

Cependant, s'est installé un véritable duo: élu président du RN en novembre 2022, [Jordan Bardella, à 28 ans, a franchi très vite les étapes de la notoriété](#). En octobre, avec 31 % d'images positives, il se hisse à la quatrième place des personnalités politiques dans le baromètre Elabe derrière Édouard Philippe (47 %), Gabriel Attal (37 %) et Marine Le Pen (33 %). Ce duo est complémentaire dans la mesure où Marine Le Pen reste fermement la première dans les catégories populaires, les milieux en difficulté, les sympathisants du RN alors que le jeune président prend les devants chez les jeunes, les cadres, les dirigeants d'entreprise, les catégories aisées et les niveaux de diplôme supérieur ainsi que les électeurs de la majorité et de Reconquête!. En cela, Jordan Bardella a un potentiel d'extension vers des milieux politiques et sociaux qui ont toujours été réticents à l'aura de Marine Le Pen.

À tous ces facteurs de fond, il faut ajouter les «bons auspices» de la conjoncture. Les émeutes urbaines de fin juin, le redémarrage du terrorisme islamiste avec [le massacre du 7 octobre sur la terre d'Israël](#), l'attentat d'Arras le 13 octobre contre le professeur Dominique Bernard, l'impression d'une scène française contaminée par l'affrontement du Proche-Orient avec une judéophobie de plus en plus explicite de Jean-Luc Mélenchon et d'une partie de LFI... On comprend ainsi que trois quarts (77 %) des Français déclarent apprécier la stratégie de discrétion médiatique de Marine Le Pen (Elabe, septembre 2023). En dehors de la majorité (Macron, Darmanin, Borne) Marine Le Pen est la seule personne de l'opposition qui satisfait les Français à hauteur de 40 % sur ses positions actuelles sur Israël et la bande de Gaza (Ifop pour le Crif, 24-25 octobre 2023). L'électorat du RN ressemble beaucoup à l'ensemble de l'électorat français sur cette question: pas d'antipathie pour Israël, hostilité vis-à-vis du Hamas, approbation de l'objectif d'Israël d'éliminer le Hamas de la bande de Gaza.

Ainsi, dans l'état actuel de confusion de la classe politique (éclatement de la Nupes, divisions au sein de la majorité, difficultés d'existence de la droite classique), le RN peut apparaître comme un pôle de stabilité et de lisibilité. La répartition des tâches entre Marine Le Pen présidente du groupe parlementaire à l'Assemblée et candidate incontestée et Jordan Bardella président du parti, l'incarnation d'un RN capable de se renouveler (Sébastien Chenu, Edwige Diaz, Jean Philippe Tanguy, Hélène Laporte...) et la volonté de ne pas ajouter du chaos à la confusion ambiante, sont en train de positionner le RN comme repère. L'opposition, c'est lui: 45 % des Français pensent que Marine Le Pen et le RN sont ceux qui incarnent le mieux l'opposition à Emmanuel Macron. Ce ne sont que 19 % qui pensent de même pour Jean-Luc Mélenchon et l'union de la gauche Nupes, et 8 % pour les dirigeants du parti Les Républicains. 61 % des Français pensent désormais que Marine Le Pen peut gagner la prochaine présidentielle. Le RN et sa candidate devront cependant affronter quelques obstacles: encore 46 % des personnes interrogées disent que le RN représente «un danger pour la démocratie en France» (Kantar, décembre 2022), 27 % seulement pensent que Marine Le Pen ferait «une bonne présidente de la République», 38 % seulement envisagent des alliances électorales entre le RN et LR (48 % des sympathisants Républicains), 55 % pensent que cela «nuirait à l'image internationale de la France» (Elabe), 49 % considèrent que Marine Le Pen est d'extrême droite, 32 % seulement pensent qu'elle ferait mieux qu'Emmanuel Macron... La crédibilité gouvernementale contestée, l'isolement du RN, le halo d'extrémisme qui l'entoure toujours, la dimension encore davantage protestataire que présidentielle de la candidate... Les trois ans et demi qui restent, avant le grand affrontement de 2027, verront ce qui l'emporte entre l'attraction marquée et la réticence avérée.

21 novembre (NYT)

[Opinion | Cass Sunstein On Why He Is a Liberal - The New York Times \(nytimes.com\)](#)

GUEST ESSAY

## Why I Am a Liberal

Nov. 20, 2023



Credit...Illustration by Alia Wilhelm. Photographs via Getty Images

**By Cass R. Sunstein**

Mr. Sunstein, a law professor at Harvard, is the author of “How to Interpret the Constitution.”

More than at any other time since World War II, liberalism is under siege. On the left, some people insist that liberalism is exhausted and dying and unable to handle the problems posed by entrenched inequalities, corporate power and environmental degradation. On the right, some people think that liberalism is responsible for the collapse of traditional values, rampant criminality, disrespect for authority and widespread immorality.

Fascists reject liberalism. So do populists who think that freedom is overrated.

In ways large and small, antiliberalism is on the march. So is tyranny.

Many of the marchers misdescribe liberalism; they offer a caricature. Perhaps more than ever, there is an urgent need for a clear understanding of liberalism — of its core commitments, of its breadth, of its internal debates, of its evolving character, of its promise, of what it is and what it can be.

Here is one attempt at an account, in the form of 34 sets of claims about liberalism.

1. Liberals believe in six things: freedom, human rights, pluralism, security, the rule of law and democracy. They believe not only in democracy, understood to require accountability to the people, but also in deliberative democracy, an approach that combines a commitment to reason giving in the public sphere with the commitment to accountability.

2. Understood in this way, liberalism does not mean “left” or “right.” It consists of a set of commitments in political theory and political philosophy, with concrete implications for politics and law. In North America, South America, Europe and elsewhere, those who consider themselves to be conservatives may or may not embrace liberal commitments. Those who consider themselves to be leftists may or may not qualify as liberals. You can be, at once, a liberal, as understood here, and a conservative; you can be a leftist and illiberal. There are illiberal conservatives and illiberal leftists. Historically, both Republicans and Democrats have been part of the liberal tradition. Right now, some Republicans are illiberal, and the same is true of some Democrats.

3. Abraham Lincoln was a liberal. Here is what he said in 1854:

If the Negro is a man, is it not to that extent, a total destruction of self-government, to say that he too shall not govern himself? When the white man governs himself that is self-government, but when he governs himself and also governs another man, that is more than self-government — that is despotism. ... No man is good enough to govern another man without that other's consent. I say this is the leading principle — the sheet anchor of American republicanism.

We might change “American republicanism” to “liberalism.” The idea of a sheet anchor is a useful way of linking self-government, in people's individual lives, with self-government as a political ideal.

4. Rejecting despotism, liberals prize the idea of personal agency. For that reason, they see John Stuart Mill's great work “The Subjection of Women” as helping to define the essence of liberalism. Like Lincoln, Mill insists on a link between a commitment to liberty and a particular conception of equality, which can be seen as a kind of anticaste principle: If some people are subjected to the will of others, we have a violation of liberal ideals. Many liberals have invoked an anticaste principle to combat entrenched forms of inequality on the basis of race, sex and disability. Liberals are committed to individual dignity.

5. Though liberals are able to take their own side in a quarrel, they do not like tribalism. They tend to think that tribalism is an obstacle to mutual respect and even to productive interactions. They are uncomfortable with discussions that start, “I am an X, and you are a Y,” and proceed accordingly. Skeptical of identity politics, liberals insist that each of us has many different identities and that it is usually best to focus on the merits of issues, not on one or another identity.

6. The rule of law is central to liberalism. The rule of law requires clear, general, publicly accessible rules laid down in advance. It calls for law that is prospective, allowing people to plan, rather than retroactive, defeating people's expectations. It requires conformity between law on the books and law in the world. It calls for rights to a hearing (due process of law). It forbids unduly rapid changes in the law. It does not tolerate contradictions or palpable inconsistency in the law. The rule of law is not the same as a commitment to freedom of speech, freedom of religion or freedom from unreasonable searches and seizures. It is a distinctive ideal, and liberals adopt it as such.

7. Liberals believe in freedom from fear. One of their principal goals is to restrict both public and private violence.

8. Liberals are aware that all over the globe, liberalism is under assault. They note that antiliberals, both old and new, reject the liberal commitments to freedom, human rights, the rule of law, pluralism, security and democracy. They regard Vladimir Putin and Viktor Orban as contemporary antiliberals. They see Hitler and Stalin as defining practitioners of antiliberalism. They see Karl Marx and the German political theorist (and Nazi party member) [Carl Schmitt](#) as defining antiliberal theorists. Now, as in the 1940s, liberals admire Franklin Delano Roosevelt's words about those who call for a new order: “It is not new, and it is not order.”

9. Liberal authoritarianism is an oxymoron. Illiberal democracy is illiberal, and liberals oppose it for that reason. Liberals reject illiberal populism.

10. Liberals believe that freedom of speech is essential to self-government. They understand freedom of speech to encompass not only political speech but also literature, music and the arts (including cinema). Liberals embrace the words of the Supreme Court justice Robert Jackson, a prosecutor at the Nuremberg trials: “Compulsory unification of opinion achieves only the unanimity of the graveyard.”

11. Liberals connect their opposition to censorship to their commitment to free and fair elections, which cannot exist if people are unable to speak as they wish. They cherish the right to vote. They work to defend freedom of conscience, the right of privacy, economic opportunity for all and the right

to be different. They agree with Justice Oliver Wendell Holmes Jr., [who championed](#) “the principle of free thought — not free thought for those who agree with us but freedom for the thought that we hate.” Liberals who insist on that proposition do not claim that people must declare their fidelity to liberal principles, including that one.

12. Liberals are committed to freedom of religion. They believe that people should be allowed to worship in their own way or not at all. Many liberals have deep religious convictions. They are acutely aware that all over the world, some people of faith abhor the idea of separating church and state and think that the government should embrace and even enforce a large number of religious commitments. But liberals want to make the state free from domination by any particular religion, and they seek to ensure that the state guarantees safety for religion.

13. If postliberals or antiliberalists insist on an official religious orthodoxy, liberals will respond: Who do you think you are?

14. Some liberals follow Immanuel Kant, who argued that people should be treated with respect and as ends, not as mere means to the ends of others. Emphasizing individual dignity, those who follow Kant are liberals because they are Kantians. Some liberals are utilitarians, seeking to maximize social welfare; they are liberals because they are utilitarians. Some liberals, known as contractarians, find it useful to emphasize the idea of a social contract between free and equal people; they are liberals because they are contractarians. Many people believe that their religious tradition compels or is compatible with liberalism.

15. Liberals prize free markets, insisting that they provide an important means by which people exercise their agency. Liberals abhor monopolies, public or private, on the ground that they are highly likely to compromise freedom and reduce economic growth. At the same time, liberals know that unregulated markets can fail, such as when workers or consumers lack information or when consumption of energy produces environmental harm.

16. Liberals believe in the right to private property. But nothing in liberalism forbids a progressive income tax or is inconsistent with large-scale redistribution from rich to poor. Liberals can and do disagree about the progressive income tax and on whether and when redistribution is a good idea. Many liberals admire Lyndon Johnson’s Great Society; many liberals do not.

17. Many liberals are enthusiastic about the contemporary administrative state; many liberals reject it. Within liberalism, there are vigorous debates on that question. Some liberals like laws that require people to get vaccinated or to buckle their seatbelts; some liberals do not. Liberals have different views about climate change, immigration, the minimum wage and free trade.

18. Liberals abhor the idea that life or politics is a conflict between friends and enemies. They associate that idea with fascism and with Dachau and Auschwitz.

19. Liberals believe that people with diverse backgrounds and views can embrace liberalism or at least certain forms of liberalism. Many liberals enthusiastically support John Rawls’s idea of an “overlapping consensus.” With that idea, Rawls called for “political liberalism,” which is meant to accommodate people with very different views about fundamental matters and which can easily be supported by people on the left, the right and the center.

20. Liberals think that on both left and right, many antiliberals and postliberals have manufactured an opponent and called it liberalism without sufficiently engaging with the liberal tradition or actual liberal thinkers. They think that some antiliberals wrongly conflate liberalism with enthusiasm for greed, for the pursuit of self-interest and for rejection of norms of self-restraint. They think that some antiliberals describe liberalism in a way that no liberal could endorse. Liberals agree with the Nobel economics laureate Daniel Kahneman and his collaborator Amos Tversky, who complained of those who try to refute a position by mischaracterizing it: “The refutation of a caricature can be no more than a caricature of refutation.”

21. Liberalism is a wide tent. John Locke thought differently from Adam Smith, and Rawls fundamentally disagreed with Mill. Kant, Benjamin Constant, Jeremy Bentham, Mary Wollstonecraft, John Dewey, Friedrich Hayek, Isaiah Berlin, Rawls, Joseph Raz, Edna Ullmann-Margalit, Jeremy Waldron, Frederick Douglass, Milton Friedman, Amartya Sen, Ronald Dworkin, Robert Nozick, Susan Moller Okin, Christine Korsgaard, Martin Luther King Jr., R. Douglas Bernheim and Martha Nussbaum are liberals, but they differ on fundamental matters. Some liberals, like Hayek and Friedman, emphasize the problems with centralized planning; other liberals, like Rawls and Raz, are not focused on that question at all. Liberals argue fiercely with one another. Many of the important *practitioners* of liberalism — from James Madison and Alexander Hamilton to Abraham Lincoln to Franklin Delano Roosevelt to Ronald Reagan — did not commit themselves to foundational philosophical commitments of any kind (such as Kantianism or utilitarianism). This is so even if some of them were, in an important sense, political thinkers.

22. A liberal might think that Ronald Reagan was a great president and that Franklin Delano Roosevelt was an abomination; a liberal might think that Roosevelt was a great president and that Reagan was an abomination. Liberals have divergent views about negative liberty (the right to be free from government intrusion) and positive liberty (the right to receive government help) and about whether there is a meaningful difference between them.

23. Liberals think that those on the left are illiberal if they are not (for example) committed to freedom of speech and viewpoint diversity. They do not like the idea of orthodoxy, including on university campuses or social media platforms.

24. Liberals favor and recognize the need for a robust civil society, including a wide range of private associations that may include people who do not embrace liberalism. They believe in the importance of social norms, including norms of civility, considerateness, charity and self-restraint. They do not want to censor any antiliberals or postliberals, even though some antiliberals or postliberals would not return the favor. On this count, they turn the other cheek. Liberals have antiliberal and postliberal friends.

25. If postliberals object that free markets have serious limits and that a great deal of regulation might be justified on grounds of efficiency, redistribution or fairness, liberals are likely to say: Very possibly so. If the objection is that neoliberalism is a terrible idea, liberals are likely to say: We are not sure what neoliberalism is, because the term is mostly used by people who hate it. But if it is identified with deregulation and an insistence on the ceaseless wonders of free markets, then liberals need not embrace neoliberalism.

26. It is true, of course, that if people want the government to act in illiberal ways — by, for example, censoring speech, violating the rights of religious believers, preventing certain people from voting, entrenching racial inequality, taking private property without just compensation, mandating a particular kind of prayer in schools or endorsing a particular set of religious convictions — liberals will stand in opposition.

27. Some people (mostly on the left) think that because liberals believe in private property, they cannot accept redistribution or cannot prevent economic inequality from leading to political inequality. Different liberals have different views on these questions. Some liberals insist on both the importance of private property and the need for large-scale redistribution. Nothing in liberalism is incompatible with redistribution to those who need help, and indeed, many liberals believe that the best forms of liberalism require such redistribution. Liberals insist on opportunities for all. Because liberals believe in self-government, they are strongly committed to political equality and seek to ensure it. They are aware that doing so raises serious challenges.

28. Some people (mostly on the right) think that liberals oppose traditions or treat traditions cavalierly and that liberalism should be rejected for that reason. In their view, liberals are disrespectful of traditions and want to destroy them. Nothing could be further from the truth. Consider just a few inherited ideals, norms and concepts that liberals have defended, often successfully, in the face of focused attack for decades: republican self-government; checks and

balances; freedom of speech; freedom of religion; freedom from unreasonable searches and seizures; due process of law; equal protection; private property.

29. Liberals do not think it *adequate* to say that an ideal has been in place for a long time. As Oliver Wendell Holmes Jr. put it: “It is revolting to have no better reason for a rule of law than that so it was laid down in the time of Henry IV. It is still more revolting if the grounds upon which it was laid down have vanished long since and the rule simply persists from blind imitation of the past.” Still, liberals agree that if an ideal has been with us for a long time, there might be a lot to say in its favor.

30. Liberals like laughter. They are anti-anti-laughter.

31. Some antiliberals (again mostly on the right) argue that societies need not only freedom but also constraints. They emphasize the value of community and the need for norms of self-restraint. Most liberals agree with them — mostly. They believe in the public interest and the common good.

32. Liberals insist on the difference between liberty and license. Some liberals vigorously defend certain constraints on freedom — consider restrictions on smoking or bans on the use of dangerous drugs. But they believe that constraints on freedom must be justified and that some justifications, pointing vaguely and abstractly to (say) the will of the sovereign or the public interest, are not enough.

33. Liberals insist on reason giving in the public domain. They see reason giving as a check on authoritarianism, because authoritarians feel free to exercise power and to use force without justifying their choices. Liberals insist that public power cannot be legitimately exercised solely on the ground that the king says so, the president says so or God says so — or even the people say so.

34. Liberals look forward as well as backward. They like to think that the arc of history bends toward justice. William F. Buckley Jr. said that his preferred form of conservatism “[stands athwart history, yelling, Stop.](#)” Liberals ask history to explain its plans, and they are prepared to whisper, “Go.”

Cass R. Sunstein is a law professor at Harvard and author of “How to Interpret the Constitution.”

21 novembre (The Economist)

[Inside Hamas's sprawling financial empire \(economist.com\)](https://www.economist.com)

The sinews of war

## Inside Hamas's sprawling financial empire

Why Israel is powerless to dismantle the group's finances



image: imago

Nov 20th 2023 | ISTANBUL

Viewed from one of Istanbul's glitziest restaurants, the Bosphorus looks sublime. The venue is a favoured haunt of mandarins, businessmen, minor celebrities—and Hamas's financiers. A man on whom America has imposed sanctions for funding the Islamist group describes his various board seats. "It's ridiculous," he says, of America's accusation, but eventually admits, "now, if you're asking what our employees do with their own money, why would I know?"

Hamas has three sources of power: its physical force inside Gaza, the reach of its ideas and its income. Since Hamas's attacks on October 7th, Israel has killed more than 12,000 Palestinians in Gaza in seeking to wreck the first. But Israel's declared goal of destroying Hamas for good requires its financial base to be dismantled, too. Very little of this sits in Gaza at all. Instead, it is overseas in friendly countries. Furnished with money-launderers, mining companies and much else, Hamas's financial empire is reckoned to bring in more than \$1bn a year. Having been painstakingly crafted to avoid Western sanctions, it may be out of reach for Israel and its allies.

Hamas's income pays for everything from schoolteachers' salaries to missiles. Around \$360m each year comes from import taxes on goods brought into Gaza from the West Bank or Egypt. This is the easiest source of cash for Israel to strangle. After withdrawing from the strip in 2005, it strictly limited the movement of goods and people across the border. Now it stops even most basic necessities from getting in.

A much larger income stream, though, comes from abroad. Israeli officials reckon this amounts to around \$750m per year, making it the main source of funding for Hamas's current stockpile of arms and fuel. Some comes from friendly governments, the biggest of which is Iran. America reckons that the ayatollahs provide \$100m to Palestinian Islamist groups, mainly in military aid. The task for Hamas's financiers is to move this money around without falling prey to America's sanctions. In the past month alone, American officials have imposed three rounds of restrictions on people and companies for funding Hamas.

Dodging American sanctions requires some ingenuity. Millions of dollars flow to Hamas through crypto markets. "You'd be surprised how much of the market's activity comes back to [Hamas]," says Firuze Segzin, an economist at Bilkent University. America's treasury department says Hamas has smuggled

more than \$20m through Redin, a currency exchange crammed among tourist shops deep in Istanbul's run-down Fatih neighbourhood.

But the lion's share of Hamas's money—at least \$500m a year, say Israeli officials—comes from its investments, some of which are firms registered in countries across the Middle East. These are run by professionals from Hamas's investment office and employ its members. American officials say the firms donate to charities which in turn funnel funds to Hamas; Turkish officials say profits are sometimes taken directly. Untangling these revenue streams is tricky for Western regulators. One such firm built the Afra Mall, Sudan's first shopping mall, while another mines near Khartoum, its capital. A third built skyscrapers in Sharjah, in the United Arab Emirates (uae). Many of these companies boast of their business deals, but deny affiliation with Hamas.

Can any revenue streams remaining to Hamas be choked off? That depends on the countries through which they flow. Since 1989, when Israel arrested a handful of Hamas's top brass in Gaza and the West Bank, its bankers have lived abroad. Over time, though, geopolitical shifts have forced them to keep moving. Hamas abandoned its first financial hub, Amman, after Jordan's ties to America grew too close.

Today, while Hamas's politicians favour Doha, the capital of Qatar, and its companies range from Algeria and Sudan to the uae, its financiers live in Istanbul. Zaher Jabarin, accused by Israel of running Hamas's finances (which he denies), is based there, as are several other individuals under sanctions by America for funding the organisation. Eager to gain regional influence by supporting the Palestinian cause, Recep Tayyip Erdogan, Turkey's president, offers shelter. Israel says that the Turkish government hands out passports (which it denies) and lets Hamas keep an office in the country.

Meanwhile, Turkey's banking system helps Hamas dodge American sanctions by conducting complex transactions across the world. A booming, lightly regulated crypto market helps. Many of Turkey's biggest banks, including Kuveyt Turk, have been accused by Israel and America of knowingly storing Hamas's cash. Some murmur that Mr Erdogan quietly approves. In 2021 the Financial Action Task Force, a g7 watchdog, placed Turkey on its "grey list" of countries doing too little to freeze terrorists' assets.

No one benefits more than Hamas's businessmen. The Turkish government's tacit approval "opens doors and makes things smooth in business", says one of the group's finance employees. Trend gyo, an Istanbul-listed firm that has been placed under sanctions by America for funnelling funds to Hamas, won an official contract to build Istanbul Commerce University. Construction companies, which feature heavily in Hamas's portfolio, can quietly swallow huge lumps of cash, and regularly receive large loans. All this allows Turkish officials to say that they are not directly lining Hamas's pockets.

So far, Hamas seems financially bulletproof. Israel has inflicted little harm on either its income or savings; Turkey's banks have been unco-operative. America's numerous sanctions are less effective if their targets can keep cash outside its banking system. And Hamas hides its companies well. "Every time you think you've got a big fish, it changes its name," despairs one ex-Treasury official.

In fact, the risk is that Hamas's finances will improve. As Israel steps up its attacks on Gaza, Western governments may blanch at the humanitarian horror. Countries with pro-Palestinian populations may make it even easier for Hamas to earn money. For months, rumours have circulated that some civil servants in Mr Erdogan's economic ministry are co-ordinating with Hamas's finance office.

For Israel, Hamas growing richer despite the war would be a disaster. With its wealth and financial roots intact, it—or a similar organisation—may well flourish after the destruction. Gazans, meanwhile, have been plunged into tragedy so that Israel can destroy a group whose money and power are safely ensconced elsewhere. Compare their plight to the picture in Istanbul: eating lobster and gazing at the Bosphorus.

21 novembre (Le Monde)

[https://www.lemonde.fr/international/article/2023/11/20/la-destruction-de-gaza-doit-cesser\\_6201273\\_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2023/11/20/la-destruction-de-gaza-doit-cesser_6201273_3210.html)

## La destruction de Gaza doit cesser

[Éditorial](#)

Le Monde

Déjà exsangues par seize années d'un impitoyable blocus, les 2 millions de Palestiniens vivant dans la bande de Gaza subissent depuis six semaines les frappes et les opérations de l'armée israélienne sur leur sol. Alors que les preuves de l'éradication des responsables du Hamas tardent à se manifester, les civils se retrouvent privés de tout, condamnés à l'errance.

Publié hier à 12h00 Temps de Lecture 2 min.



Les habitants de la ville de Gaza fuient vers le sud de l'enclave, le 18 novembre 2023. MOHAMMED ABED / AFP

Au quarante-cinquième jour de la guerre déclenchée par les massacres du Hamas contre des civils israéliens, le constat est implacable : les Palestiniens de Gaza ne comptent pas. Aux yeux des miliciens, tout d'abord, qui ont lancé leur attaque et leurs prises d'otages sans aucune considération pour leurs conséquences. A ceux de l'armée israélienne, ensuite, lancée dans un objectif, l'éradication du mouvement islamiste, auquel est subordonné le sort de plus de 2 millions de civils, aussi fragiles et démunis soient-ils. Aux yeux des alliés occidentaux de l'Etat hébreu, enfin, qui continuent de juger, à quelques toussotements près, que ce prix à payer est somme toute acceptable.

Depuis que les militaires israéliens ont pris le contrôle de la moitié nord de Gaza, les preuves de l'éradication du Hamas tardent à se manifester. Celles de la destruction de quartiers entiers de la plus grande ville palestinienne, en revanche, sont à la disposition de qui veut bien les voir, [en dépit du huis clos imposé par Israël](#). Le cas de la ville de Gaza n'est pas unique. Partout, dans la partie investie par l'armée israélienne, l'assaut contre les miliciens et leurs infrastructures se solde en milliers de morts, un chiffre dont les autorités américaines ne doutent plus, et en milliers de bâtiments rasés ou sérieusement endommagés, notamment dans les camps de réfugiés.

## Traumatisme de la Nakba

Réseaux d'eau et d'électricité, voirie, écoles, hôpitaux, rien n'échappe aux frappes ou aux opérations israéliennes qui ont culminé avec la prise de l'hôpital Al-Shifa, qualifié depuis de « zone de mort » par l'Organisation mondiale de la santé. Les autorités israéliennes assurent qu'il ne faut y voir nul esprit de vengeance après les massacres du 7 octobre. Le motif de la présence suspectée ou avérée de miliciens ou de tunnels sert de justification générique aux destructions ou à la mise à l'arrêt d'infrastructures de santé cruciales en temps de guerre. Comment décrire autrement, pourtant, le travail méthodique qui fait que la moitié des

bâtiments de Gaza, dont la densité de la population est l'une des plus élevées au monde, est désormais détruite ou endommagée, selon des estimations concordantes.

Les Palestiniens n'en ont d'ailleurs pas fini avec ces ravages, si on en croit les autorités israéliennes, qui ont annoncé, le 19 novembre, [une nouvelle phase de leur opération](#). Elle vise désormais la grande ville de Khan Younès, au Sud. L'armée israélienne compte y pourchasser les responsables du Hamas qui ne se trouvaient manifestement pas dans ce qui a été réduit à des champs de gravats et où ont été prises au piège des milliers de personnes.

Civils privés de tout, livrés à eux-mêmes et à une tragique errance, campements de fortune, dénuement extrême, tel est désormais le quotidien de Gaza. **Il fait revivre à ses habitants le traumatisme de la Nakba, la « catastrophe » qu'avait été leur déplacement forcé lors de la première guerre israélo-arabe (1948-1949). Celle en cours frappe une étroite bande de terre structurellement au bord du gouffre du fait d'un blocus impitoyable, terrestre comme maritime, imposé par Israël depuis seize ans, avec le concours de l'Égypte d'Abdel Fattah Al-Sissi.** Année après année, les statistiques socio-économiques effarantes de la Banque mondiale ont attesté du désastre, mais les Palestiniens de Gaza, déjà, ne comptaient pas.

21 novembre (NZZ)

[Das Klima wird neben Kriegen und Wirtschaftsflaute zu einem Problem unter vielen \(nzz.ch\)](https://www.nzz.ch)

## Das Klima steht nicht mehr im Mittelpunkt, es wird zu einem Problem unter vielen. Das hat auch sein Gutes

Nachrichten über Wetterextreme häufen sich. Doch die Klimapolitik gerät angesichts anderer Krisen in den Hintergrund. Eine auf den Klimawandel fixierte Weltanschauung prallt auf harte Fakten. Hilft mehr Wertpluralismus?

Sven Titz

20.11.2023, 05.30 Uhr 6 min



Welchen Stellenwert soll der Klimaschutz angesichts von mehreren Kriegen und anderen Krisen haben? Im Bild Menschen aus Somalia an einer Wasserstelle in einem Flüchtlingslager in der Nähe von Baidoa. Ed Ram / Getty

Das Jahr 2023 wird aller Voraussicht nach das wärmste Jahr seit Beginn der Temperaturmessungen. Viele Länder litten in den vergangenen Monaten unter Hitzewellen, Dürren oder Überschwemmungen. Rekorde wurden pulverisiert. Klimaforscher sehen sich in ihren Warnungen vor der Erderwärmung bestätigt.

Umfragen zeigen aber, dass viele Menschen den Klimawandel derzeit nicht zu den wichtigsten Problemen der Welt zählen. Der politische Elan, den Ausstoss von Treibhausgasen zu verringern, wird etwas schwächer. **Der «Economist» stellt eine internationale Gegenbewegung fest.** Parteien, die sich den Schutz des Klimas auf die Fahnen geschrieben haben, erleben – ob in der Schweiz oder in Deutschland – herbe Niederlagen. Parteien, die eher obskuren Theorien über den Klimawandel anhängen, gewinnen Stimmen hinzu.

Wie ist das möglich? Müsste die Sorge um das Klima nicht wenigstens mit anderen politischen Sorgen konkurrieren können – vor allem in einem Jahr mit so heftigen Wettererscheinungen wie 2023? Wie soll das weitergehen?

## Kriege lenken vom Klima ab

**Das abnehmende Wählerinteresse an typischen «Klimaschutzparteien» hat sicherlich mehrere Gründe.** Europa ist direkt oder indirekt in die kriegerischen Konflikte in der Ukraine und in Nahost involviert. Das zieht Aufmerksamkeit vom Thema Klimawandel ab. Ausserdem läuft die Wirtschaft nicht rund. Das beeinträchtigt den Alltag vieler Menschen ganz konkret – und beeinflusst ihre Wahlentscheidungen.

Es gibt aber auch tiefer liegende Gründe. Viele, die sich dem Klimaschutz verschrieben haben, setzen in der Vergangenheit auf vereinfachende Erzählungen oder Narrative, deren Überzeugungskraft allmählich erlahmt. Immer mehr Menschen sind der Auffassung, dass es auf dem Planeten etliche Probleme gebe, die wichtiger seien als der Klimawandel. Die alten Narrative erweisen sich als zu einseitig.

Der Klimageograf Mike Hulme von der University of Cambridge hat sich mit einem zentralen Narrativ auseinandergesetzt. Und zwar hat er den verbreiteten Glauben studiert, wonach der menschengemachte Klimawandel die vorherrschende Erklärung für alle sozialen, ökonomischen und ökologischen Phänomene der Erde ist. «**Klimatismus**» nennt Hulme diesen Glauben.

In seinem Buch [«Climate Change Isn't Everything»](#) beschreibt er die Entstehung und die Merkmale dieser Klima-Weltanschauung. Vorsorglich distanziert sich Hulme von der Vorstellung, er wolle damit das Problem des Klimawandels verharmlosen. Das will er nicht. Vielmehr möchte er eine Fehlentwicklung korrigieren.

## Die Welt in Schwarz und Weiss wahrgenommen

Typisch für den **Scheuklappenblick** bei der Klima-Weltsicht ist zum Beispiel, dass man die globale Mitteltemperatur zum Fetisch macht. Diese Temperatur charakterisiert den Zustand des Klimas nur unzureichend, Klima ist viel komplexer. Trotzdem wird die Mitteltemperatur oft erwähnt, als sei sie der perfekte Gradmesser für alle Unbill der Erde. Hulme vergleicht die Temperatur mit dem Bruttoinlandprodukt, das den Zustand einer Volkswirtschaft eben auch nur begrenzt zu beschreiben vermag.

Nehmen Krankheiten zu, etwa das West-Nil-Fieber, wird das häufig der Wirkung des Klimawandels zugeschrieben – auch das ein Indiz für Einseitigkeit. Denn Klima ist nur ein Faktor unter vielen. Krankheiten werden auch von ökonomischen Veränderungen, dem Bildungsstand und dem Wandel des Lebensstils beeinflusst.

## Die Gründe für Konflikte werden einseitig interpretiert

Selbst kriegerische Konflikte werden häufig durch die weltanschauliche Brille betrachtet. **Nicht selten ist zum Beispiel zu lesen, der Krieg in Syrien sei durch eine Dürre verursacht worden und diese wiederum sei vom Klimawandel hervorgebracht worden.** Die komplexen politischen und gesellschaftlichen Voraussetzungen des Syrien-Kriegs – vor allem die Herrschaft von Bashar al-Asad – werden in solchen Analysen weitgehend ignoriert.

Auch umgekehrt wird ein Schuh daraus: Bricht irgendwo ein Krieg aus, stellt bald jemand die Frage, wie sich das auf das Klima auswirke. [«How the Israel-Hamas War Imperils Action Against Global Warming»](#), lautete neulich der Titel eines Artikels in der «New York Times». Dass das momentan deplatziert wirken könnte, schien die Zeitung nicht zu stören.

**Ganz allgemein, so Hulme, neigen Vertreter der von ihm kritisierten Weltanschauung zu einer apokalyptischen Rhetorik. Diese erlaubt keine Grautöne. Die Welt ist klar in Gut und Böse eingeteilt.**

Die ideologische Verengung auf das Klima ist ein globales Phänomen. Man findet viele Belege für Hulmes These – und doch wird sie der Wirklichkeit nicht ganz gerecht. **Denn oft ist die Fixierung auf den Klimawandel Teil eines grösseren weltanschaulichen Komplexes.**

Man braucht bloss in den **deutschen Sprachraum zu schauen, wo das Klimaengagement eng mit einer rückwärtsgewandten Naturromantik verknüpft** ist. International vernetzte Klimaaktivisten haben wieder andere weltanschauliche Steckenpferde: **Die Spanne reicht von der Ablehnung des Kapitalismus über die Kritik an Rassismus und Kolonialismus bis hin zum Feminismus. In solchen Fällen ist nicht immer klar, ob der Klimatismus überhaupt die erste Geige spielt.**

## Hilft ein mathematisches Konzept aus der Chaostheorie?

Eines der wissenschaftlichen Institute, die **von Kritikern wie Hulme wiederholt für eine ideologisch gefärbte Sicht auf die Welt gerügt worden sind, ist das Potsdam-Institut für Klimafolgenforschung.** Insofern lohnt ein Blick in das gerade erschienene Buch des deutschen Klimaforschers Anders Levermann, der an besagtem Institut tätig ist.

In seinem Werk [«Die Faltung der Welt»](#) bietet Levermann ein Konzept an, mit dem er dazu beitragen will, sowohl der «Klimakrise» als auch dem «Wachstumsdilemma» zu entkommen. Mit Wachstumsdilemma meint Levermann die zweischneidige Wirkung des Wirtschaftswachstums: Wir brauchten das Wachstum, so der Autor, aber es müsse von der Zerstörung unseres Planeten entkoppelt werden.

Vordergründig sieht der Ansatz des Buches sehr wissenschaftlich aus. Der Begriff «Faltung» im Buchtitel stammt aus dem mathematischen Gebiet der Chaostheorie. Levermann versucht sein Konzept mit einem Tischtennisball zu veranschaulichen: Dieser Ball folgt in einem fest definierten Raum immer neuen Flugbahnen und nutzt so die ihm zur Verfügung stehende Freiheit maximal aus. Damit versucht der Autor zu zeigen, dass sich auch innerhalb vorbestimmter Grenzen eine gewisse Bewegungsfreiheit erhalten lässt.

## Die Limiten heissen jetzt «Faltungsgrenzen»

Die Idee, mit dem Konzept der Faltung gleich zwei globale Probleme zu lösen, wirkt allerdings wie eine Kopfgeburt. Wo das Buch konkret wird, stösst man nicht auf wirklich neue Lösungsvorschläge. Der mathematische Begriff dient eher dazu, bereits bekannten Konzepten einen schicken neuen Mantel umzuhängen: Um den CO<sub>2</sub>-Ausstoss zu senken, braucht man eine Preisgrenze; das Wirtschaftswachstum soll innerhalb bestimmter Grenzen ablaufen. Neu an diesen Vorschlägen ist bloss, dass diese Limiten jetzt nobel «Faltungsgrenzen» heissen.

Der Physiker gehört gewiss nicht zu denen, die den Teufel an die Wand malen, was die Klimaentwicklung angeht. Doch auch bei ihm sind bestimmte Argumentationsmuster, die Hulme als charakteristisch für den Klimatismus bezeichnet, klar zu erkennen.

Typisch ist zum Beispiel die Tendenz, politische Handlungsempfehlungen direkt aus der Klimawissenschaft abzuleiten. **Die übermässige Betonung der Gefahr, dass wir uns Kippunkten im Klima nähern, ist wie aus dem Lehrbuch für den Klimatismus, den Hulme aufs Korn genommen hat.** Auch schiebt Levermann negative Entwicklungen in der Welt vorzugsweise auf den Klimawandel. Aspekte der Wirklichkeit, die ebenfalls einen starken Einfluss haben, ignoriert er. Zum Beispiel hält er die Behauptung, der Klimawandel sei verantwortlich für den Krieg in Syrien, wie selbstverständlich für eine stimmige These. Gegenargumente diskutiert er erst gar nicht.

## Mehr Wertpluralismus könnte eine Lösung sein

Erst wenn Widersprüche zwischen gängigen weltanschaulichen Konzepten und der Realität sehr deutlich werden, erhalten alternative Konzepte auf dem Parkett der öffentlichen Meinungsbildung ihre Chance. An diesem Punkt sind wir zwar noch nicht, doch wir nähern uns ihm. **Was aber sind die Alternativen für die, die den Klimawandel als real und bedrohlich ansehen, Weltanschauungen wie den Klimatismus aber ablehnen?**

### **Hulme plädiert für politischen Pragmatismus und liberalen Wertpluralismus.**

Verzwickte Probleme («wicked problems») wie der Klimawandel erforderten plumpe Lösungen («clumsy solutions»), schreibt er. Darüber möchte man gerne mehr erfahren. Doch leider erläutert der Brite diese «plumpen Lösungen» nur in abstrakter Manier.

Am nächsten kommt man konkreten Beispielen, wo Hulme für eine Vielfalt der Ziele plädiert: Wer gegen die Abholzung kämpft, sollte dies mit dem Kampf gegen die Erderwärmung verbinden, bei der Dekarbonisierung des Energiesystems auch die Förderung der Gesundheit und die Armutsbekämpfung einbeziehen. Diese Vorschläge sind allerdings bereits Teil des Klimadiskurses. Man weiss längst, dass es sinnvoll ist, den Nebennutzen (Co-Benefit) von Klimaschutzmassnahmen zu berücksichtigen.

**Hulme trägt seine Bedenken, dass man sich nicht weltanschaulich auf den Klimawandel fixieren sollte, überzeugend vor. Doch sein Lösungsangebot wirkt blutleer und ein bisschen phantasielos.** Für eine breitenwirksame Vermittlung braucht es einen grösseren Effort. Das gilt erst recht für eine Zeit, welche von anderen Problemen überschattet wird.

21 novembre (FAZ)

[Rücktritt von Kurschus: Ein bitterer Abgang für die EKD \(faz.net\)](#)

EKD IN DER KRISE:

## Ein bitterer Abgang

EIN KOMMENTAR VON [REINHARD BINGENER](#), HANNOVER

-AKTUALISIERT AM 20.11.2023-21:36



Der Rücktritt von Annette Kurschus hat eine größere Dimension. Die evangelische Kirche steht vor einer historischen Transformation. Kann sie wirkmächtig bleiben?

**Der Rücktritt von Annette Kurschus zeigt, wie wenig öffentlichen Kredit mittlerweile auch die evangelische Kirche im Umgang mit sexualisierter Gewalt besitzt.** Der enorme Druck, den die EKD-Ratsvorsitzende binnen kürzester Zeit zu spüren bekam, lässt sich nur vor dieser Folie verstehen. Schon der Verdacht eines Fehlverhaltens genügte, um die ranghöchste Kirchenvertreterin aus dem Amt zu fegen. Anders schien die Institution kaum mehr zu schützen. Dass keiner der Vorwürfe bisher bewiesen wurde, erklärt die Bitterkeit und die Verletzungen, mit denen die westfälische Präses nun aus ihren Ämtern schied.

### Immer mehr Risse

Der Fall hat aber noch eine weitere Dimension. Kurschus fand im entscheidenden Moment auch deshalb so wenig Rückhalt in den eigenen Reihen, weil es auf der Führungsebene schon zuvor Spannungen gab. Nachdem die evangelische **Kirche** über viele Jahre im Vergleich zur katholischen Kirche einen recht intakten und geschlossenen Eindruck machte, tun sich nun auch dort verstärkt Risse auf. Die Erosion von Religiosität und kirchlicher Bindung zeitigt an der einen oder anderen Stelle sogar erste Absetzbewegungen.

In einer solchen Lage stehen Organisationen in der Regel vor einer Gabelung. Entweder sie analysieren schonungslos die eigene Lage, rücken zusammen und schlagen dann einen, meist entbehrensreichen, Weg nach vorn ein. Oder man verschanzt sich im noch Bestehenden und nimmt damit in Kauf, dass die näher rückende Krise immer stärker konfliktverschärfend nach innen wirkt. Die katholische Kirche mit ihrem lähmenden Grundsatzkonflikt zwischen ihren theopolitischen Lagern, der nicht zuletzt über die Missbrauchsfrage ausgetragen wird, ist dafür ein mahnendes Beispiel.

Auch die evangelische Kirche hat schon viele Jahre verplempert. Ein scharfer Abbruch auf allen Ebenen lässt sich ohnehin nicht verhindern. **Es geht um die Frage, wie die Kirche trotz der bevorstehenden, historischen Transformation überhaupt wirkmächtig bleiben kann.**

21 novembre (The Economist)

[A genocidal militia is winning the war in Sudan \(economist.com\)](https://www.economist.com)

The forgotten war

## A genocidal militia is winning the war in Sudan

The Rapid Support Forces are gaining territory



While the world looks awayimage: reuters

Nov 16th 2023 | CAPE TOWN

A distracted world has paid little attention to Sudan since war broke out in Africa's third-largest country in April. The West is focused on Ukraine's counter-offensive, China's war games and the war in Gaza. African leaders, preoccupied by their own domestic problems, have shown all the urgency of a camel crossing the Sahara.

The consequences of neglect are becoming starker. The conflict between erstwhile bedfellows—the Rapid Support Forces (rsf), a paramilitary group, and the Sudanese Armed Forces (saf), the regular army—is destroying the state they seized together in 2021, in a coup aimed at preventing a transition to democratic government. The imf forecasts that Sudan's economy will shrink by nearly a fifth this year. The war is deepening geopolitical rivalries in north-east Africa and the Persian Gulf.

Sudan has the world's largest number of internal refugees. About 6.3m have been displaced since April alone, adding to the 3.7m Sudanese who had already fled their homes in previous conflicts and the 1.1m foreigners who had taken refuge in Sudan. Some 1.4m Sudanese have fled to neighbouring countries since the war began. Aid agencies say that more than 6m people are "one step away from famine". Two decades after ethnic cleansing in Darfur, a region in the west of the country about twice the size of Britain, there is again credible evidence of genocide—by the rsf, which metastasised from the Janjaweed militia that slaughtered black Africans in the 2000s.

And things could soon get worse. In recent weeks the rsf has chalked up several major victories. Military analysts suggest it could try to take the rest of the country. Conflict monitors fear more genocidal violence. For those paying attention, the stakes are only getting higher.

When war broke out, many foresaw stalemate. Yet today the rsf is winning. In August, in a sign of the rsf's tightening grip on Khartoum, General Abdel Fattah al-Burhan, the saf's head, fled from his army headquarters in the capital. "Khartoum is not the capital city any more," says Entisar Abdelsadig of Search for Common Ground, an international ngo based in Washington and Brussels. There is heavy fighting within the city. The rsf is reported to be close to capturing the army's remaining positions in the capital.



image: the economist

Though the saf controls most of the agricultural lands in the east and the oil terminal in Port Sudan on the Red Sea, the rsf has the gold mines in the west and control over the borders with Chad and the Central African Republic (car). It is extending its control of the oil pipeline from South Sudan, on which Sudan's government depends for transit fees. In recent weeks the rsf has been sighted in White Nile and Gezira states, historically two of the army's strongholds (see map).

The rsf's gains have been most dramatic in Darfur. Since the end of the rainy season about a month ago it has taken three of the region's five main cities. Major military bases have been captured by the group or deserted by saf soldiers.

In October the rsf took Nyala, Sudan's second-largest city and a staging post for arms from the car. saf defences collapsed after a pitched battle with a force led by Abdelrahim Hamdan Dagalo, the brother and deputy of the rsf's commander, Muhammad Hamdan Dagalo (better known as Hemedti). Three days of looting ensued. Salah al-Din Limouni, a lawyer in Nyala, says much of the city has been laid to waste. Residents are without electricity and water supplies are disrupted.

In early November a renewed assault by the rsf brought the fall of a saf garrison in the town of Ardamata, some 10km to the north of el-Geneina, the capital of west Darfur state. The attacks by the rsf's new armed drones, which made short work of the army's heavy artillery, followed clashes earlier in the war that had forced the saf to retreat to its base.

## Mass murder

Not for the first time, in the days that followed the rsf and allied Arab militias carried out a vicious campaign of killings against the local Masalit people, a black African ethnic group. Men were separated from women, rounded up and shot. Tribal leaders were arrested or assassinated. Videos show young men crawling on all fours as soldiers beat and whip them; some show bodies scattered on the streets. un officials estimate that at least 800 people were killed; local monitors put the toll as high as 1,300. These attacks follow earlier systematic massacres in el-Geneina, peaking in June, that coincided with a mass exodus of refugees to Chad. The un is investigating more than a dozen mass graves. The rsf denies any involvement in attacks on civilians and said it is "firmly against any abuses or violations against any person".

Zakia Zakaria Alsafi, a local journalist, says that the paramilitary troops headed to Adarmata after the army base had fallen, preventing Masalit men from leaving and "searching for people by name to be killed". She says she saw 25 civilians being lined up and shot. Hafez Idris, a lawyer in Ardamata, says that

at night the rsf has been burying the corpses that litter the street. “There are piles of bodies which are visible from outer space,” says Nathaniel Raymond, a conflict monitor at Yale University.

The rsf is at the gates of el-Fasher, North Darfur’s capital. Some of its troops are on the north side, terrifying locals and looting homes. All the while, a much larger force is closing in from the south. “They are mobilising,” warns Nimr Mohammed Abdul-Rahman, the state governor.

Meanwhile, the saf is holed up in barracks. Supplies of water, food and medicine are running out. Frightened residents are trying to flee. If Mr Dagalo conquers el-Fasher he will be able to claim control of all of Darfur and to secure a critical route for supplies of fuel and arms from Libya. A Western diplomat adds: “It is a matter of time before it goes.”

The presence of tens, if not hundreds, of thousands of civilians displaced from other parts of Darfur, as well as heavily armed militias from the Zaghawa, another ethnically African group, raise the prospect of a humanitarian catastrophe in el-Fasher. “If there were to be a fight it would likely be very, very bloody and put civilians in grave peril,” warns the un’s Toby Harward. Antony Blinken, America’s secretary of state, says an rsf attack would put hundreds of thousands in “extreme danger”.

## Death on the Nile

The rsf’s advances in large part reflect the uneven support outsiders have given the two sides. The United Arab Emirates (uae) reportedly provides the rsf with weapons, armoured vehicles and drones via Chad, though there has been a un arms embargo on Darfur since the early 2000s. By one count there were 168 airlifts from the uae between May and September. (The uae has denied sending arms to “any of the warring parties”.) Anti-aircraft missiles, reportedly supplied by the Wagner Group, a Russian mercenary outfit, have helped the rsf to erode the saf’s advantage in air power.

Though Egypt has sporadically helped its fellow military regime—most recently, say sources, by bombing a bridge used by the rsf in Khartoum—it has done much less than the Emiratis. Its government has been distracted by an economic crisis at home, which it wants the uae’s help to fix, and then by the war in Gaza to its north.

What might come next? Some analysts fear a “Libya scenario” where the country is cleft into two parts, one on either side of the Nile. Yet Hemedti may not settle for a landlocked Darfur and a shell-shocked capital. If the rsf takes Khartoum, then the next stop could be Port Sudan on the Red Sea, a key location for both the rsf and its Emirati backers. “The rsf cannot declare victory without access to the sea,” says Kholood Khair of Confluence Advisory, a Sudanese think-tank.

Even if the rsf makes further advances, however, its writ is unlikely to stretch across the whole country. Myriad smaller rebel groups would survive. The saf will not evaporate; its hitherto reluctant backers may stiffen their backbone if the saf is about to lose its de facto capital on the Red Sea. And the rsf militiamen are not exactly administrators. “They don’t have a governing strategy,” says Ms Khair. “They can rule but they can’t govern.”

Anarchy, one way or another, would have profound consequences. A European diplomat describes a scenario in which a fractured Sudan is torn apart by a broader regional rivalry from the Gulf to the Horn of Africa. On one side there is a bloc backed by the uae—potentially encompassing Abiy Ahmed, Ethiopia’s prime minister, the rsf’s Sudan, chunks of Somalia and Chad. On the other is a Saudi-supported camp, embracing the saf’s Sudan, Djibouti, Eritrea and Egypt.

Cameron Hudson, a former American official, imagines a scenario in which “tens of millions of Sudanese flee across the continent and the Red Sea to escape the country’s descent into warlordism and ethnic-militia violence.” Sudan’s ungoverned spaces could draw in jihadists, who are currently fighting in the Sahel, and Russian mercenaries who are keen to give the Kremlin its long-sought foothold in Port Sudan. (cnn has reported that, in response to Russian activity in Sudan, Ukraine’s special forces may have carried

out missions against the rsf.) “While ongoing conflicts in Gaza and Ukraine have captured the attention of the world,” he argues, “the geopolitical ripple effects of Sudan’s collapse are being woefully underestimated.”



A land of widowsimage: reuters

International efforts to try to stop the bloodshed have begun. Last month Saudi Arabia, alongside America, restarted talks in Jeddah between representatives of the rsf and the saf. On paper there was an agreement to improve access for humanitarians. But it is hard to see how it has made much difference.

Fighting was raging in Darfur while the belligerent bigwigs talked in Saudi Arabia. The rsf, and, according to Emirati officials in private, its backers, see no point in a truce in a war it is winning. The saf, meanwhile, maintains that its foe must disarm and withdraw to its bases. “There is a glaring mismatch between the weakness of [the saf’s] military position and their hilarious maximalist negotiating position,” says another European diplomat.

No expert thinks it is easy to find a deal that would suit such mendacious and self-interested combatants, never mind one that would also take account of the civilian victims of the generals’ greed. Even so, the international response has still been “anaemic and ad hoc”, says Mr Hudson. The un Security Council is paralysed and the organisation’s leadership has shown far less interest in Sudan than it has in Gaza. A joint African Union (au)-un peacekeeping mission to Darfur withdrew in 2021 in the belief that blue helmets were no longer necessary. The au and the continent’s leaders have been all but silent in the face of the sort of atrocities it once pledged to stop. igad, a regional group, has been weak, though Kenya’s president, William Ruto, is keen to resume its efforts. He met Mr Burhan in Nairobi on November 13th. Neither the uae nor Egypt has taken part in the talks in Jeddah.

Western officials claim that they have not neglected the conflict, noting that the world is more complex than it was in the 2000s, when America could more easily lead international responses such as the one in Darfur and in what would become South Sudan. Yet it is hard to make the case that Sudan has attracted sufficient urgency or creativity. The White House has adopted a de facto “do not disturb us” policy, says Alex de Waal, a British researcher. Sudan is not going to be high on America’s agenda in its discussions with the uae or Saudi Arabia, especially since Hamas erupted from Gaza on October 7th.

The wars in Ukraine and the Middle East have drawn global attention. Meanwhile in Africa the grim effects of a huge state’s collapse are passing almost unnoticed. “Sudan has died,” says Mr Raymond. “And nobody wrote the obituary.”

21 novembre (Le Figaro)

[L'Ukraine face au spectre de la défaite militaire \(lefigaro.fr\)](https://www.lefigaro.fr)

## L'Ukraine face au spectre de la défaite militaire

Par [Isabelle Lasserre](#)



Un soldat ukrainien dans un abri près de la ligne de front de Bakhmout, le 17 novembre. *DIEGO HERRERA CARCEDO/Anadolu via AFP*

### **ANALYSE - Après l'échec de la contre-offensive, les Occidentaux se demandent comment aider Kiev dans la durée.**

Et si l'Ukraine perdait [la guerre contre la Russie](#)? La question est taboue, chez les Ukrainiens comme chez leurs alliés occidentaux, tant elle est lourde d'implications. Mais après vingt et un mois de guerre, alors que depuis [l'échec de la contre-offensive](#) les fronts militaires sont gelés, certains se posent discrètement la question. On n'en est pas encore là. Mais depuis plusieurs semaines, les mauvaises nouvelles s'accumulent sur l'Ukraine, contre laquelle tous les vents noirs de la politique et de la diplomatie se sont mis à souffler.

Sur le terrain militaire, d'abord, où l'enlèvement n'a pas attendu le retour des boues d'automne et du froid de l'hiver pour s'installer et geler les initiatives. Certains avaient cru voir dans les crises sociales et politiques qui ont secoué le Kremlin au cours de l'année un effondrement possible de l'armée russe à moyen terme. Cet espoir a depuis été chassé des esprits. «*Les Européens ont sous-estimé les capacités militaires des Russes*», résume Alyona Getmanchuk, la directrice du think-tank New Europe Center de Kiev. Les Russes ont à nouveau prouvé qu'ils avaient une résilience hors du commun, forgée par les terribles années de la dictature soviétique, y compris pendant la Seconde Guerre mondiale, et avant cela par les temps rugueux de la période tsariste. Ils ont aussi montré leur capacité d'adaptation sur le terrain militaire, où ils ont modifié leurs tactiques en fonction de celles de l'adversaire, en utilisant, par exemple, de plus en plus de drones. L'industrie d'armement s'est mise en ordre de bataille pour servir l'économie de guerre 24 heures sur 24 et produire des munitions en grande quantité. En attendant qu'elle fonctionne à plein régime, les pays amis de la Russie, comme l'Iran et la Corée du Nord, ont bouché les trous dans les équipements militaires.

### **L'Occident a détourné les yeux**

L'effondrement économique espéré par les Occidentaux n'a pas eu lieu. [Moscou a contourné les sanctions](#) grâce au soutien de ses alliés. La grogne sociale née de l'hécatombe sur le champ de bataille - 150.000 morts depuis le 24 février 2022 - a été étouffée par les enveloppes financières distribuées aux familles par le Kremlin. Quant à l'isolement diplomatique annoncé par les Occidentaux, lui non plus n'a pas eu lieu, puisque les pays dits du Sud global ont manifesté leur soutien ou au moins leur neutralité bienveillante vis-à-vis du Kremlin. L'argent a aussi permis de renouveler les forces combattantes sans avoir recours à la conscription. Le commandant en chef des forces armées ukrainiennes, [Valeri](#)

[Zaloujny](#), a reconnu «*l'impasse*» dans laquelle se trouvent ses forces aujourd'hui. Pendant que les Ukrainiens attendaient les armes des Occidentaux, livrées au compte-goutte, les Russes se sont renforcés et adaptés, affirme-t-il en substance dans une interview à *The Economist*. «*On tient nos positions, on ne perd pas, mais on ne gagne pas*», résume un ancien haut responsable ukrainien.

**Nous sommes engagés dans une compétition avec Israël pour les munitions américaines. Et ce sera pire quand les bombardiers américains F16 arriveront, car les Israéliens ont les mêmes et il n'est pas sûr que les États-Unis aient le budget suffisant pour fournir assez de munitions aux deux pays**

*Pavlo Klimkin, ancien ministre des Affaires étrangères ukrainien*

Deuxième série de nuages venus assombrir le ciel, [la guerre entre Israël et le Hamas](#), qui a fait disparaître l'Ukraine des médias et des réunions politiques en 24 heures, comme un coup d'ardoise magique. Concentré sur le front est depuis bientôt deux ans, l'Occident a détourné les yeux pour les fixer sur la poudrière du Proche-Orient. «*Nous sommes engagés dans une compétition avec Israël pour les munitions américaines. Et ce sera pire quand les bombardiers américains F16 arriveront, car les Israéliens ont les mêmes et il n'est pas sûr que les États-Unis aient le budget suffisant pour fournir assez de munitions aux deux pays*», explique Pavlo Klimkin, ancien ministre des Affaires étrangères ukrainien. «*Le temps joue contre nous*», prévient-il.

Les responsables russes le savent. Ils se délectent de cette certitude. Depuis plusieurs semaines, ils multiplient les discours triomphalistes. «*Vladimir Poutine est très actif en ce moment. Il veut pouvoir offrir à la Russie un résultat avant l'élection présidentielle, en mars 2024. Il n'y aura pas de désescalade russe en Ukraine avant cette date*», prévient Pavlo Klimkin. Le président russe multiplie les apparitions publiques et les déclarations, quand celui de [la Douma](#) affirme que Kiev n'a d'autre choix que de «*capituler*» ou de «*cesser d'exister*». Les flottements de l'été, après la rébellion de Prigojine, appartiendraient au passé. Les relais du Kremlin en Europe ont retrouvé leur assurance. Ils font leur miel des frictions entre Volodymyr Zelensky et son chef d'état-major, Valeri Zaloujny. Ils réaffirment haut et fort que le conflit est «*une guerre menée par les États-Unis contre la Russie par l'Ukraine interposée*». À les en croire, la rébellion de Prigojine, en août, n'a pas laissé de trace sur le pouvoir.

Les élites ont fait bloc derrière Vladimir Poutine, dont la réélection, au printemps, est déjà largement assurée. «*La question ukrainienne se résoudra sur le champ de bataille. Nous ne négocierons pas. Une défaite militaire de l'Ukraine s'annonce. Elle devrait intervenir d'ici le mois de mai*», annonce l'un de leurs représentants. Les soutiens du Kremlin misent sur la «*pénurie*» d'hommes en Ukraine ainsi que sur la «*fatigue*» des Européens et des Américains. Mais aussi sur le départ, très attendu à Moscou, de Joe Biden. «*Donald Trump n'est pas un partenaire facile, mais avec lui on trouvera des arrangements*», estime l'un d'eux.

## **Les mots sont là mais les gestes restent lents et hésitants**

Tétanisés par les menaces nucléaires de la Russie, la peur d'une escalade du conflit et la crainte que les Ukrainiens foncent directement avec leurs armes sur la Crimée, censée être une ligne rouge de Vladimir Poutine, les Occidentaux ont distribué l'aide militaire à l'Ukraine avec parcimonie, hésitations et retards. Ce soutien a permis à Kiev de résister pendant vingt et un mois à l'invasion russe. Mais il n'a pas été suffisant pour lui permettre de gagner. Aujourd'hui, alors que les États-Unis se voient contraints de se réinvestir au Proche-Orient et que la prochaine élection présidentielle pourrait bien sonner le glas de l'aide à Kiev, la question ukrainienne est revenue hanter les Européens.

Ils n'ont pas réduit leur engagement, notamment économique, vis-à-vis de l'Ukraine depuis l'irruption de la nouvelle guerre entre Israël et le Hamas. «*Il ne faut pas se tromper de combat. C'est en Ukraine et non au Proche-Orient que les Européens sont engagés. Et il n'y a aujourd'hui aucun signe de désengagement, même de la part de l'Allemagne. La défense de l'Ukraine est toujours considérée*

*comme une question existentielle, car la Russie a remis en cause l'ordre de sécurité du continent»,* affirme un responsable français. Mais si les mots sont toujours là, les gestes restent lents et hésitants. La promesse de fournir un million de munitions d'ici au printemps 2024 n'a pour l'instant été tenue qu'à 30 %. Le passage en économie de guerre, annoncé par certains responsables européens, n'a pas eu lieu. Les promesses d'Europe géopolitique et d'autonomie stratégique sont restées des slogans, assez peu populaires en dehors de Paris.

### **Les grandes capitales européennes attendent les élections américaines et espèrent qu'entretemps un miracle se produira en Ukraine**

*Alyona Getmanchuk, directrice du think-tank New Europe Center de Kiev*

*«Le problème, c'est qu'il n'y a pas de sens de l'urgence en Europe. Les grandes capitales attendent les élections américaines et espèrent qu'entretemps un miracle se produira en Ukraine. Tout le monde croit que les Ukrainiens peuvent tenir un ou deux ans de plus sans aide supplémentaire. Mais ce n'est pas vrai. On ne peut pas lutter jusqu'à la vie du dernier Ukrainien»,* alerte Alyona Getmanchuk. Contrairement aux Européens qui sortent si difficilement de la bulle pacifiste dans laquelle les avait enfermés la guerre froide, les Ukrainiens, en première ligne, imaginent un plan B, si la victoire se fait attendre. *«Une entrée dans l'Otan sans article 5, le temps qu'on récupère les territoires occupés par la diplomatie. Nous devons être ambitieux mais aussi réalistes. Nous n'avons plus de scénario à 100 % positif. Mais les Occidentaux ont-ils une stratégie pour l'Ukraine?»,* interroge un responsable ukrainien, alors que les signaux sur le sommet de l'Alliance atlantique, à Washington, en juillet 2024, sont de moins en moins optimistes.

## **Une défaite serait lourde de conséquences**

Une défaite de l'Ukraine consécutive à un manque de mobilisation des Occidentaux serait pourtant très lourde de conséquences. Elle encouragerait la poursuite du projet impérialiste du Kremlin dans les autres anciennes républiques d'URSS. Elle affaiblirait, en réduisant à néant ses valeurs et ses principes, le camp des démocraties occidentales, défié par celui des autocraties mené par Vladimir Poutine et Xi Jinping. *«Si les États-Unis baissent les bras en Ukraine, ils seront provoqués de la même manière par la Chine. Et si l'Europe laisse faire, ce sera la mort de son projet»,* prévient un responsable français.

Il ne reste plus beaucoup de temps pour le réveil européen. L'actuelle Administration américaine s'agace de plus en plus ouvertement des lenteurs et des frilosités de l'Europe en matière militaire et stratégique. Le retour de Donald Trump à la Maison-Blanche serait la cerise sur le gâteau pour le Kremlin. *«Nous avons eu la chance d'avoir une bonne Administration américaine et d'avoir pu compter sur les stocks militaires de la guerre froide. Tout ça, c'est fini. Il faut aujourd'hui se réveiller et réindustrialiser le continent. Car même une nouvelle Administration Biden n'aura pas le même engagement européen qu'aujourd'hui»,* prévient une source à l'Élysée. Or, si le plus probable se confirme - ni victoire ni défaite ukrainienne, donc une guerre qui dure -, les pays européens devront faire preuve de résilience.

L'armée russe a annoncé qu'elle allait augmenter son budget militaire de 70 % en 2024, par rapport à 2023. *«Avec l'argent dont dispose le Kremlin, l'armée russe peut tenir plusieurs années sur le front»,* prévient l'ancien ministre des Affaires étrangères Pavlo Klimkin.

21 novembre (The Economist)

[Is Argentina's new president too divisive to fix a broken economy? \(economist.com\)](https://www.economist.com)

The great divider

## Is Argentina's new president too divisive to fix a broken economy?

Javier Milei's libertarian policies may be too radical to pass, or to work



image: reuters

Nov 20th 2023 | BUENOS AIRES

Javier Milei, Argentina's newly elected president, rose to fame by bashing the country's political class on television. **Now the world's first avowedly libertarian leader will probably demonstrate the truth of the notion that it is easier to criticise than to do.** On November 19th, [Mr Milei](#) surpassed expectations and won 56% of the vote in the presidential run-off, compared with 44% for [Sergio Massa, a stalwart of the Peronist movement, which has governed Argentina for 28 of the past 40 years.](#) His coalition, Liberty Advances, won in 20 of Argentina's 23 provinces, plus the city of Buenos Aires. In his victory speech, Mr Milei promised to make "drastic changes" to end Argentina's century-long decline and return the country to being a "world power" within 35 years.

Yet, despite what at first glance appears to be a clear mandate, [the firebrand Mr Milei will not find governing easy.](#) His coalition was only created two years ago. It commands the support of none of Argentina's powerful governors, and will have **only 38 of 257 seats in the lower house of Congress, and seven of 72 seats in the Senate.**

**This lack of political muscle, combined with the depth of Argentina's malaise, will make it difficult for him to achieve his grand promises. Mr Milei was elected on a pledge to take a chainsaw to Argentina's gargantuan state.** He has vowed to cut public spending by up to 15 percentage points of gdp (from 38% now), to slash export taxes and regulations, and to privatise most state-owned enterprises. He wants to reduce the number of government ministries from 18 to eight and move towards a unified exchange rate. The country's [central bank](#), he says, is nothing but a machine for "crooked" politicians to print money, and thus must be shut down. In order to eliminate inflation, Mr Milei proposes swapping the peso for the United States dollar, the currency which most Argentines prefer to save in.

**There is little doubt that much needs to be done to turn Argentina around. Under the current Peronist administration of Alberto Fernández, annual inflation has risen from 54% in December 2019 to 143% today. The share of poor people, defined as those who cannot afford both a basic bag of goods and an essential service like transport, has risen from 36% to 40%.** Around 32 taxes have either been created or raised, and numerous new exchange rates have been invented, making investment fiendishly complex. Argentina owes the imf \$43bn but the current government has ploughed through the central bank's vaults; **net foreign exchange reserves are over \$10bn in the red.**

Yet in order to slash public spending by the amount that he promises, Mr Milei will have to touch the most sensitive parts of Argentina's economy. **Much of the increase in spending has gone towards pensions, on which the state splurges around 12% of gdp—a similar share to far richer and greyer countries like Germany and Finland.** Another 2.5% of gdp is spent every year on transport and utility subsidies. **Reducing pensions and subsidies will hurt Argentina's poor in the short term.**

**If Mr Milei insists on *his ill-defined plan to dollarise the economy*, that could also lead to higher inflation or perhaps even hyperinflation as Argentines dump their pesos in droves, thinks Alejandro Werner, a former director of the Western Hemisphere department at the IMF. He warns that Argentina does not have sufficient dollars to pay for all the pesos in circulation and held in banks, and that neither international creditors nor the IMF will lend Argentina greenbacks to implement a risky plan.**

If the economic situation implodes, social unrest may follow. Only one of Argentina's three non-Peronist presidents has been able to finish his mandate since the collapse of the military junta and the return of democracy in 1983. The other two had to leave office early as a result of street uprisings. **"I am a militant," says Lilian, from Somos Barrios de Pie, a Peronist social movement. "We fight twice as hard when we are in the opposition."**

**Mr Milei received only 30% of the vote in the first round of the presidential election in October. To win, he had to ally himself with Mauricio Macri, a former centre-right president, and Patricia Bullrich, the presidential candidate from the main centre-right coalition, Together for Change (jxc by its Spanish acronym). It is far from clear that Mr Milei will have the backing of all of jxc's 94 Congressmen and 21 Senators. Instead he will have to negotiate, a skill that he lacks.** In the past, Mr Milei has called one of jxc's main leaders a "leftist piece of shit" and accused Ms Bullrich of bombing kindergartens as a left-wing guerilla in the 1970s (there is no evidence she did so).

**Detente will be made all the more difficult because of the bitterness of the election campaign.** In the run-up to the vote, Mr Milei's team repeatedly claimed—without evidence—that the incumbent party was planning a colossal fraud to steal the election. **In the last presidential debate Mr Massa insinuated that Mr Milei was mentally unstable.** Mr Milei's running-mate, Victoria Villarruel, has long minimised the brutal crimes of the country's dictatorship. **On the night of the election, Donald Trump congratulated Mr Milei. "I am very proud of you," he said in an online post. "You will turn your country around and truly Make Argentina Great Again!"**

**Much will come down to the professionalism of Mr Milei's cabinet.** "The main doubt about Milei is his team, and in particular whether the future central bank president and economy minister subscribe to the idea of dollarisation," says Lucas Llach, an economist in Buenos Aires. **Mr Milei himself often puts ideology before sound policy.** He has called China "murderous" and Brazil's president, Luiz Inácio Lula da Silva, a "communist". **He says he would meet neither Xi Jinping nor Lula in office—despite China and Brazil being Argentina's main trading partners.** So the immediate question is whether he stuffs his cabinet with technocrats from more established outfits like jxc, or with ideologues from his own party. If he chooses wrongly, he risks facing the same inglorious ending as other non-Peronist presidents before him.

21 novembre (Atlantico)

[Le Danemark n'hésite pas à faire des statistiques sur l'origine des délinquants et criminels. En voilà les leçons | Atlantico.fr](#)

TRANSPARENCE

## Le Danemark n'hésite pas à faire des statistiques sur l'origine des délinquants et criminels. En voilà les leçons

Contrairement à la France, le Danemark n'hésite pas à publier des statistiques sur l'origine de ses délinquants et criminels. Voici les leçons qu'il est possible d'en retenir.



*Des policiers déployés à la frontière entre l'Allemagne et le Danemark, 4 janvier 2016*

[Jean-Paul Gourévitch](#), [Georges Fenech](#) et [Gérald Padelon](#)

**Atlantico : Les données danoises montrent que sur ces 10 dernières années, l'immigration a eu un impact décisif sur la tendance des crimes et délits. Lequel ? Que disent les chiffres danois ? L'immigration augmente-t-elle le coût de la délinquance ?**

**Jean-Paul Gourévitch :** Les [études publiées](#) par l'économiste statisticien Marc Vanguard sur X sont riches d'enseignements au moment où le débat sur l'immigration en France approche de son point de rupture. Elles portent sur **le Danemark qui catégorise les auteurs d'infraction par origine, cumulant ainsi les immigrés et leurs descendants directs, et non par nationalité**. Et aussi sur la comparaison entre l'Italie et l'Allemagne, deux pays qui conservent le critère de nationalité et s'en tiennent aux immigrés et non à leurs enfants. Les conclusions sont très claires. **Au Danemark les immigrés non occidentaux et leurs descendants directs sont impliqués dans 40% des homicides, viols et vols avec violence alors qu'ils ne sont que 12% dans la population**. On peut ajouter que le sentiment de rébellion contre l'autorité publique progresse d'une génération à l'autre (4% chez les immigrés non occidentaux, 11% chez leurs descendants) ainsi que les condamnations pour tentatives d'homicide et agressions violentes, deux fois plus nombreuses chez les descendants d'immigrés que chez leurs parents. **En Italie et en Allemagne la corrélation est très nette pour la quasi-totalité des infractions. Les originaires du Maghreb sont environ 10 fois plus souvent condamnés que les autochtones, les Africains subsahariens 6 à 8 fois, les Afghans et les Pakistanais 4 à 6 fois**. Dans le détail, il y a surreprésentation des Maghrébins dans les vols avec violences (près de 30 fois plus !), des Maghrébins, Roumains et Bulgares dans les vols sans violences, des Afghans et des Pakistanais dans les infractions sexuelles (15 fois plus) et la pédocriminalité, alors que les communautés originaires de l'Asie du Sud-Est sont quasiment absentes.

Cette étude souffre toutefois de plusieurs biais scientifiques. Elle vient à l'appui d'une thèse, corrélant immigration et délinquance et affichant qu' « une politique migratoire plus exigeante réduirait la criminalité » ce qui induit des doutes sur les paramètres pris en compte pour la démonstration. Les critères d'ethnicité et de nationalité ne sont pas les seuls qui existent en matière d'infraction même si l'étude postule que « les facteurs socio-éducatifs sont insuffisants » pour rendre compte des écarts observés. La différence n'est faite nulle part entre la petite délinquance dont il est question ici et la grande délinquance qui agit parfois en donneuse d'ordres et dont la corrélation avec l'immigration est aléatoire. La notion même de délinquance est réduite aux atteintes aux personnes et à leurs biens alors que les trafics, la fraude, la contrefaçon, la cybercriminalité ne sont pas mentionnés.

**Georges Fenech :** Ces statistiques ethniques seraient effectivement un moyen objectif et scientifique pour connaître les liens réels entre l'immigration et la délinquance. Il faut sortir d'une forme de déni de façon non pas à stigmatiser mais à tirer des conséquences pour les politiques publiques relatives à l'intégration et à la mixité. Il ne s'agit pas évidemment de stigmatiser. Mais à partir de données scientifiques, ethniques, anonymisées, il faudrait pouvoir connaître les liens entre l'immigration et la délinquance. Le Danemark n'est pas le seul pays à avoir adopté cette approche et ces statistiques. *La France est quand même une exception dans ce domaine. Ces statistiques sont permises dans 22 pays membres du Conseil de l'Europe ainsi qu'aux Etats-Unis et au Canada par exemple.* Sauf qu'en France, ce sujet reste tabou. Il y a quelques exceptions pour l'INSEE qui sont autorisées avec l'accord de la CNIL. Mais cela reste un sujet tabou.

**Gérald Pandelon :** Il est vrai qu'un petit pays comme le Danemark a fait le choix d'une politique migratoire stricte et courageuse. Pour la classe politique de ce pays, le choix vise à maintenir tout simplement la cohésion de sa société tout en permettant une réelle intégration des immigrants. C'est d'ailleurs ce que répète à l'envi le gouvernement Frederiksen II depuis le 15 décembre 2022, dans le cadre de la 70ème législature du parlement monocaméral, le Folketing. "Qui trop embrasse, mal étreint" disait déjà Rabelais : à trop vouloir accueillir toute la misère du monde, il n'est plus possible d'assimiler concrètement les immigrants déjà sur son territoire, ce qui semble constituer le credo de la politique danoise qui préfère, contrairement à notre pays, croire ce qu'elle voit et non pas voir ce qu'elle croit. Car au royaume d'Ogier de Danemarche, on préfère résolument le réel à l'idéal, la vérité au légendaire, on regarde les choses en face, telles qu'elles sont et non pas comme on souhaiterait qu'elles fussent. Or, il y a au Danemark, comme en France, un lien évident entre immigration "non-occidentale" et délinquance. En effet, le Danemark mène depuis plus de deux décennies l'une des politiques migratoires les plus strictes d'Europe avec l'assentiment de la majeure partie de sa classe politique et de sa population, soucieuse de préserver à tout prix son « État-providence » et sa culture, menacés par l'immigration de pays non occidentaux. Dans ce royaume de 5,8 millions d'habitants, dont 11,7 % sont d'origine étrangère, l'immigration est devenue depuis la décennie 1980 un sujet de débat politique récurrent face à l'afflux d'immigrants venus de Turquie, d'ex-Yougoslavie et du Pakistan. Ces arrivées se sont effectuées à l'invitation du gouvernement danois, alerté par le patronat, qui manquait de bras pour les entreprises industrielles du pays. Pourtant, cette immigration choisie a été prise de court par le flux de réfugiés musulmans de Bosnie dans les années 1990 et d'autres pays du Proche-Orient. Sous l'impulsion d'un nouveau parti populiste et antimusulman, le Parti du peuple danois (PPD), les libéraux et les conservateurs ont repris le pouvoir aux sociaux-démocrates, préconisant un durcissement radical des lois sur l'immigration. C'est ainsi qu'à l'issue des élections de 2015, des partis de centre droit au pouvoir, soutenus par le PPD,

première formation de la droite, ont remporté les élections sur un programme ferme en matière d'immigration.

**Les enfants d'immigrés "non occidentaux" sont encore plus impliqués dans la délinquance que les immigrés. Les données danoises mettent-elles clairement en avant l'échec de l'assimilation?**

**Jean-Paul Gourévitch :** *La démonstration est éclatante pour ce pays mais le phénomène n'est pas limité au Danemark.* Dans la quasi-totalité des pays de l'Union Européenne, **les viviers d'une politique d'assimilation ou d'intégration que constituaient l'école, la religion, l'armée, le travail, la cité, la maîtrise de la langue ... sont tous en déshérence.** Au-delà de l'individualisme et de la volonté de s'affranchir des lois et de transgresser les interdits, les liens que tissent la solidarité, la musique, l'économie informelle **n'ont pas réussi à recréer un ciment national. L'archipellisation des communautés selon les origines, les pratiques religieuses et les modes de vie est aujourd'hui un fait reconnu.** Le « vivre ensemble » a cédé progressivement place au « vivre côte à côte » avant de se transformer en « vivre face-à-face » selon une formule que nous avons été plusieurs à mettre en exergue avant que l'ancien ministre de l'intérieur **Gérard Colomb** ne la fasse sienne.

**Gérald Pandelon :** Lors d'une conférence de presse, **M. Frederiksen** a déclaré : « Il fut un temps au Danemark où nous n'avions pas besoin de punir très sévèrement parce que nous n'avions pas beaucoup de criminalité. Malheureusement, cela a changé. Et cela est lié à la politique d'immigration »(Sources : <https://www.breizh-info.com/2023/09/16>).Le paquet législatif comprend des mesures visant à durcir les peines pour les délinquants, à empêcher les jeunes d'être recrutés par des gangs et à fournir à la police des outils supplémentaires pour combattre et prévenir la violence de ces groupes criminels. En outre, il renforce les mesures préexistantes relatives à l'utilisation d'armes, notamment en imposant une double peine aux membres de gangs qui utilisent des couteaux pour régler des conflits et en durcissant les peines pour la possession de ces armes. **« La criminalité liée aux gangs pose de graves problèmes au Danemark. Pour nous autres, les gangs sont synonymes de violence, de fusillades, de meurtres et d'agressions à l'arme blanche dans les lieux publics »,** a déclaré le premier ministre, ajoutant que les groupes criminels sont de plus en plus audacieux et ne craignent pas la loi, enrôlant des jeunes et les utilisant pour mener à bien des activités illicites. « C'est pourquoi le Danemark doit durcir les peines pour les crimes liés aux gangs. **Une grande partie des gangs est composée de jeunes issus de minorités.** Ils sont mal intégrés au Danemark. **Beaucoup d'entre eux veulent une véritable société parallèle avec son propre code d'honneur et ses propres règles Ils ne se soucient pas du nombre de victimes.** C'est pourquoi il faut lutter contre les gangs, sinon ce sont eux qui dicteront les conditions. Ce n'est ni démocratique, ni sûr, ni danois, ni correct. », poursuit Mme Frederiksen.

**Georges Fenech :** Forcément, puisqu'il y a une sur-représentativité des délinquants issus de l'immigration, même s'ils ont la nationalité danoise. **C'est le même cas en France.** Et d'ailleurs, j'ai été très surpris, pour la première fois, ce type d'enquête a été menée par la Direction générale de l'administration **après les émeutes urbaines en France en juin et en juillet. Les résultats ont montré que 60 % des émeutiers étaient issus de l'immigration.**

Ce tabou doit tomber parce que nous devons connaître effectivement cette proportionnalité de la délinquance issue de l'immigration. **Des enquêtes ont été menées, à bas bruit, dans les prisons françaises. Selon ces études, il y a 24 % d'étrangers dans les prisons françaises.**

***Mais il n'y a pas de statistiques officielles sur les détenus en France qui sont issus de l'immigration.*** Sauf qu'il y a eu des enquêtes, notamment celles réalisées par Farhad Khosrokhavar dans les prisons à partir des détenus qui observent le ramadan ou qui ont des menus confessionnels. ***Cette étude a permis de déterminer qu'environ 60 %, des détenus étaient de confession musulmane.*** Cette étude a d'ailleurs été reprise dans un rapport parlementaire sur la question pénitentiaire par le député Guillaume Larrivé.

Il faudrait sortir de ce tabou, sans discrimination, pour avoir une vision réelle de ce que représente le lien entre l'immigration d'une manière globale, pas uniquement les étrangers, mais également pour les personnes qui sont issues de l'immigration. ***Il faudrait pouvoir arriver à avoir des statistiques officielles.***

**Pourquoi de telles statistiques sont interdites en France? Qu'est-ce qu'on ne veut pas montrer?**

**Gérald Pandelon :** ***La France craint une recrudescence des tensions communautaires voire une guerre civile en dévoilant officiellement ce qui est officieusement évident depuis 40 ans, le grand secret de Polichinelle français.*** Qu'on l'accepte ou le déplore, cette lâcheté relève pourtant de la haute trahison politique. Le gouvernement Macron, mais pas uniquement, éprouve les plus grandes difficultés à le révéler. Il suffit d'ailleurs pour s'en convaincre de constater qu'il suffit uniquement que notre Président reçoive la visite d'un humoriste récemment condamné pour menaces de mort et connu pour ses accointances avec les islamistes, pour modifier sa vision du conflit entre le Hamas et Israël, ce qui en dit long sur la peur de notre chef d'État et son impuissance crasse à réagir fermement sur le sujet. Témoin en est le refus d'un référendum sur la question de l'immigration, ce qui a bien sûr réjouit les chefs de partis pro-immigrés qui en escomptent un réservoir de voix, une sorte de lumpenprolétariat électoral.

**Jean-Paul Gourévitch :** ***La première raison est idéologique. La grande majorité des partis ou organisations d'extrême gauche, de gauche et parfois du centre considèrent que la nationalité prime sur l'origine.*** C'est la raison pour laquelle ils luttent farouchement contre la mise en place et la publication des statistiques ethniques ce qui revient à faire de la France un cas particulier dans l'Union Européenne. ***Pour eux, dès qu'un descendant d'immigré devient français en fonction du droit du sol, il serait intégré dans la communauté nationale et aurait implicitement renoncé à tout ce qui se rattachait à ses origines.*** Ce qui est contredit par toutes les statistiques et enquêtes de terrain et ne permet pas non plus de justifier les discriminations en matière d'embauche.

***La seconde est politique.*** Sanctifier une relation entre délinquance et personnes directement issues de l'immigration accrédirait dans l'opinion publique l'idée que l'intégration est un échec et que les descendants d'immigrés sont plus portés vers la révolte et la violence que leurs parents. ***Sauf que cette idée y est déjà très partagée.*** A preuve les débats houleux sur l'origine ethnique des jeunes interpellés dans les récentes émeutes urbaines qui, selon le ministre de l'intérieur, font apparaître que ***« moins de 10% des presque 4000 interpellés étaient étrangers et 90% étaient Français », sans que ses partisans et la plupart des medias ne s'interrogent sur les éventuelles origines étrangères de ces 90%.***

***La troisième est économique.*** Dans l'étude scientifique que nous avons réalisée pour Contribuables Associés sur **« le coût de l'immigration en France en 2023 »**, et qui fait

**ressortir un déficit de 53,9 Mds d'euros, les coûts indirects** qui pèsent pour 54,60 Mds d'euros ne sont pas compensés par les recettes qu'encaisse l'Etat sur la contribution des immigrés légaux et de leurs descendants au PIB de la France (21,13 Mds d'euros). Si l'on excluait les descendants d'immigrés de ces calculs, une partie des coûts régaliens (police / justice / gendarmerie) et des coûts sociétaux ou des manques à gagner (fraudes / trafics / prostitution...) qui se montent respectivement à 13,63 Mds et 38,46 Mds d'euros disparaîtraient d'un seul clic et ramèneraient le déficit de l'immigration dans une fourchette de 4 à 15 Mds d'euros qui est celle des économistes de gauche. En opposition totale avec les économistes de la mouvance Polémia comme André Posokhow qui le positionnent entre 256 et 298 Mds d'euros.

**Georges Fenech** : Cette réticence remonte à notre histoire, aux questions de fichage, la question juive sous Vichy, le fichage des enfants juifs. Cela remonte à notre culture, à notre histoire et au sentiment de délation et de discrimination. Or, **le contexte n'est plus le même aujourd'hui. Il s'agit précisément d'avoir des études objectives qui permettent de tirer des conséquences sur les politiques publiques pour, par exemple, la question de l'attribution des logements afin d'éviter des phénomènes de communautarisme, pour la question de la mixité dans les classes d'école afin d'éviter une surreprésentativité d'origine étrangère pour permettre précisément cette mixité. Il y a de multiples conséquences.**

**A l'heure des débats sur le projet de loi immigration et sur la régularisation des sans-papiers dans les métiers en tension, ces solutions temporaires de régularisations pour des problèmes de main d'œuvre peuvent-elles contribuer à de l'insécurité sur plusieurs décennies au regard de l'exemple danois ?**

**Gérald Pandelon** : Oui, je le crois. La France ne peut plus se permettre d'accueillir sur son sol une population étrangère d'origine extra-européenne, il en va de sa survie. **De l'année 2004 à 2012, ce sont plus de 200000 immigrés par an qui sont rentrés sur notre territoire, soit plus de 1,5 millions en 8 ans**, c'est objectivement excessif car cette situation hypothèque encore davantage les chances d'une intégration réussie. **Il faudrait aujourd'hui avoir le courage de dire une chose simple : l'immigration non-occidentale à faible qualification est aujourd'hui une tragédie pour la France.**

**Georges Fenech** : Cela concerne une position à caractère politique. **Il s'agit de savoir comment il serait possible de reprendre le contrôle de nos flux migratoires. C'est une question très importante.** Faut-il donner une forme de prime aux clandestins qui travaillent en les régularisant ? Cela constituerait un appel d'air pour les populations immigrées. Il faudrait éviter de faire ce choix.

**Ce genre de régularisations de la clandestinité est une prime finalement à l'illégalité.** Si on souhaite réduire de manière significative la délinquance dans notre pays, **il faut mieux contrôler les flux migratoires et surtout aussi savoir beaucoup mieux intégrer. Pour cela, il est vital de connaître les éléments objectifs qui expliquent l'échec de l'intégration.**

20 novembre (Le Figaro)

[Argentine : écrasante victoire de l'ultralibéral antisystème Javier Milei à la présidentielle \(lefigaro.fr\)](https://www.lefigaro.fr)

## Argentine : écrasante victoire de l'ultralibéral antisystème Javier Milei à la présidentielle

Par [Patrick Bèle](#)

Publié il y a 4 heures, mis à jour il y a 58 minutes

**Le candidat de « La liberté avance » a obtenu 56% des voix contre 44 % pour son adversaire péroniste Sergio Massa. Il va devenir le 10 décembre prochain le nouveau président de la République argentine. Un choc qui signe la faillite du kirchnérisme.**

**Le choix des Argentins est clair : ils ont infligé une défaite cinglante à Sergio Massa le candidat péroniste à la présidentielle de ce dimanche 19 novembre en accordant 56% des voix à son adversaire libertarien [Javier Milei](#). Sergio Massa était ministre de l'Économie du gouvernement kirchnériste, du nom de l'ex-présidente Cristina Kirchner, une branche du péronisme. Javier Milei succédera le 10 décembre prochain à Alberto Fernandez. Le bilan économique de ce gouvernement était particulièrement catastrophique : **140% d'inflation**, **50% de taux de pauvreté**, **une croissance en berne**, **des réserves de la banque centrale au plus bas**, **un déficit abyssal du budget de l'État**.**

*« Aujourd'hui commence la reconstruction de l'Argentine, a clamé Javier Milei devant des partisans aux anges. Aujourd'hui commence la fin de la décadence. Le modèle appauvrissant de l'État omniprésent est fini. Aujourd'hui nous embrassons les idées de libertés, celles de nos pères fondateurs ». Il a averti qu'il sera très dur avec ceux qui « résisteront par la violence » aux réformes qu'il propose et il n'y a aura pas de « demi-mesures ni de tiédeur ». Le nouveau président argentin a annoncé qu'il voulait aller vite pour sortir le pays de la crise. « Si nous n'appliquons pas rapidement les changements structurels dont l'Argentine a besoin, nous aurons la pire crise de l'histoire. Nous allons embrasser les idées de liberté pour redevenir une puissance mondiale. »*

### Colères et outrances

Javier Milei, 53 ans, a surgi dans la vie politique il y a deux ans en devenant député de Buenos Aires. Il avait auparavant fait une carrière d'économiste, souvent invité sur les plateaux de télévision et apprécié pour ses outrances et ses colères devant les caméras. « *Je suis le lion, je suis le roi* » clame-t-il souvent lors de ses meetings. Son arrivée en politique a été appuyée par... Sergio Massa lui-même dont l'entourage a financé son parti La liberté avance. L'objectif de Massa était de gêner la candidature de Patricia Bullrich du parti de droite de l'ancien président Mauricio Macri. Celle-ci est arrivée troisième au premier tour. Sergio Massa espérait que l'exubérance et les provocations de Javier Milei empêcheraient Mauricio Macri d'appuyer le candidat libertarien. Mais sa manœuvre s'est retournée contre lui. Dès le soir du premier tour, Patricia Bullrich et Mauricio Macri ont apporté leur soutien à Javier Milei, rendant possible la victoire de celui qui était considéré comme un candidat peu crédible et marginal il y a encore quelques mois.

**Le programme de choc de Javier Milei repose sur la réduction des domaines d'intervention de l'État et la privatisation des entreprises publiques.** Pour ce faire, il a promis de supprimer le ministère de la Santé, le ministère de l'Éducation, des Affaires sociales et celui du Droit des femmes. Il veut que le secteur privé prenne en charge la santé et l'éducation, et supprimer les aides sociales pour rétablir les comptes de l'État. **Sa mesure phare est de « détruire à la tronçonneuse » la banque centrale, abandonner le peso argentin et dollariser l'économie pour lutter contre l'inflation. Il a promis également de revenir sur la loi autorisant l'avortement adopté en 2020.** Plus généralement,

il veut en finir avec la « *caste des corrompus* », dans laquelle il regroupe les hommes politiques et les journalistes.

## Victoire dans 21 districts sur 24

Son gouvernement sera-t-il assez puissant pour appliquer ces remèdes de chocs ? **Au parlement il ne dispose que de 38 députés sur 350. Pour obtenir une majorité, il devra compter sur l'appui des 94 députés fidèles à Mauricio Macri et des péronistes de droite héritiers de l'ancien président Carlos Menem, décédé en 2021. Sa force réside dans l'ampleur de sa victoire : il l'a emporté dans 21 des 24 districts électoraux du pays. Il a obtenu 3 millions de voix de plus que Sergio Massa. Son électorat se recrute dans les classes populaires et moyennes et surtout chez les jeunes qui n'ont connu que le kirchnérisme.**

Il a aussi l'appui des forces armées qui ont voté massivement pour lui. Le capitaine de corvette Jorge Eduardo Acosta lui a apporté son soutien depuis sa prison où il est enfermé après une condamnation pour des crimes commis pendant la dictature. Javier Milei a, durant toute sa campagne, minimisé les crimes de la dictature, les qualifiant de simples « *excès* ». Il estime que le chiffre de 30.000 disparus entre 1976 et 1983 avancé par les défenseurs de droits de l'Homme « *est une excuse pour continuer à voler* ».

## Relativisation des crimes de la dictature

Sa candidate à la vice-présidente, Victoria Villarruel est une fille et une nièce de militaire. Dimanche, elle a été accueillie dans son bureau de vote par un groupe de défenseurs des Droits de l'Homme venus dénoncer sa défense de la dictature. En guise de réponse elle a déclaré dans la soirée : « *c'est la première fois que la fille d'un vétéran de la guerre des Malouines (contre l'Angleterre de Margareth Thatcher en 1982, NDLR) devient vice-présidente. Je ne sais pourquoi cela les gêne alors qu'ils ont appuyé des enfants de terroristes au gouvernement* ». Les résistants à la dictature étaient qualifiés de terroristes par le gouvernement militaire.

Victoria Villarruel a fait de nombreuses déclarations pour réhabiliter le régime des généraux qui a dirigé le pays de 1976 à 1983. Elle veut supprimer le musée consacré aux horreurs de ce régime installé à l'Esma (École supérieure de la marine argentine), au centre de Buenos Aires. Il s'agit de l'un des principaux centres de torture de l'époque. Elle estime qu'il faut rendre les 17 hectares de ce lieu à la population en le transformant en jardin de promenade plutôt que de rendre hommage aux victimes de la dictature. L'Esma comprenait une maternité où les militaires faisaient accoucher les femmes violées par leurs tortionnaires avant de les faire disparaître et de confier les enfants à des familles proches de la dictature.

20 novembre (Le Monde)

[https://www.lemonde.fr/economie/article/2023/11/17/en-france-de-la-crainte-de-penurie-au-trop-plein-de-gaz\\_6200561\\_3234.html](https://www.lemonde.fr/economie/article/2023/11/17/en-france-de-la-crainte-de-penurie-au-trop-plein-de-gaz_6200561_3234.html)

## En France, de la crainte de pénurie au trop-plein de gaz

La montée en puissance des capacités de traitement de gaz naturel liquéfié coïncide avec une baisse de la demande.

Par [Adrien Pécout](#)

Publié le 17 novembre 2023 à 04h15, modifié le 17 novembre 2023 à 08h24



Le navire méthanier « Cape-Ann », dans le port du Havre (Seine-Maritime), le 18 septembre 2023. MARTIN ROCHE / OUEST-FRANCE / PHOTOPQR / MAXPPP

Espéré ou redouté depuis des mois, c'est selon, le *Cape-Ann* est officiellement en service dans le port du Havre depuis le 26 octobre. Ce long bateau (quelque 280 mètres), [affrété par la multinationale française TotalEnergies et détenu par l'armateur norvégien Hoegh](#), a l'autorisation des pouvoirs publics pour rester à quai durant les cinq prochaines années. Un bateau à l'arrêt pour importer du gaz naturel liquéfié (GNL), énergie elle-même acheminée par d'autres bateaux.

La loi d'août 2022 sur le pouvoir d'achat préparait déjà sa venue, sous réserve que le gouvernement estime « *nécessaire d'augmenter les capacités nationales de traitement de gaz naturel liquéfié afin d'assurer la sécurité d'approvisionnement* ». Plusieurs recours devant le tribunal administratif ont ensuite tenté de faire obstacle au navire, jusque-là en opération en Chine. Le député écologiste Julien Bayou et la branche normande de l'association France nature environnement (FNE) ont crié à l'investissement inutile. Et nocif, surtout. En vain...

Avec le charbon et le pétrole, le gaz fossile compte parmi les principales responsables du réchauffement de la planète. A plus forte raison lorsque le GNL vient des Etats-Unis, où le gaz de schiste est extrait par fracturation hydraulique – méthode prohibée par la législation française depuis 2011.

## Diversifier les approvisionnements

TotalEnergies insiste sur le caractère « *temporaire* » de l'installation en Normandie, affirmant avoir « *répondu à la demande des autorités françaises d'accroître les capacités d'importation* ». Le ministère de la transition énergétique justifie ce terminal méthanier flottant par une « *mesure de précaution* ». « *La responsabilité du gouvernement est d'anticiper tous les scénarios possibles afin de répondre aux besoins des Français en toutes circonstances* », précise-t-il. Y compris en cas d'un hiver très froid, qui rehausserait les pointes de chauffage. Le pays importe la quasi-totalité de ses besoins gaziers. Or, depuis 2022, la guerre en Ukraine a tari l'essentiel des livraisons russes, celles par gazoduc.

Le *Cape-Ann* est un FSRU, selon l'acronyme anglais – une unité flottante de stockage et de regazéification. Ce terminal méthanier s'ajoute à quatre autres sites plus classiques, installés sur la terre ferme. Elengy, filiale du gestionnaire de réseau GRTgaz, en exploite deux à Fos-sur-Mer (Bouches-du-Rhône) et un à Montoir-de-Bretagne (Loire-Atlantique). Des sites respectivement en activité depuis 1972, 2010, et 1980. Quant à celui de Dunkerque (Nord), opérationnel depuis 2016, il appartient principalement au groupe belge Fluxys.

Conséquence de l'offensive russe en Ukraine, les Etats membres de l'Union européenne (UE) misent toujours plus sur le GNL pour diversifier leurs approvisionnements. Leurs capacités de regazéification ont grimpé de 22 % en septembre, par rapport à il y a deux ans. Principalement par l'intermédiaire de FSRU. Plusieurs autres pays y ont, en effet, recours. En particulier l'Allemagne, qui misait tout jusque-là sur les gazoducs, mais aussi l'Italie, les Pays-Bas, la Croatie, la Finlande. A la marge, certains terminaux terrestres font cependant l'objet d'extension. Ce fut le cas de l'un des deux à Fos-sur-Mer, en 2022.

## Aléas climatiques

Une fois importés, les volumes regazéifiés peuvent aussi circuler ailleurs en Europe. Avec la fermeture de certaines vannes par le Kremlin, les flux ont changé de sens, désormais orientés de l'ouest vers l'est. Les importations françaises de GNL ont doublé en 2022 (+ 103 %) d'une année sur l'autre, et les exportations (+ 82 %) ont suivi le mouvement. Résultat, les Etats-Unis ont pris la place de premier fournisseur gazier en France (25 % des entrées brutes). Ils devancent la Norvège (22 %) et la Russie (15 %), qui continue d'exporter du gaz sous forme liquéfiée.

Tout nouvel investissement pour recevoir du GNL encourage aussi ceux qui sont dans la production et la liquéfaction, à l'autre bout de la chaîne, par exemple aux Etats-Unis. Edina Ifticene, chargée de campagne pour l'ONG Greenpeace, dénonce un « *non-sens* » environnemental et politique. Notamment par rapport au discours présidentiel, Emmanuel Macron affirmant sa volonté de faire de la France « *le premier grand pays du monde à sortir de la dépendance aux énergies fossiles* ».

Le FSRU des eaux havraises irrite d'autant plus ses détracteurs que la demande gazière en France a baissé de façon significative, ces derniers mois. Soit presque 28 % de moins pour août-novembre, par rapport à la même période de 2018, et 22 % de moins en tenant compte des aléas climatiques. La tendance concerne « *l'ensemble des secteurs* », précise une note de GRTgaz.

Capacités d'importations en hausse, consommation en baisse. Voilà, en apparence, tout « *le paradoxe du GNL en France* », pour reprendre le titre d'une étude publiée en octobre par une société américaine, l'Institute for Energy Economics and Financial Analysis (IEEFA). « *Nous n'avons pas encore de certitude sur l'évolution de la demande dans les années à venir et des imprévus peuvent toujours se produire, comme l'ont montré ces deux dernières années, d'où l'enjeu de la sécurité des approvisionnements* », nuance Anne-Sophie Corbeau, chercheuse au Centre global de politique de l'énergie, à l'université américaine de Columbia. « *Une surcapacité des terminaux méthaniers s'observait déjà avant la crise de 2022* », complète Ines Bouacida, chercheuse à l'Institut du développement durable et des relations internationales.

## Sobriété choisie ou subie

Le *Cape-Ann* dispose d'une capacité annuelle d'environ 5 milliards de mètres cubes, sachant que la consommation française « *a fluctué entre 37 milliards et 43 milliards (...) au cours des dix dernières années* », relève l'étude de l'IEEFA.

Pour mieux anticiper l'avenir des infrastructures gazières, encore faudrait-il y voir plus clair dans la baisse de la demande constatée ces temps-ci. Ni GRTgaz ni le ministère de la transition énergétique ne détaillent la part de la sobriété choisie et celle de la sobriété subie. Difficile donc de savoir dans quelle mesure la réduction de la demande est plutôt structurelle ou conjoncturelle. Plutôt volontaire, pour se passer définitivement du gaz russe, comme l'ambitionne l'UE. Ou plutôt contrainte, sous l'effet dissuasif de prix élevés.

La baisse de la consommation des gros clients industriels « va perdurer dans une large mesure », prévoit en tout cas Catherine MacGregor, directrice générale d'Engie, principal acteur gazier dans le pays. « *Aujourd'hui, nous n'avons pas constaté de reprise de la demande par rapport à l'année dernière* », a-t-elle expliqué, le 7 novembre. Douze jours après l'entrée en service du FSRU opéré par TotalEnergies.

20 novembre (The Guardian)

[France and Germany's relationship is at the heart of the EU. Why has it gone sour? | Shahin Vallée | The Guardian](#)

## France and Germany's relationship is at the heart of the EU. Why has it gone sour?

[Shahin Vallée](#)

I was one of the experts tasked by the two countries to consider Europe's future. But from energy to defence, tensions are growing

Mon 20 Nov 2023 08.00 CET



German chancellor Olaf Scholz and French president Emmanuel Macron in Hamburg, Germany, 10 October 2023. Photograph: Ludovic Marin/AFP/Getty Images

A close relationship between France and [Germany](#) has long been regarded as postwar Europe's engine, underpinning the foundation of the EU, the single currency and much more. **But the engine has been spluttering, and over the past two years tensions and disagreements have piled up. This is ironic because, on paper at least, French and German views on Europe have never been closer.** Emmanuel Macron is arguably the most pro-European French president in a generation, and Olaf Scholz's coalition has vowed to turn the EU into a federal state, in sharp contrast to the view that dominated in the Merkel years.

**And yet on critical areas of cooperation for Europe, France and Germany couldn't be further apart, which is a serious risk for Europe at a time of great geopolitical peril.** While the war in Ukraine – and Scholz's bold call in February 2022 [for a Zeitenwende](#) (turning point) and an end to Germany's traditionally reticent foreign policy – should have paved the way for a real leap in integrated European defence, the reality is that nothing meaningful has been done. **In fact, many Franco-German defence cooperation projects have gone backwards.**

Despite a great deal of singing from the same hymn sheet in response to the war in Ukraine (powerful sanctions and effective use of joint EU mechanisms to support Kyiv militarily and financially), **progress towards real European strategic autonomy is limited – and this despite a potentially fateful US election looming and the geopolitical crises now encircling Europe.** The growing distrust is a matter of both style and substance. **Germany has come to despise Macron's permanent grandstanding, for example. But Germany itself is also slowly but surely turning inward and becoming more nationalistic.**

A project between France and Germany for a next-generation combat aircraft critical for the protection of Europe's skies is slowly and quietly fizzling out. **First, because Germany continues to [order F-35 fighter jets](#) from the US, but more importantly because – [as the Times reported](#) – it could potentially abandon the project altogether and join the [UK's Tempest programme](#) alongside [Italy and Japan](#).** This would be a terrible blow for France, akin to Australia's [cancelling of its submarine programme](#) with France in favour of the trilateral Aukus project.

The **Main Ground Combat System (MGCS)**, a bold, next-generation tank developed by France's Nexter and Germany's KMW, is also being slowly hollowed out. Rheinmetall, which joined the consortium in 2019, is now **developing and building** its own tank. As a result, France and Germany's defence ministers were **forced to concede** that if any tank is delivered as part of this joint venture, **it will be with at least a 10-year delay.**

**Germany's biggest defence move since the Ukraine war is the development of the European Sky Shield, an anti-ballistic missile system**, born of the realisation that robust air defence systems are critical for Ukraine in countering Russia's airstrikes. **But this project is being developed without France and most of southern Europe, outside of the EU framework and on the basis of US and Israeli technology.** **Germany signed a formal agreement with Israel in September, and eventually intends to integrate the system into Nato's wider air defence efforts.** Importantly, the impact that new anti-ballistic missile programme would have on British and French nuclear deterrence or on nuclear proliferation treaties has not even been seriously discussed.

**Berlin's Zeitenwende is leaving a very sour aftertaste, and the doubling down on transatlantic ties at the expense of building a new European security architecture is unfathomable to Paris.**

**On energy policy, France and Germany are increasingly at odds and these tensions are holding back Europe's energy and climate policy in profound ways.** **Germany, which typically relies on electricity imported from France's nuclear facilities when its intermittent renewable production falters, was traumatised by major disruptions in French nuclear electricity production in the summer of 2022, amid war in Ukraine and at the height of what appeared to be a potential existential threat to Germany's economy.** **The fact that Germany had to fire up coal and natural gas stations to export electricity to France during these fateful months has created a profound loss of trust in France's nuclear strategy.**



A projection by anti-nuclear activists reading 'Nuclear energy? Never again' on a cooling tower of a nuclear power station in Lingen, Germany, 10 April 2023. Photograph: Ina Fassbender/AFP/Getty Images

**For France, the closure by Germany of fully functioning nuclear power plants in the middle of a war and at a time of profound energy insecurity will only increase German emissions, and passes for pure folly.** The reality is that neither country's assessment of the other's energy policy is wrong, but it is tearing them apart and undermining the emergence of a cohesive and coherent European energy policy. **It is also delaying the investments needed in renewables, interconnections, smart grids and hydrogen production and distribution.**

**On the eurozone**, there has been no further progress since the great leap forward by Angela Merkel and Macron in 2020, which enabled a **€750bn joint borrowing and recovery facility**. **Nor is there any agreement in sight on reforming fiscal rules, on a larger EU budget, on expanding the EU's "own resources" (its direct sources of revenue) or on extending the Covid crisis fund, so instrumental in shoring up the European economy post-pandemic.** **As a result, what was in 2020 hailed as a momentous step for the EU could well unravel in the coming years.**

These tensions on critical areas of policy cooperation are deep and affect every aspect of the European policy process, including the ongoing enlargement and institutional reform debate. In January 2022, I was one of a group of 12 experts appointed by the French and German governments to explore ways to expand and deepen integration, a first attempt at rebuilding Franco-German affection. The group's work was guided by two key

speeches – one given by Macron, the other by Scholz – in which both defended an ambitious internal EU reform agenda.

**Macron** offered a bold vision of an enlarged Europe and a reorganisation of the continent under the [European political community](#), to include non-EU members such as the UK and Turkey, but he stressed the need to deepen integration for the EU itself.

A few months later, **Scholz set out a grand bargain**. He agreed to underwrite EU institutional reform before the next enlargement, but proposed a quid pro quo that rested on France agreeing to allow majority voting on foreign policy and Germany agreeing to drop the national veto on tax policy. Since that offer has been put on the table, **France's response has been rather ambiguous, the Franco-German relationship has deteriorated further and the space for Franco-German compromise receded.**

**There are several explanations for the tension, but scant hope of rapid improvement. Macron and Scholz appear to have reached a state of personal distrust and incompatibility** that is not likely to change soon, if ever. Current economic uncertainty surrounding **European competitiveness is provoking a very nationalist reflex in both countries** – most visible in the reaction to the war in Ukraine and to Joe Biden's [Inflation Reduction Act](#). **Finally, contrary to France, Germany seems to believe that the only way to keep the US involved in Europe is to avoid building autonomous defence capacity, and this may not change until a new US president is elected.**

**Overall, Germany fundamentally doubts whether behind Macron's messianic European speeches there is any real willingness or capacity to compromise on France's national interests, given the French president's precarious domestic political situation.**

The European Council meeting in December will be an important test and a signal. The 27 heads of government are expected to formally open accession talks for Ukraine. This moment of truth should set out a process and an agenda for reforming Europe, including via treaty changes. It will also mark the start of the campaign for the European elections in 2024 and highlight that there is only a small window of opportunity, before elections in Germany in 2025 and in France in 2027, for Europe to move forward. Berlin and Paris must seize it before it closes.

- **Shahin Vallée is a senior research fellow at the German Council for Foreign Relations**

20 novembre (The Guardian)

[Richest 1% account for more carbon emissions than poorest 66%, report says](#) | [Greenhouse gas emissions](#) | [The Guardian](#)

## Richest 1% account for more carbon emissions than poorest 66%, report says

‘Polluter elite’ are plundering the planet to point of destruction, says Oxfam after comprehensive study of climate inequality

[Jonathan Watts](#) Global environment editor

Mon 20 Nov 2023 01.01 CET

The richest 1% of humanity is responsible for more carbon emissions than the poorest 66%, with dire consequences for vulnerable communities and global efforts to tackle the climate emergency, a report says.

The most comprehensive study of global climate inequality ever undertaken shows that this elite group, made up of 77 million people including billionaires, millionaires and those paid more than US\$140,000 (£112,500) a year, accounted for 16% of all CO2 emissions in 2019 – enough to cause more than a million excess deaths due to heat, according to the report.

For the past six months, the Guardian has worked with [Oxfam](#), the [Stockholm Environment Institute](#) and other experts on an exclusive basis to produce a special investigation, The Great Carbon Divide. It explores the causes and consequences of carbon inequality and the disproportionate impact of super-rich individuals, who have been termed “the polluter elite”. Climate justice will be high on the agenda of this month’s UN Cop28 climate summit in the United Arab Emirates.

The [Oxfam report](#) shows that while the wealthiest 1% tend to live climate-insulated, air-conditioned lives, their emissions – 5.9bn tonnes of CO2 in 2019 – are responsible for immense suffering.

Using a “mortality cost” formula – used by the US Environmental Protection Agency, among others – of 226 excess deaths worldwide for every million tonnes of carbon, the report calculates that the emissions from the 1% alone would be enough to cause the heat-related deaths of 1.3 million people over the coming decades.

Over the period from 1990 to 2019, the accumulated emissions of the 1% were equivalent to wiping out last year’s harvests of EU corn, US wheat, Bangladeshi rice and Chinese soya beans.

The suffering falls disproportionately upon people living in poverty, marginalised ethnic communities, migrants and women and girls, who live and work outside or in homes vulnerable to extreme weather, according to the research. These groups are less likely to have savings, insurance or social protection, which leaves them more economically, as well as physically, at risk from floods, drought, heatwaves and forest fires. The [UN says](#) developing countries account for 91% of deaths related to extreme weather.

The report finds that it would take about 1,500 years for someone in the bottom 99% to produce as much carbon as the richest billionaires do in a year.

“The super-rich are plundering and polluting the planet to the point of destruction and it is those who can least afford it who are paying the highest price,” said Chiara Liguori, Oxfam’s senior climate justice policy adviser. The twin crises of climate and inequality were “fuelling one another”, she said.

The wealth gap between nations only partly explains the disparity. The report shows that in 2019 – the most recent year for which there is comprehensive data – high-income countries (mostly in the global north) were responsible for 40% of global consumption-based CO2 emissions, while the contribution from low-income countries (mostly in the global south) was a negligible 0.4%. Africa, which is home to about one in six of the world population, was responsible for just 4% of emissions.

A less discussed but faster-growing problem is inequality within countries. Billionaires are still overwhelmingly white, male and based in the US and Europe, but members of this influential class of super-rich can increasingly be found in other parts of the world. Millionaires are even more dispersed.

The report says this is bad news for the climate on multiple levels. The extravagant carbon footprint of the 0.1% – from superyachts, private jets and mansions to space flights and doomsday bunkers – is 77 times higher than the upper level needed for global warming to peak at 1.5C.

The corporate shares of many super-rich are [highly polluting](#). This elite also wield enormous and growing political power by owning media organisations and social networks, hiring advertising and PR agencies and lobbyists, and mixing socially with senior politicians, who are also often members of the richest 1%, according to the report.

In the US, for example, one in four members of Congress reportedly own stocks in fossil fuel companies, worth a total of between [\\$33m and \\$93m](#). The report says this helps to explain why global emissions continue to rise, and why governments in the global north provided \$1.8tn to subsidise the fossil fuel industry in 2020, contrary to their international pledges to phase out carbon emissions.

Oxfam is calling for hefty wealth taxes on the super-rich and windfall taxes on fossil fuel companies to support the worst affected, reduce inequality and fund a transition to renewable energy. It says a 60% tax on the incomes of the wealthiest 1% would raise \$6.4tn a year and could cut emissions by 695m tonnes, which is more than the 2019 footprint of the UK.

Oxfam International's interim executive director, Amitabh Behar, said: "Not taxing wealth allows the richest to rob from us, ruin our planet and renege on democracy. Taxing extreme wealth transforms our chances to tackle both inequality and the climate crisis. These are trillions of dollars at stake to invest in dynamic 21st-century green governments, but also to re-inject into our democracies."

20 novembre (NYT)

[Argentina Elects Javier Milei in Victory for Far Right - The New York Times \(nytimes.com\)](https://www.nytimes.com/2023/11/19/world/americas/argentina-milei-victory.html)

## Argentina Elects Javier Milei in Victory for Far Right

Argentina's next president is a libertarian economist whose brash style and embrace of conspiracy theories has parallels with those of Donald J. Trump.



The far-right economist spoke to his supporters and led them in a chant about embracing freedom. CreditCredit...Agustin Marcarian/Reuters

By [Jack Nicas](#)

Reporting from Buenos Aires

Nov. 19, 2023

Argentines on Sunday chose Javier Milei, a far-right libertarian who has [drawn comparisons to Donald J. Trump](#), as their next president, a lurch to the right for a nation [struggling under an economic crisis](#) and a sign of the enduring strength of the global far right.

Mr. Milei, 53, an economist and former television personality with little political experience, burst onto the traditionally closed Argentine political scene with a brash style, an [embrace of conspiracy theories](#) and a series of extreme proposals that he says are needed to upend a broken economy and government.

Mr. Milei drew 56 percent of the vote, with 95 percent of the ballots counted, defeating Sergio Massa, Argentina's center-left economy minister, who had 44 percent. Mr. Massa, 51, conceded defeat even before official results were released.

Mr. Milei has pledged to slash spending and taxes, close Argentina's central bank and replace the nation's currency with the U.S. dollar. He has also proposed banning abortion, loosening regulations on guns and considering only countries that want to "[fight against socialism](#)" as Argentina's allies, [often naming](#) the United States and Israel as examples.

In his victory speech, he attacked the political "caste" that he says has enriched themselves at the expense of average Argentines, saying "today is the end to Argentine decadence." But he also offered an olive branch.

"I want to tell all Argentines and all political leaders and all those who want to join the new Argentina: You're going to be welcome," he said.

Mr. Milei's election is a victory for the global far-right movement that gained strength with the election of Mr. Trump and similar politicians, among them Jair Bolsonaro of Brazil, though it has faltered in recent years with electoral losses. Mr. Bolsonaro and Spain's far-right Vox party have

cheered on Mr. Milei; the former Fox News host Tucker Carlson traveled to Argentina to interview him; and the billionaire Elon Musk on Sunday [said](#) after Mr. Milei's victory that "prosperity is ahead for Argentina."

Mr. Trump congratulated Mr. Milei. "I am very proud of you," he said in an online post. "You will turn your country around and truly Make Argentina Great Again!" Still, some political analysts say that Mr. Milei's ascent reflects many Argentines' desperation for change rather than support for his ideology.

Some voters share his extreme views, "but there are others who voted for him because they see in Milei a way to express their frustration in the face of an economic and political reality that has been ugly to them for a long time," said Carlos Pagni, a professor of history and a political columnist at La Nación, one of Argentina's largest newspapers.

"They don't look at Milei's ideology," he said. "They see that Milei is angry and that Milei is proposing a break."



Supporters of Mr. Milei celebrating in Buenos Aires on Sunday. Credit...Cristina Sille/Reuters

Mr. Milei has embraced the comparisons to Mr. Trump and Mr. Bolsonaro. He has clear differences with the two other politicians, including his strong adherence to a libertarian ideology that has led him to support, in theory, policies like open immigration and drug decriminalization. But Mr. Milei's political style resembles theirs in many ways. He [harshly attacks](#) his critics and the news media, he calls the scientific consensus on climate change a socialist plot, he argues that a shadowy cabal controls the country and he even has [an unruly hairdo](#) that has become an online meme.

For many observers, the most worrisome parallel was [Mr. Milei's pre-emptive claims of voter fraud](#). He has openly questioned the results of the 2020 U.S. election and 2022 Brazilian election, and for months has claimed with scant evidence that the Argentine election was rigged against him. He had warned that if he lost on Sunday, it may have been because the vote was stolen. After signs emerged on Sunday that he would win, Mr. Milei's campaign told reporters that the election was clean.

Mr. Milei has also downplayed the atrocities of Argentina's bloody military dictatorship from 1976 to 1983, calling them "excesses" as part of a "war" against leftists. He said during a national debate that the number of people killed under the dictatorship was far smaller than the widely accepted estimates of as many as 30,000 people.

That rhetoric, paired with his warnings of a rigged election, raised broad concerns in Argentina about his potential effect on the nation's democracy. Ahead of the vote, more than 20 prominent Argentines recorded and released [a video promoting democratic values](#).

Mr. Milei will now confront a major challenge that virtually no other Argentine president has been able to solve for decades: the Argentine economy.



Sergio Massa conceding defeat in the presidential runoff election on Sunday. Credit...Gustavo Garello/Associated Press

Failed economic policies have long left Argentina with one of the world's most perpetually unstable economies, yet even by its standards, the nation of 46 million is in one of its worst crises.

Annual inflation has soared past 140 percent — the third highest rate in the world — more than two in five Argentines now live in poverty and the value of Argentina's currency has plummeted. In April 2020, at the start of the pandemic, \$1 bought 80 pesos, using an unofficial rate based on the market's assessment of the currency. This week, \$1 bought nearly 1,000 pesos.

Mr. Milei has argued that the solution is a drastic break with old policies. His campaign was centered on pledges to “blow up” the central bank and dollarize the economy, illustrated by him smashing miniature versions of the bank and hoisting giant \$100 bills with his face on it.

His other campaign prop was a chain saw that he would wave around at rallies. The saw represented the deep cuts he wants to deliver to government, including lowering taxes; slashing regulations; privatizing state industries; reducing the number of federal ministries to eight from 18; shifting public education to a voucher-based system and public health care to insurance-based; and cutting federal spending by up to 15 percent of Argentina's gross domestic product. He has recently softened some proposals after blowback.

Economists and political analysts have said Mr. Milei lacks the political support and the economic conditions to pull off such radical change. His nascent Liberty Advances party holds just seven of the 72 seats in Argentina's Senate and 38 of the 257 in its House. Mr. Milei was elected to Argentina's lower house of Congress in 2021, and his seat will now go to another member of his party.



Electoral rolls hanging at a polling station in Buenos Aires on Sunday. Credit...Juan Mabromata/Agence France-Presse — Getty Images

Still, for many Argentines, Mr. Milei will be a welcome break from Peronism, the political movement that has held the presidency for 16 of the past 20 years, mostly installing leftist policies over that period that have jerked the country from boom to bust.

“I want a future,” said Dana Durante, 22, a personal trainer at a jubilant street celebration in downtown Buenos Aires, where people chanted “freedom” and waved Argentine flags. She said she had been considering leaving the country if Milei had lost.

“This is a revolution,” she said. “For a different country. For a better Argentina.”

Many voters, after the most recent economic decline and a string of corruption scandals, were desperate for any change, despite whatever misgivings they had about Mr. Milei’s eccentric personality and pugnacious temperament.

“I can’t keep voting for corruption,” said Silvana Cavalleri, 58, a real estate agent, after reluctantly voting for Mr. Milei. “I hope that Milei is at least less corrupt. Not that I’m thinking he isn’t at all.”

Mr. Milei overcame criticism and questions about a variety of unusual behaviors during the campaign, including his harsh attacks against the pope, his clashes with Taylor Swift fans, his claims of being a tantric-sex guru, his dressing up as a libertarian superhero and his close relationship with his Mastiff dogs that are named for conservative economists — and are also all clones.

Some voters were turned off by his past outbursts and extreme comments over years of work as a television pundit and personality. In [one clip from years earlier](#) that was shared widely during the campaign, Mr. Milei argues that the government is corrupt and robs from average Argentines.

“The state is a pedophile in a kindergarten,” he said, “with the children chained up and bathed in Vaseline.”



Supporters of Mr. Milei in Buenos Aires on Sunday. Credit...Agustin Marcarian/Reuters

Mr. Milei’s running mate, Victoria Villarruel, has also been criticized for her history of comments, including some defending the dictatorship. Ms. Villarruel, who comes from an Argentine military family, runs an organization that recognizes victims of attacks carried out by leftist guerrillas before the military took power.

She and Mr. Milei have argued that 8,000 people disappeared during the dictatorship, despite records showing that even the Argentine military believed [22,000 people had disappeared](#) just two years into it.

After voting in a school on Sunday, Ms. Villarruel criticized a nearby mural dedicated to the 30,000 people believed to have been killed during the dictatorship. “Doing graffiti for the 30,000 is like going to a cemetery and painting Barney Bear,” she said, referring to a cartoon character.

Mr. Milei will be sworn in as president on Dec. 10, the 40th anniversary of the inauguration of the first democratically elected president following the fall of the military dictatorship.

[Jack Nicas](#) is the Brazil bureau chief, covering Brazil, Argentina, Chile, Paraguay and Uruguay. He previously reported on technology from San Francisco and, before joining The Times in 2018, spent seven years at The Wall Street Journal.

20 novembre (The Economist)

[What happens to Gaza after the war? \(economist.com\)](https://www.economist.com)

Talks in trouble

## What happens to Gaza after the war?

No one wants responsibility for running and rebuilding the ruined enclave



image: afp

Nov 19th 2023 | MANAMA

The smiles were forced, the bonhomie fake. In recent years the Manama Dialogue, an annual security pow-wow in Bahrain, has been focused on the threat from Iran and its regional proxies. Arab and Western officials found much to agree on. “It was just necessary to blame Iran to [be] applauded,” said Josep Borrell, the European Union’s foreign-policy chief, on a panel at the start of this year’s dialogue. “Today it is going to be a little bit more difficult.”

Indeed it was. The room listened politely while Brett McGurk, President Joe Biden’s Middle East adviser, offered his country’s view of [Israel’s war in Gaza](#), now in its seventh week. But the coffee-break chatter that followed was scathing. More than once Mr McGurk said that Gaza would receive a “massive surge of humanitarian relief” only once Hamas, a Palestinian militant group, released the roughly 240 Israeli and foreign hostages it abducted on October 7th.

The [humanitarian crisis](#) afflicting Gaza’s 2.2m people is stark. Food, clean water and medicine are scarce and patients are dying in hospitals that have run out of fuel. The southern half of the enclave is bursting at the seams, swollen to twice its pre-war population after an influx of displaced Palestinians, while the north is probably uninhabitable for years.

But America’s envoy to the region seemed unmoved. “The onus here is on Hamas. This is the path,” he said. The idea that help for Gazan civilians was contingent on a hostage deal did not go over well with a heavily Arab audience. “They’ve taken the whole population hostage,” said one attendee (the White House later said Mr McGurk’s remarks were “grossly misinterpreted”).

That was not the only point of contention. **After two days of talking to officials about the plan for post-war Gaza, the inescapable conclusion is that there is no plan. The shattered enclave will need external help to provide security, reconstruction and basic services. But no one—not Israel, not America, not Arab states or Palestinian leaders—wants to take responsibility for it.**

**America hopes that Arab states will contribute troops to a post-war peacekeeping force, a proposal that is also backed by some Israeli officials. But the idea has not found much support among Arabs themselves.** Ayman Safadi, Jordan’s foreign minister, seemed to rule it out altogether at the conference.

**“Let me be very clear,” he said. “There will be no Arab troops going to Gaza. None. We’re not going to be seen as the enemy.”**

The reluctance is understandable. Arab officials do not want to clean up Israel’s mess and help it police their fellow Arabs. But they also do not wish to see Israel reoccupy the enclave, and they admit, at least in private conversations, that the Palestinian Authority (pa) is too weak at present to resume full control of Gaza. **If none of those options is realistic or desirable, it is not clear what is.**

In the longer term, Mr McGurk said that a “revitalised Palestinian Authority” should resume control (it governed Gaza until Hamas seized power in 2007). **For that to happen, though, would require two unlikely developments.** First would be a serious Israeli effort to reach a two-state solution: Mahmoud Abbas, the Palestinian president, says he will not return to Gaza without one. **But Binyamin Netanyahu, the Israeli prime minister, has spent his career trying to sabotage that two-state solution (and he is not keen on the pa coming back to Gaza either).**

**Second is a serious effort to achieve the “revitalised” pa** Mr McGurk spoke of. **Mr Abbas, who is 88 years old, was elected in 2005 to a four-year term. Still in power, he has held office for longer than most Gazans have been alive. He is a sclerotic and uninterested leader; both he and his aides, some of whom are also his possible successors, are widely seen as corrupt. Nobody can explain how his government might be rejuvenated.**

Even before the war, **wealthy Gulf states were growing tired of chequebook diplomacy.** They will probably be reluctant to fund reconstruction in Gaza, which will cost billions of dollars. “They’ve already rebuilt Gaza several times before,” says one Western diplomat in the region. **“Unless it’s part of a serious peace process, they won’t pay.”**

**Then there is Hamas itself.** Its leaders, and many of its fighters, seem to have fled to southern Gaza, a region where Israel has yet to send ground troops. For now, they appear to have enough food and fuel to remain in the web of tunnels beneath Gaza. **Civilians are suffering under the Israeli siege. Their rulers are not.** “They’re not under any pressure at all,” says an adviser to Israel’s national-security council. **“On the contrary, it helps Hamas, because they use it to build international pressure for a ceasefire.”**

**Moussa Abu Marzouk, a Hamas official, said in a television interview last month that Hamas was not responsible for protecting civilians in Gaza. The tunnels under the strip, he said, exist only to protect Hamas; the un and Israel should protect civilians.** Other Hamas leaders have berated the un for failing to send enough food and medicine. **They brought misery upon Gaza by carrying out their massacre in Israel last month but want someone else to deal with the fallout.**

For nearly two decades, Gaza has been a problem without a solution. **Israel and Egypt were content to leave it under a blockade after the Hamas takeover.** Despite his occasional paeans to Palestinian unity, Mr Abbas had no desire to go back to Gaza, and Hamas was happy to keep its grip over an immiserated enclave. **Everyone sought to preserve the status quo.**

**That status quo was shattered on the morning of October 7th.** The problem has become much bigger, and the solutions are far-fetched. **Optimists hope the Gaza war will offer the chance to finally settle the Israeli-Palestinian conflict. More likely, though, it will end with Gaza as yet another of the Middle East’s failed states, broken but never rebuilt.**

20 novembre (The Economist)

[The Sam Altman drama points to a deeper split in the tech world \(economist.com\)](https://www.economist.com)

Rift valley

## The Sam Altman drama points to a deeper split in the tech world

Doomers and boomers are fighting for AI dominance



image: getty images

Nov 19th 2023

There is little doubting the dedication of Sam Altman to Openai, the firm at the forefront of an artificial-intelligence (ai) revolution. As co-founder and boss he appeared to work as tirelessly for its success as at a previous startup where his singlemindedness led to a bout of scurvy, a disease more commonly associated with mariners of a bygone era who remained too long at sea without access to fresh food. So his [sudden sacking](#) on November 17th was a shock. The reasons why the firm's board lost confidence in Mr Altman are unclear. Rumours point to disquiet about his side-projects, and fears that he was moving too quickly to expand Openai's commercial offerings without considering the safety implications, in a firm that has also pledged to develop the tech for the "maximal benefit of humanity".

The company's investors and some of its employees are now seeking Mr Altman's reinstatement. **Whether they succeed or not, it is clear that the events at Openai are the most dramatic manifestation yet of a wider divide in Silicon Valley. On one side are the "doomers", who believe that, left unchecked, ai poses an existential risk to humanity and hence advocate stricter regulations. Opposing them are "boomers", who play down fears of an ai apocalypse and stress its potential to turbocharge progress.** The camp that proves more influential could either encourage or stymie tighter regulations, which could in turn determine who will profit most from ai in the future.

**Openai's corporate structure straddles the divide.** Founded as a non-profit in 2015, the firm carved out a for-profit subsidiary three years later to finance its need for expensive computing capacity and brainpower in order to propel the technology forward. **Satisfying the competing aims of doomers and boomers was always going to be difficult.**

**The split in part reflects philosophical differences. Many in the doomer camp are influenced by "effective altruism", a movement that is concerned by the possibility of ai wiping out all of humanity.** The worriers include Dario Amodei, who left OpenAI to start up Anthropic, another model-maker. **Other big tech firms, including Microsoft and Amazon, are also among those worried about ai safety.**

Boomers espouse a worldview called **"effective accelerationism" which counters that not only should the development of ai be allowed to proceed unhindered, it should be speeded up.** Leading the charge is **Marc Andreessen**, co-founder of Andreessen Horowitz, a venture-capital firm.

Other ai boffins appear to sympathise with the cause. Meta's Yann LeCun and Andrew Ng and a slew of startups including Hugging Face and Mistral ai have argued for less restrictive regulation.

**Mr Altman seemed to have sympathy with both groups, publicly calling for “guardrails” to make ai safe while simultaneously pushing Openai to develop more powerful models and launching new tools, such as an app store for users to build their own chatbots.** Its largest investor, Microsoft, which has pumped over \$10bn into Openai for a 49% stake without receiving any board seats in the parent company, is said to be unhappy, having found out about the sacking only minutes before Mr Altman did. **If he does not return, it seems likely that Openai will side more firmly with the doomers.**

Yet there appears to be more going on than abstract philosophy. **As it happens, the two groups are also split along more commercial lines. Doomers are early movers in the ai race, have deeper pockets and espouse proprietary models. Boomers, on the other hand, are more likely to be firms that are catching up, are smaller and prefer open-source software.**

Start with the early winners. Openai's Chatgpt added 100m users in just two months after its launch, closely trailed by Anthropic, founded by defectors from Openai and now valued at \$25bn. Researchers at Google wrote the original paper on large language models, software that is trained on vast quantities of data, and which underpin chatbots including Chatgpt. The firm has been churning out bigger and smarter models, as well as a chatbot called Bard.

**Microsoft's lead, meanwhile, is largely built on its big bet on Openai.** Amazon plans to invest up to \$4bn in Anthropic. But in tech, moving first doesn't always guarantee success. In a market where both technology and demand are advancing rapidly, new entrants have ample opportunities to disrupt incumbents.

This may give added force to the doomers' push for stricter rules. In testimony to America's Congress **in May Mr Altman expressed fears that the industry could “cause significant harm to the world” and urged policymakers to enact specific regulations for ai.** In the same month a group of 350 ai scientists and tech executives, including from Openai, Anthropic and Google signed a one-line statement **warning of a “risk of extinction” posed by ai on a par with nuclear war and pandemics.** **Despite the terrifying prospects, none of the companies that backed the statement paused their own work on building more potent ai models.**

Politicians are scrambling to show that they take the risks seriously. In July President Joe Biden's administration nudged seven leading model-makers, including Microsoft, Openai, Meta and Google, to make “voluntary commitments”, to have their ai products inspected by experts before releasing them to the public. On November 1st the British government got a similar group to sign another non-binding agreement that allowed regulators to test their ai products for trustworthiness and harmful capabilities, such as endangering national security. Days beforehand Mr Biden issued an executive order with far more bite. It compels any ai company that is building models above a certain size—defined by the computing power needed by the software—to notify the government and share its safety-testing results.

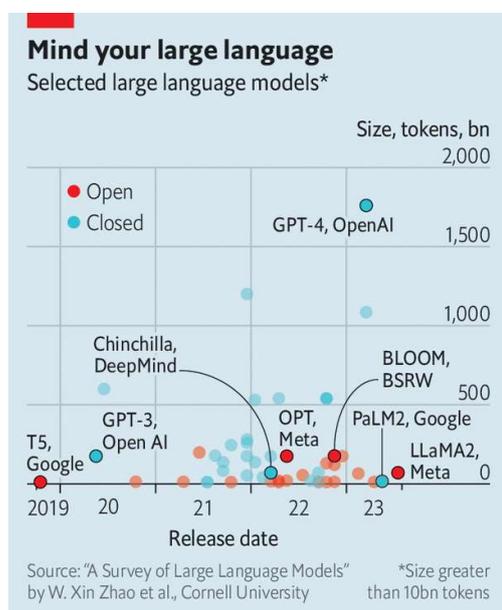


image: the economist

**Another fault line between the two groups is the future of open-source ai.** llms have been either proprietary, like the ones from Openai, Anthropic and Google, or open-source. The release in February of Llama, a model created by Meta, spurred activity in open-source ai (see chart). **Supporters argue that open-source models are safer because they are open to scrutiny. Detractors worry that making these powerful ai models public will allow bad actors to use them for malicious purposes.**

But the row over open source may also reflect commercial motives. Venture capitalists, for instance, are big fans of it, perhaps because they spy a way for the startups they back to catch up to the frontier, or gain free access to models. Incumbents may fear the competitive threat. A memo written by insiders at Google that was leaked in May admits that open-source models are achieving results on some tasks comparable to their proprietary cousins and cost far less to build. The memo concludes that neither Google nor Openai has any defensive "moat" against open-source competitors.

**So far regulators seem to have been receptive to the doomers' argument.** Mr Biden's executive order could put the brakes on open-source ai. The order's broad definition of "dual-use" models, which can have both military or civilian purposes, imposes complex reporting requirements on the makers of such models, which may in time capture open-source models too. The extent to which these rules can be enforced today is unclear. But they could gain teeth over time, say if new laws are passed.

**Not every big tech firm falls neatly on either side of the divide.** The decision by **Meta** to open-source its ai models has made it an unexpected champion of startups by giving them access to a powerful model on which to build innovative products. Meta is betting that the surge in innovation prompted by open-source tools will eventually help it by generating newer forms of content that keep its users hooked and its advertisers happy. **Apple is another outlier. The world's largest tech firm is notably silent about ai.** At the launch of a new iPhone in September the company paraded numerous ai-driven features without mentioning the term. **When prodded, its executives lean towards extolling "machine learning", another term for ai.**

That looks smart. The meltdown at Openai shows just how damaging the culture wars over ai can be. But it is these wars that will shape how the technology progresses, how it is regulated—and who comes away with the spoils.

20 novembre (The Guardian)

[The Macrons are an exception. My teacher's seduction scarred me | Joe Gibson | The Guardian](#)

## The Macrons are an exception. My teacher's seduction scarred me

An interview with the French president's wife contrasts with the film *May December* about a taboo that is an abuse of power



**Joe Gibson**

Sun 19 Nov 2023 10.31 CET

Last week's release of Todd Haynes' film [May December](#) coincides with the publication of a rare [magazine interview](#) with Brigitte Macron. The film is based on the [true story](#) of a woman who began a relationship with her husband when she was 34 and he 12. Emmanuel Macron was 15 when he was seduced by his drama teacher Brigitte, 40. In both, we are invited to consider one of society's enduring taboos: a relationship between an older woman and an adolescent boy.

The way in which these transgressive relationships are portrayed in popular culture is neither conclusive nor straightforward. Zoë Heller's [Notes on a Scandal](#) was one of the first examinations of the female teacher/male pupil relationship, after new laws in the UK made such liaisons illegal. The novel and the subsequent film captured the levels of deception and manipulation to which the teacher is prepared to go in order to possess the 15-year-old, with the boy seemingly complicit as their "affair" spirals hedonistically out of control. What the audience is not shown is what happens when the authorities intervene and the relationship falls apart.

The recent American TV series [A Teacher](#) follows an illicit relationship between a woman in her early 30s and her 17-year-old student. We see how she abuses her position and the consequences. The ending is rushed and oversimplified, but at least we get a glimpse into the lifelong impact on the boy, sympathising with him as he struggles to grow into the man he wants to be.

These age-gap relationships are more usually presented to us the other way around: older man abuses his position of trust to begin a relationship with an adolescent girl. There are far fewer references, cultural or otherwise, to older women and their relationships with adolescent boys. And when there are, it feels as though new and uncertain ground is being explored.

As a victim of such a relationship, which was legal at the time, I can vouch for teenage vulnerability, and am living proof of the pernicious and lifelong effects of manipulation and power imbalance. This is not to say that teenagers are wholly innocent. Teenage boys possess levels of confidence that propel them to take risks. Indeed, scientists have proved that [adolescent minds are susceptible to risk-taking](#). I argue that it's precisely this lack of development that makes them easy prey. No matter how persuasive an adolescent, he is still a child. And, if that

child is still in education under the age of 18, then a relationship with his teacher is illegal, and has been since 2001.

The distress surrounding the abuse of power by an older man towards an adolescent girl, with all its ramifications – not least a threat of pregnancy, is horrific. By comparison, a boy may not appear to have much to lose, but the long-term impact can be equally damaging. Every day I am reminded of what I lost 30 years ago, what I didn't do, experience, or experiment with. In my case, there was no intervention, but, [as in the Macrons' case](#), interventions don't always work.

The Macrons are unusual because they are still together, and apparently blissfully content. Is that because Brigitte allowed Emmanuel to spread his wings, and waited a decade before marrying him? Despite their protestations, we will never really know what happened there. Perhaps it is all clean and above board, but the fact remains that she was his teacher and he was her adolescent pupil.

**Joe Gibson is a pseudonym. Seventeen: A Coming of Age Story by Joe Gibson is out now**

19 novembre (The Economist)

[Was Israel's attack on al-Shifa hospital justified? \(economist.com\)](https://www.economist.com)

**The Economist explains**

## Was Israel's attack on al-Shifa hospital justified?

Israel has so far offered little evidence that it was. More may yet turn up



image: afp

Nov 18th 2023

The laws of war give special protection to hospitals. They lose that protection if they are used for “harmful” acts. Israel has long claimed that al-Shifa hospital, the largest in the Gaza Strip, serves as a key command centre for Hamas, the group which killed or took hostage around 1,400 people in Israel on October 7th. In the early hours of November 15th, after a tense six-day stand-off, members of Shaldag, an elite Israeli air-force commando unit, entered one wing of the hospital.

So far there is little evidence of its being a major military facility. Only the coming days will determine whether Israel has in fact rooted out a Hamas headquarters. Whether good evidence turns up matters to both sides. For Israel, the hospital is a prime example of how Hamas hides behind innocent civilians inside targets that are calculated to provoke outrage if they are attacked. For the Palestinians, targeting a hospital is emblematic of how cheaply Israel values Palestinian suffering. If Israel fails to justify its charges against al-Shifa, its operation in Gaza will be undermined.

Start with the public claims. On October 27th the Israel Defence Forces (idf) said that al-Shifa, which is in the centre of Gaza city, was the “focus” of Hamas’s activity in the Gaza Strip. It said the site had “several underground complexes” used by leaders, including a “control centre” for Hamas’s internal-security unit and a “headquarters” to direct rocket fire, command forces and store weapons. A slick “intelligence-based” video published by the idf the same day showed a 3D model of the hospital with a Bond-villain lair beneath, including labyrinthine corridors, large meeting rooms and rows of laptops.

Israeli officials have said that Hamas had begun creating the facility by 2007, enlarging basements originally dug by Israel when it expanded the hospital in the 1980s. They have also said it had several floors and space for several hundred people. Amnesty International, a human-rights organisation, has said that Hamas had used parts of al-Shifa “to detain, interrogate, torture and otherwise ill-treat suspects” in 2014. Hamas’s leadership is thought to have holed up below the hospital during wars in 2009 and 2014. Israeli officials say it has been used to treat the 240 hostages captured on October 7th, some of whom were wounded or had pre-existing conditions.

America has endorsed many of these claims. On November 14th John Kirby, a spokesman for the White House, said that Hamas and Palestinian Islamic Jihad, a smaller group, operated a “command-and-control

node” from al-Shifa. On November 16th, after the idf had entered the site, Mr Kirby said America was “still convinced of the soundness of [its] intelligence”.

Hamas denies the allegations, and medical personnel at al-Shifa say they have seen no evidence of them. The proof Israel has produced so far has been underwhelming. The idf says it has found “intelligence materials, military technologies and equipment, command-and-control centres, and communications equipment” at al-Shifa. It has published photographs showing guns, ammunition and Iranian-made anti-tank rockets it says were found in the mri department, as well as the entrance to an unexplored tunnel shaft. Separately, the idf has found the bodies of two hostages near the hospital. It has also taken some unidentified bodies back to Israel.

It is too early to reach a definitive judgment on whether Israel’s most dramatic claims will eventually be backed by evidence. One reason is that it has so far combed through only a small part of the hospital compound. The idf is negotiating with medical staff on evacuating the site, which is likely to take several days. Troops are also moving slowly for fear of booby traps. They are under strict orders not to enter tunnels and have used robots and sniffer-dogs to explore them. Israeli officials insist that “there is much more terror infrastructure in the area of the complex that is well hidden.” What’s more, they say, Hamas has had weeks to cover its tracks since it became clear that Israel’s ground offensive would be far larger than in the past.

Even if Israel does find evidence, it may not meet the expectations of the watching world. In legal terms, the discovery of a weapons cache could be enough to cause a hospital to lose its protection. However, the Geneva conventions specify that the presence of small arms and ammunition taken from wounded combatants is not enough to qualify. And whatever the letter of the law, finding a clutch of Kalashnikovs and grenades would not be seen by many to justify taking over Gaza’s largest hospital. As a further complication, a command-and-control “node” or “headquarters” is unlikely to resemble the operations room of a conventional army or the idf video. One tell-tale sign might be communications infrastructure: Hamas is thought to have planned the October 7th attack using hardwired telephone lines, rather than mobile-phone and internet networks monitored by Israel.

Israel itself is largely responsible for the high expectations. Many Israeli defence personnel are privately critical of the idf Spokesperson’s Unit for building up an unrealistic picture of what might be found underneath al-Shifa and exaggerating its centrality to Hamas. Even Israeli intelligence officials do not believe that the group currently has its main headquarters—to the extent that such a thing exists—below the hospital. These, they say, have probably moved to Khan Younis, a city in southern Gaza that lies beyond Israel’s current zone of operations. On November 15th the idf dropped leaflets on the city warning residents of certain neighbourhoods to leave.

In practice, Hamas’s command-and-control structure is fluid. The group’s military wing, the Qassam Brigades, does not have a single official headquarters or permanent bases. That has presented the idf with two challenges. One is the intelligence problem of finding commanders. In recent years, the idf’s military-intelligence branch has attempted to refresh its pre-war “target bank” by using artificial intelligence to analyse data collected from satellites and aerial surveillance. That process is opaque.

The other challenge is legal. Under the laws of war, an otherwise-civilian object can become a military one by its “purpose”—if Hamas intends to return to a site in the future, it may be targeted. But the rules for hospitals are tighter. The International Committee of the Red Cross, a humanitarian organisation, says that an army must “interrupt” its attack “if the facility no longer meets the criteria leading to the loss of protected status”—for instance, if combatants have fled. The idf, which appears to take an expansive view of the rules for hospitals as it does with all targeting, says that after several wars in which Hamas leaders have hunkered down under al-Shifa, Israel intends to clear out the hospital once and for all.

## Comment le Hamas a imposé son hégémonie sur le mouvement national palestinien

Par [Gilles Paris](#) et [Hélène Sallon](#) (Beyrouth, correspondante) Publié aujourd'hui à 06h00

### Enquête

Les massacres perpétrés le 7 octobre constituent l'aboutissement d'un long processus scandé par trois inflexions majeures. D'abord tourné vers la prédication, le mouvement islamiste s'est imposé sur l'échiquier politique palestinien. Depuis le 7 octobre, son aile militaire est aux commandes.



Dissimulés derrière une affiche à la gloire des Brigades Ezzedine Al-Qassam sur laquelle on peut lire « voie de la libération », des enfants écoutent le discours de représentants du Hamas, de retour d'une réunion du Caire. A Rafah, dans le sud de la bande de Gaza, le 17 août 2014. RAFAEL YAGHOBZADEH POUR « LE MONDE »

Après les massacres perpétrés, le 7 octobre, par des miliciens du Hamas contre des civils israéliens, l'Etat hébreu s'est fixé comme objectif de liquider le mouvement islamiste, sans opérer de distinction entre sa branche politique – représentée à l'intérieur des territoires palestiniens mais aussi à l'extérieur, notamment au Qatar – et son aile militaire forgée dans la clandestinité. L'annonce de cet objectif intervient alors que le Hamas vient de remporter deux victoires. La première, sur le plan militaire, consiste à avoir brièvement mis en échec le système de défense israélien, ouvrant la voie à des attaques d'une ampleur et d'une barbarie inédites dans l'histoire de l'Etat hébreu. La seconde, d'ordre politique, a été de provoquer le retour durable de la question palestinienne au premier plan de la scène internationale.

Voué à l'anéantissement par son ennemi, classé « organisation terroriste » par nombre de pays alliés d'Israël, le Hamas n'avait encore jamais démontré une telle puissance. La phase ouverte le 7 octobre constitue ainsi un paroxysme dans son histoire marquée par trois inflexions majeures.

A l'origine centrée sur la réislamisation de la société palestinienne, l'organisation a d'abord pris, en 1987, un virage nationaliste et militaire. Son entrée en politique, en 2006, dans le cadre d'institutions héritées des accords de paix d'Oslo – qu'il a toujours rejetés –, l'a ensuite placé en opposition violente avec le courant nationaliste historique. La troisième inflexion, engagée en 2017, voit le Hamas tenter de s'imposer à la tête du mouvement national palestinien.

## Le virage nationaliste et la lutte armée

Avec la perte de Gaza, de la Cisjordanie et du plateau syrien du Golan, occupés par Israël, la guerre éclair de 1967 ne s'achève pas seulement par une cuisante défaite arabe sur le plan territorial. Elle sonne aussi le glas du socialisme panarabe qu'incarne alors le charismatique président égyptien, Gamal Abdel Nasser, et le renouveau d'un islam militant. A la pointe de ce courant, les Frères musulmans se sont installés dans la Palestine mandataire à la veille du départ des Britanniques, en 1948. Ils ont embrassé – y compris militairement – la cause nationale palestinienne et gagnent en influence. Fleurissent alors diverses associations, parmi lesquelles Al-Moujamaa Al-Islami, « le Centre islamique », fondé en 1973, à Gaza, par un cheikh tétraplégique de 37 ans, Ahmed Yassine. Sa mission est la réislamisation de la société palestinienne, perçue comme un préalable à tout autre projet.

« *Mener une vie exemplaire*, rappelle Laetitia Bucaille, professeure de sociologie à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), *doit aussi permettre d'éviter l'écueil consistant à devenir l'un des informateurs recrutés par Israël* », activement pourchassés et souvent exécutés par des miliciens palestiniens. Conséquences directes de l'occupation israélienne, la clandestinité et le cloisonnement deviennent une seconde nature de ce mouvement.

S'abstenant au départ de tout activisme anti-israélien, le Centre islamique bénéficie de la mansuétude de l'occupant, qui espère que son influence minera celle des « nationalistes » de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP). Il peut ainsi collecter la *zakat*, l'impôt dont doivent s'acquitter les musulmans, prendre le contrôle de nombreuses mosquées et développer un vaste réseau caritatif qui va asseoir une réputation d'efficacité et de probité.

Le succès de la révolution islamique en Iran, en 1979, qui met à bas la dictature du chah et contraint à l'exil Mohammad Reza Pahlavi, grand allié des Etats-Unis et d'Israël, va contribuer à un renversement de perspectives. Ce qui devait constituer la phase ultime de la réislamisation de la société palestinienne – la création d'un Etat islamique en Palestine, en lieu et place de l'Etat israélien – passe progressivement au premier plan. Ce basculement est accéléré par le déclenchement à Gaza, en décembre 1987, de la première Intifada, qui témoigne du rejet brutal d'une occupation régulant dans les moindres détails la vie quotidienne des Palestiniens, et hâtivement considérée comme normalisée par Israël.

Ce soulèvement populaire est une occasion dont **Ahmed Yassine va se saisir. Auréolé de son statut de fondateur, à l'autorité indiscutable, le cheikh va utiliser, selon l'historien Jean-Pierre Filiu, « la verticale du pouvoir propre aux Frères musulmans pour imposer ce virage nationaliste »** et créer le **Mouvement de la résistance islamique. Celui-ci, dont l'acronyme arabe, Hamas, signifie « enthousiasme »**, répond aussi à un autre impératif local : ne pas perdre de terrain face à son rival du Jihad islamique, une organisation armée palestinienne activement soutenue par l'Iran et qui, selon la politiste Leila Seurat, séduit de plus en plus de membres du Centre islamique, exaspérés par son attentisme.

**Imitant l'OLP, qui avait adopté une charte en 1964, le Hamas publie la sienne en 1988. « La terre de Palestine est une terre islamique confiée aux musulmans jusqu'au Jugement dernier », précise le document, dont la valeur politique exacte fait débat auprès des spécialistes. L'historien Jean-François Legrain estime ainsi que, « loin de sa réputation » liée à la nature de son contenu violemment antisémite, cette charte « n'a jamais été considérée par le mouvement comme juridiquement dotée d'un statut de référence contraignante ».**

Rédigée, selon les experts, sous l'influence principale d'Abdoul Fattah Doukhan, cofondateur du Hamas, et non soumise à délibération, elle reflète le fonctionnement opaque du mouvement. **Tout en refusant une « solution pacifique » négociée, le texte exprime son « respect » envers l'OLP, pourtant sur le point de s'engager dans cette voie.** La centrale n'est pas pour autant adoubee comme seul représentant légitime du peuple palestinien. **Le 15 novembre 1988, à Alger, Yasser Arafat accepte, en effet, les résolutions 242 et 338 du Conseil de sécurité des Nations unies, adoptées après la guerre de 1967, reconnaît l'existence de l'Etat d'Israël et renonce au « terrorisme », amorçant ainsi un abandon des armes.**

A l'inverse, l'engagement structurel du Hamas dans la lutte armée entraîne le renforcement de son aile militaire. La première, Al-Majd, esquissée au début des années 1980, pourchassait les hérétiques, ou considérés

comme tels, ainsi que les informateurs présumés à la solde de l'ennemi. Elle valut à Ahmed Yassine son premier et bref emprisonnement par Israël, en 1984, pour contrebande d'armes. La suivante, créée lors de la seconde détention du cheikh, entre 1989 et 1997, prend le nom d'un pionnier palestinien du djihad, tué en 1935, près de Jénine. Les Brigades Ezzedine Al-Qassam multiplient les attaques visant colons, soldats et policiers israéliens. En décembre 1992, l'enlèvement, par le Hamas, du garde-frontière Nissim Toledano, retrouvé mort quelques jours plus tard, [pousse le gouvernement travailliste d'Yitzhak Rabin à expulser, sans jugement et au mépris du droit international](#), 415 Palestiniens membres présumés du Hamas et du Jihad islamique de l'autre côté de la frontière, dans le sud du Liban, où ils resteront plus d'un an.

Cet exil temporaire va avoir des conséquences que les autorités israéliennes n'ont pas anticipées. Dans le camp de Marj Ez-Zouhour, les bannis se retrouvent sous l'aile de miliciens libanais aguerris par plus de quinze années de guerre civile (1975-1991). Le Hezbollah, très lié à Téhéran, est tout-puissant dans cette région où il mène une lutte acharnée contre Israël (qui se retirera du Liban sud au printemps 2000). A son contact émergeront des hommes appelés à devenir de hauts cadres du Hamas, comme Ismaïl Haniyeh ou Abdel Aziz Al-Rantissi, tandis que d'autres se forment aux explosifs et à la stratégie des attentats-suicides. Celle-là même qui menace de faire échouer, à partir de 1994, le processus de paix israélo-palestinien né des accords d'Oslo.

« Cette période a jeté les bases des relations entre les mouvements de la résistance et certains pays de la région », déclarera Ismaïl Haniyeh, devenu chef du Hamas à l'étranger, alors qu'il effectue, en 2020, un « pèlerinage » à Marj Ez-Zouhour. C'est en effet à cette époque que le Hamas développe ses relations avec l'Iran, le Liban et la Syrie, où il installe des bureaux de représentation. Il fonde l'Alliance des forces palestiniennes en Syrie, et les Comités populaires au Liban, alors sous occupation syrienne. Jusqu'à ce jour, ces structures opèrent dans les camps de réfugiés palestiniens pour fournir des services et mener la prédication.

## L'entrée en politique et la rupture avec l'Autorité palestinienne

Dans le cadre du processus de paix d'Oslo, le retrait israélien de Gaza et des principales agglomérations de **Cisjordanie, en 1994 et 1995, provoque un bouleversement politique**. Les membres du Hamas assistent à l'installation de l'Autorité palestinienne dirigée par Yasser Arafat, chargée désormais d'accompagner les négociations sur le statut définitif des territoires palestiniens. **Elle s'accompagne d'un nouveau dispositif, une coopération sécuritaire entre Israël et l'Autorité palestinienne**. A Gaza, sous la houlette de Mohammed Dahlan, le Service palestinien de sécurité préventive (SPSP) place sous surveillance les ailes militaires des mouvements opposés aux accords. Alors que la traque des collaborateurs avait, par le passé, unifié les factions palestiniennes, **le Hamas devient la cible du Fatah, principale force de l'OLP**.

**Cette divergence fondamentale n'empêche** pas d'interminables tractations politiques. Le Hamas ne démord pas de son objectif idéologique, mais « *la mise en œuvre peut être souple et variable* », juge la politiste Leila Seurat. Même si nul ne sait, finalement, ce qui relève, dans ses déclarations, « *de l'opportunisme ou d'un ADN foncièrement radical* », précise Laetitia Bucaille. L'option d'une « *trêve de longue durée* » avec Israël, évoquée par Ahmed Yassine lui-même, en 1997, s'inscrit dans cette dialectique. Le Hamas résiste cependant à la stratégie de cooptation que pratique, de longue date et avec succès, Yasser Arafat avec les autres factions palestiniennes.

**Le mouvement a exigé, en vain, 40 % des sièges du Conseil national palestinien, l'instance la plus importante de la centrale, pour le prix de son intégration. Puis il a renoncé, « non sans tiraillements internes », selon Jean-Pierre Filiu, à participer, en 1996, aux premières élections législatives palestiniennes, par refus de valider indirectement les accords Oslo.** « *Des divergences, il y en a toujours, y compris à Gaza. Mais la caractéristique du Hamas, c'est qu'à la fin il n'y a qu'une seule décision.* [Le mouvement] *compte des personnes plus pragmatiques, d'autres plus dures, mais le Hamas reste uni* », résumera [Ghazi Hamad, alors vice-ministre des affaires étrangères du Hamas, dans un entretien accordé au Monde](#), des années plus tard.

A la fin des années 1990, le Hamas dispose d'une direction scindée en plusieurs pôles. Son bureau politique est installé dans des pays voisins et ses déclarations peuvent refléter les intérêts stratégiques de ses hôtes. S'y ajoutent son chef influent, Ahmed Yassine, alors emprisonné en Israël, ses instances confidentielles de Gaza et de Cisjordanie, et son aile militaire, dans une clandestinité presque totale. Les ponts ne sont pas pour autant coupés avec l'OLP. Cheikh Yassine, libéré à la suite d'un invraisemblable fiasco – [l'opération ratée du Mossad](#)

[visant à assassiner, en 1997, le chef du bureau politique du Hamas en Jordanie](#) –, participe ainsi en observateur à une réunion du Conseil central à Gaza.

Après [la mort de Yasser Arafat, en 2004, survenue quelques mois après celle d'Ahmed Yassine, tué par l'armée israélienne, et une fois passée la seconde Intifada, la direction du Hamas accepte, lors d'une réunion au Caire, en 2005, de participer aux deuxièmes élections législatives, prévues pour l'année suivante.](#) Le refus d'endosser, même indirectement, le processus d'Oslo n'est plus d'actualité. Le mouvement se sent légitimé par le retrait israélien de Gaza. A ses yeux, cette décision unilatérale, prise par le premier ministre, Ariel Sharon, démontre [l' inanité de la voie suivie par l'OLP. L'impasse des négociations de paix, les graves dissensions internes qu'elle a suscitées au sein du Fatah et les accusations de corruption et de népotisme qui minent la légitimité de l'Autorité palestinienne lui ouvrent un boulevard politique. Le Hamas triomphe dans les urnes, manifestement à sa grande surprise.](#)

Au sein du Quartet, qui rassemble les parrains du processus de paix (Nations unies, Union européenne, Etats-Unis, Russie), l'embarras prime : le Hamas, font-ils savoir, doit renoncer à la violence, reconnaître Israël ainsi que les accords conclus précédemment, sans quoi les territoires palestiniens ne percevront plus d'aides internationales. Celles-ci sont, en effet, gelées, la réponse du Hamas – qui refuse de s'aligner sur les positions d'un parti défait à la régulière dans les urnes – étant jugée insuffisante. [Soutenu par les Occidentaux, Mahmoud Abbas, le président de l'Autorité palestinienne élu en 2005, lance l'épreuve de force en affaiblissant par décrets le cabinet ministériel dirigé par Ismaïl Haniyeh.](#)

[Entre les deux grandes formations palestiniennes et leurs partisans, la rupture est consommée.](#) Face à la *fitna*, la guerre fratricide qui menace, la tentative de conciliation émane d'une prison israélienne. Cinq détenus, responsables au sein des principales factions – dont Abdulkhalek Al-Natcheh, pour le Hamas –, rédigent [un « document d'entente nationale », publié le 10 juin 2006.](#) Leur texte appelle à l'unité et à l'établissement du futur Etat palestinien sur les territoires occupés en 1967. [Une reconnaissance implicite de l'Etat d'Israël, qui crée un malaise au sein du Hamas.](#)

Malgré sa grande popularité, l'initiative des prisonniers ne met pas un terme aux tensions. Chaque camp fourbit ses armes. [A Gaza, les miliciens du Hamas chassent le Fatah, au cours de combats qui font plus de cent morts en quelques jours de juin 2007. Le bras armé du mouvement islamiste dispose dorénavant d'un territoire dans lequel il peut opérer sans entraves. Cette victoire militaire scelle aussi une cassure politique et géographique historique entre les deux parties.](#)

## La tentation hégémonique

Reclus à Gaza, pendant que ses forces vives sont pourchassées en Cisjordanie, [le Hamas évolue au rythme d'une partition dirigée par les Brigades Ezzedine Al-Qassam, à qui l'impossible réconciliation avec l'Autorité palestinienne donne les coudées franches. Son activisme est à l'origine de quatre guerres avec Israël, en 2008, 2012, 2014 et 2021, meurtrières et dévastatrices pour un territoire déjà étouffé par un blocus israélien \(et égyptien\) total depuis le coup de force de 2007.](#)

Les années qui suivent sont marquées [par l'ascension de Yahya Sinouar.](#) Issu de la branche militaire du Hamas, l'homme a passé vingt-deux années dans les geôles israéliennes avant d'être libéré, en 2011, dans le cadre d'un échange de prisonniers. Auréolé de ce prestige, [il accède, en 2017, aux plus hautes responsabilités à Gaza, où il se consacre à ajuster le Hamas aux nouvelles réalités, avec un objectif simple : faire en sorte que ce dernier incarne, à la place du Fatah, le mouvement national palestinien.](#)

Sous son impulsion autoritaire, un document de « principes généraux et de politiques » est publié, visant à [actualiser la charte de 1988.](#) Débarrassé de ses stéréotypes antisémites en séparant le projet territorial sioniste de la condition juive, il est aussi expurgé d'une partie de ses références à l'islam, comme le note l'historien Jean-François Legrain. La « résistance » est replacée dans le contexte de la lutte légitime contre une occupation contraire au droit international. Selon ce document, le Hamas [« considère que la création d'un Etat palestinien indépendant et doté de pleine souveraineté, avec Jérusalem pour capitale, sur les lignes du 4 juin 1967, et avec le retour des réfugiés et des déplacés chez eux d'où ils furent chassés, constitue une formule de consensus national ».](#)

Cette mise à jour s'adresse sans doute moins à une audience internationale qu'aux Palestiniens, orphelins d'une OLP qui n'a plus rien à leur proposer. Plus de vingt ans après les accords d'Oslo, les concessions historiques consenties – le renoncement à la lutte armée et la reconnaissance d'Israël – n'ont permis d'obtenir en retour que des parcelles d'autonomie, depuis réduites en lambeaux. A Gaza, Yahya Sinouar envisage, selon Leila Seurat, de détacher le Hamas des institutions de l'Autorité palestinienne, que le mouvement considérait encore en 2006 comme une source de légitimité. « *Le Hamas a cette capacité de s'adapter à la situation* », juge la politiste. En atteste sa réaction face au succès populaire de la « marche du retour », le 30 mars 2018, qui voit des milliers de Palestiniens se rassembler pacifiquement contre le blocus. Pris au dépourvu, le Hamas finit par encadrer les cortèges qui se heurtent aux tirs israéliens, au prix de centaines de victimes, près de la clôture de sécurité enserrant Gaza. L'échec de cette mobilisation referme cette option d'action politique.

Pour le Hamas, l'heure est aussi au repositionnement régional. En 2012, le mouvement avait rompu ses relations avec Damas, en prenant parti en faveur du soulèvement syrien contre le régime de Bachar Al-Assad. Il pariait alors sur une prise du pouvoir par des forces liées aux Frères musulmans – à l'image de l'Égypte, de juin 2012 à juillet 2013, après le renversement de Hosni Moubarak, ou à celle de la Tunisie avec la victoire du parti islamiste Ennahda aux élections constituantes de 2011. Une perspective qui aurait renforcé le poids géopolitique de ses parrains régionaux, le Qatar et la Turquie. Ce calcul lui valut la colère de l'Iran et abîma un temps ses relations avec le Hezbollah, tous deux intervenus militairement en Syrie pour sauver son président.

Le tournant autoritaire qui a suivi les « printemps arabes » le prive de relais en Égypte, où l'armée a brutalement écarté du pouvoir la confrérie islamique. Fort de ce constat, le Hamas commence par renouer graduellement avec l'Iran. Une réconciliation officielle aura lieu avec Bachar Al-Assad, en juin 2022, sous l'insistance du Hezbollah et de Téhéran. En attendant, une meilleure coordination s'organise entre les gardiens de la révolution iraniens, le Hezbollah libanais, le Hamas et le Jihad islamique. Tous quatre brandissent le slogan de « *l'unité des fronts* », depuis l'opération « Épée de Jérusalem » lancée par le Hamas contre Israël, en mai 2021, au nom de la mosquée Al-Aqsa, troisième lieu saint de l'islam.

Aux roquettes des Brigades Ezzeddine Al-Qassam répondent des raids israéliens meurtriers. La rue palestinienne s'enflamme. Ce nouvel embrasement, écrit Nicolas Dot-Pouillard, chercheur à l'Institut du Proche-Orient à Beyrouth, dans le numéro 60 de la revue *Moyen-Orient* (octobre-décembre 2023), marque un « *tournant stratégique* » pour le Hamas : « *Il ne s'agit plus seulement de tenir la bande de Gaza, mais de remettre au centre la question de Jérusalem et de favoriser des foyers armés en Cisjordanie.* »

Au Liban, le Hamas et le Jihad islamique renouent avec la lutte armée contre Israël. En mars, [le Hezbollah est accusé par Tel-Aviv d'avoir planifié un attentat-suicide à Meguido, dans le nord du pays](#). En avril, des factions palestiniennes revendiquent [le tir d'une trentaine de roquettes sur Israël](#), à partir du Liban sud. En mai, des militants du Hamas lancent des roquettes artisanales sur des colonies israéliennes depuis Jénine et multiplient les attaques contre les colons en Cisjordanie...

# Le Hamas, une structure politique et militaire

■ Branche politique ■ Branche militaire

## Hamas

### Conseil de la Choura

Organe consultatif central, il façonne la stratégie et la politique globale du

Quatre conseils locaux réunissant :

- Représentants de Gaza
- Représentants de la Cisjordanie
- Représentants des prisonniers palestiniens dans les prisons israéliennes
- Représentants de la diaspora palestinienne

Elit les membres du bureau

### Bureau politique

Organe décisionnel et exécutif, composé de quinze membres.

**Ismail Haniyeh**  
Chef du mouvement depuis mai 2017, il opère depuis le Qatar. Il fut le chef du gouvernement du Hamas à Gaza de 2007 à 2014.

Dirige

Quatre bureaux politiques locaux réunissant :

- Représentants de Gaza  
**Yahya Sinouar**  
Membre du bureau politique depuis 2012, chef du Hamas à Gaza depuis 2017. Il est considéré comme l'une des principales figures faisant le lien entre les branches politique et armée du Hamas
- Représentants de la Cisjordanie  
**Saleh Al-Aroui**  
Membre du bureau politique depuis 2010, il est le numéro deux de Haniyeh et chef politique du Hamas en Cisjordanie depuis 2017
- Représentants des prisonniers palestiniens dans les prisons israéliennes  
**Salameh Katawi**  
Membre du bureau politique, il a été élu en 2020 leader du Hamas chargé des prisonniers palestiniens en Israël
- Représentants de la diaspora palestinienne  
**Khaled Mechaal**  
Membre du bureau politique depuis 1992. Ancien chef du Hamas (1996-2017) et actuel chef du bureau politique de la diaspora, depuis 2021, basé au Qatar

### Brigades Ezzedine Al-Qassam

Créées en 1991, elles sont la branche militaire du Hamas. Dépendantes de la branche politique, elles sont structurées avec un certain niveau d'autonomie dans leurs activités opérationnelles.

**Mohammed Deif**  
Chef de la branche militaire depuis 2002

**Marwan Issa**  
Numéro deux de Deif, représentant des brigades auprès du bureau politique à Gaza

A chaque fois, des spéculations émergent : **l'aile militaire et son commandant suprême, Mohammed Deif**, auraient-ils réussi un coup de force au sein même du Hamas ? **Depuis 2002, ce dernier est le stratège du mouvement, celui qui a transformé les Brigades Ezzedine Al-Qassam en une armée capable de menacer Tel-Aviv et de déployer des commandos aguerris sur le sol israélien, pour perpétrer attaques-suicides et enlèvements.** Traqué par l'armée israélienne, qui essaie de l'éliminer à huit reprises, resté handicapé à la suite de ces tentatives, **cet homme de l'ombre est celui dont la voix surgit sur les ondes pour annoncer une nouvelle guerre – comme le 7 octobre.**

De Gaza à Naplouse, jusqu'aux faubourgs de Jérusalem-Est, son nom est sur toutes les bouches, conformément au projet hégémonique du Hamas. « *Nous sommes le peuple de Mohammed Deif* », scandent ses partisans, en signe d'allégeance à ce Palestinien né en 1965 dans le camp de réfugiés de Khan Younés. « *Le mouvement est heureux d'avoir ce symbole, ce chef militaire qui fait peur et dont chaque déclaration est prise au sérieux* », expliquait au *Monde*, le 11 octobre, Khaled Al-Hroub, spécialiste du Hamas à la Northwestern University, au Qatar.

Le mouvement a cependant fini par rompre avec la pratique du harcèlement militaire ponctuel, à grand renfort de roquettes. Il s'était déjà tenu à distance, en 2022, lors du bref conflit qui opposa le Jihad islamique à l'armée israélienne. **On le comprendra plus tard : une opération d'envergure se prépare.** Il était nécessaire de « *changer toute l'équation et de ne pas se contenter d'un affrontement, a déclaré, un mois après les attaques sanglantes du 7 octobre, Khalil Al-Hayya, membre de l'organe de direction du Hamas, au New York Times à Doha, au Qatar. Nous avons réussi à remettre la question palestinienne sur la table, et maintenant personne dans la région ne vit tranquille* ».

**Le 7 octobre porte la marque des deux chefs de guerre, Yahya Sinouar et Mohammed Deif, mais la barbarie de l'assaut a déconcerté les spécialistes.** « *Il s'est passé quelque chose de nouveau. Jusqu'à présent, le Hamas ne tolérait pas de tels agissements* », assure Laetitia Bucaille. Il faudra sans doute attendre longtemps avant de connaître l'ensemble du processus de décision qui a mené à cette déflagration.

**Le Hamas** s'est convaincu qu'il pouvait attirer à lui une opinion palestinienne chauffée à blanc par la spirale mortifère dans laquelle s'enfonce une Cisjordanie livrée aux colons et aux raids de l'armée israélienne. **Pour supplanter définitivement l'OLP, il a misé sur la violence à outrance, indifférent au sort de Gaza et de ses habitants.**

19 novembre (NYT)

[Is Israel's Military Strategy to Eradicate Hamas Working? - The New York Times \(nytimes.com\)](#)

NEWS ANALYSIS

## Is Israel's Military Strategy to Eradicate Hamas Working?

Israel is making progress in ground control of Gaza, but it has not vanquished Hamas or freed most of the hostages. And international condemnation of civilian casualties is growing.



A mobile artillery unit firing from the Israeli side of the Israel-Gaza border on Wednesday. Credit...Amir Cohen/Reuters

By [Eric Schmitt](#), [Ronen Bergman](#) and [Adam Goldman](#)

Eric Schmitt and Adam Goldman reported from Washington, and Ronen Bergman from Tel Aviv.

Nov. 18, 2023

The Israeli military's seizure of Al-Shifa Hospital, Gaza's largest medical complex, is central to the military strategy at the heart of the ground invasion: Eradicate Hamas and free roughly 240 hostages taken during the Oct. 7 surprise attack.

That strategy has unfolded over the past three weeks as more than 40,000 Israeli soldiers encircled Gaza City, where Israeli officials say Hamas commanders were concentrated. The soldiers then attacked fighters and bunkers, all while targeting a vast tunnel network that Israeli officials say enables Hamas forces to hide and carry out operations. Israeli officials also assessed that striking so deeply in the heart of Gaza City would pressure Hamas to reach a deal on hostage releases.

Israel has long accused Hamas of using civilians as human shields in the densely populated Gaza Strip, and says the terrorist group positioned underground military facilities near homes, schools, mosques and hospitals throughout Gaza. Al-Shifa became [Exhibit A in this narrative](#), as the Israeli military claimed Hamas [used a vast maze of tunnels underneath](#) the hospital as a base.

So far it is not clear that the Israeli strategy is working.

U.S. military officials said their Israeli counterparts tell them to expect more weeks of clearing operations in the north before Israel prepares a separate initiative in southern Gaza, widening the offensive.

The Israeli military's chief spokesman, Rear Adm. Daniel Hagari, [said late Friday](#) that its troops would continue their offensive "in every place that Hamas is, and it is in the south of the strip."

And although the Israeli defense minister, Yoav Gallant, said in a [video statement](#) on Monday that Israel had “accelerated our activities against the tunnels” and that Hamas militants had lost control in the north and were fleeing south, military analysts said Mr. Gallant’s statements raised many questions.

How will Hamas be eliminated if its fighters blend into the rest of the population as they head south? How long can Israel, which lost about 1,200 people in the Oct. 7 atrocities, sustain growing international pressure for a cease-fire as civilian casualties in Gaza mount? Most immediately, was Al-Shifa an important enough military target to raid?



Bodies of Palestinians killed in Israeli strikes in the yard of Al-Shifa Hospital on Sunday. Credit...Ahmed El Mokhallalati, via Reuters

Israel blames the high death toll — 12,000, according to the Gaza health ministry, a number that includes both civilians and combatants — in part on Hamas’s decision to hide its military fortifications and command centers in residential neighborhoods and hospitals like Al-Shifa.

But U.S. officials said Israel’s rapid decision to launch ground operations in the enclave left Israeli commanders little time for extensive planning to mitigate risks to civilians and all but guaranteed a high civilian death toll.

The hospital has become a particular flashpoint. The military has yet to present public evidence of an extensive tunnel network and command center under Al-Shifa, and Israel is coming under growing international pressure to show that the hospital was a critical military objective.

On Friday, Israeli military officials said the search of the hospital would take time because of the risk of encountering Hamas members and booby traps, and that they would have to use dogs and combat engineers. The Israeli forces are advancing slowly and currently control only part of the hospital site, according to three Israeli officers. They also have avoided entering a shaft that was discovered there.

But the military claims it already has proof of at least part of an underground tunnel complex under the hospital. A video, which an Israeli official said was filmed by a camera that was lowered into the shaft by troops on Friday, and which was reviewed by The New York Times, indicates that it is a man-made tunnel, with at least one lane wide enough for the passage of people. The tunnel appears to be 50 feet or more in length, and at the end of it is a door that the official said is fortified to withstand explosives. The video shows that the door has a small porthole that, according to the Israeli official, allows one-way shooting from the other side of the door into the tunnel.

Targeting Al-Shifa Hospital was “not the result of a strategy,” said Giora Eiland, a retired major general in the Israel Defense Forces and former head of the Israeli National Security Council. “It is more an important tactical maneuver” in Israel’s attempt to control the narrative about Hamas, he said.

While Hamas commanders might have been under Al-Shifa at the start of the war, Mr. Eiland said, most of them have evacuated to the south. As a result, he said, Israel will have to evacuate civilians

and target Hamas brigades there in the coming weeks and months. Mr. Eiland predicted that this might be complicated by an international community losing patience with Israel.

Yagil Levy, an expert on the Israeli military, said that attacking Al-Shifa was “a show of power and might rather than part of a clear strategy.” In doing so, Dr. Levy said, Israel might have jeopardized the hostages’ lives.

Image



A demonstration in Tel Aviv last month for the return of hostages held by Hamas. Freeing the roughly 240 hostages is one of Israel’s main goals. Credit... Tamir Kalifa for The New York Times

“The army didn’t take into real consideration the future or the safety of the hostages by going into Al-Shifa,” Dr. Levy said. The recovery of two corpses near Al-Shifa Hospital was a clear sign, he said, that “we are losing hostages by delaying the exchange of prisoners.”

Gen. Kenneth F. McKenzie Jr., a retired head of the U.S. military’s Central Command, said the Israeli military had achieved some of its objectives, such as suppressing Hamas rocket fire into Israel and reducing risks to its own troops. More than 55 Israeli soldiers have died in the ground operation, an indication that the Israeli army is moving cautiously on the ground while warplanes and artillery pound targets.

But General McKenzie said it was still unclear how many top Hamas leaders the Israeli military had killed. And so far, Israel’s decision to reduce parts of Gaza to rubble and kill more than 1,000 Hamas fighters has not secured a major deal to release the roughly 240 hostages, many in the vast tunnel network.



The ruins of buildings targeted by Israeli airstrikes in the Jabaliya refugee camp in Gaza this month. Credit... Abed Khaled/Associated Press

Israel began its ground invasion after Hamas and Palestinian Islamic Jihad gunmen [rampaged through southern Israel](#) on Oct. 7, killing women, children, babies and the elderly. Israeli authorities are investigating claims of rape and other brutality.

Hamas fighters used video cameras to publicize the atrocities, taking a page out of the playbook of the Islamic State, which used beheading videos to shock the world and distributed violent propaganda as a recruiting tool.

The Pentagon has rushed a steady stream of arms and ammunition to Israel in recent weeks. U.S. Special Operations forces are [flying unarmed MQ-9 surveillance drones](#) over the Gaza Strip to aid in hostage recovery efforts, but are not supporting Israeli military operations on the ground, Defense Department officials say.

Gen. Michael E. Kurilla, the head of the Pentagon's Central Command, arrived in Israel on Friday for briefings on the ground operation in Gaza and the military plans going forward, a U.S. military official said. It is General Kurilla's second trip to Israel since the Oct. 7 attacks. The general and his senior staff are in daily contact with members of the planning department at the Israel General Staff and other senior Israeli military officials.

In the meantime, the longer the war drags on, the more the strain on Israel's economy grows, with 360,000 military reservists pulled away from their civilian jobs to fight.

"Time is not on Israel's side internationally or domestically," General McKenzie said.

That is putting pressure on the Israeli military to inflict as much damage on Hamas as quickly as possible, officials and analyst said.

"They may not need an endgame because it'll be imposed on them," said Jeremy Binnie, a Middle East defense specialist for Janes, a defense and open-source intelligence firm in London. "They'll make it look like they've done the best military operation in the time available."

19 novembre (Haaretz)

[Hamas Is Part of the New Palestinian Ethos That Israel Can't Change - Palestinians - Haaretz.com](#)

Analysis |

## Hamas Is Part of the New Palestinian Ethos That Israel Can't Change

The war has provided the terror group with status that any future Palestinian leader can't ignore, including the currently imprisoned Marwan Barghouti



A Palestinian waving the Hamas flag in Ramallah in the West Bank last month. Credit: Ammar Awad/Reuters

[Zvi Bar'el](#)

Nov 17, 2023

“If Hamas remains on the scene, Iran, the state of the ayatollahs, will be poised on Egypt’s borders, threatening security in Sinai and the entire Egyptian republic,” writes Algerian journalist and author Hamid Zinar.

“This threat will intensify when [Hamas](#) declares that it is the armed emissary of [Iran](#), similar in status to [Hezbollah](#) and proceeding to operate against [Egypt](#), just like the [Houthis](#) have been operating against Saudi Arabia for years.

“With Hamas remaining, Hezbollah's pressure on what remains of Lebanon will increase, with pressure by the Houthis bringing all of Yemen under Khamenei’s wing,” Zinar adds, referring to Iran's supreme leader.

“If Hamas remains intact, this will place an obstacle in front of the axis of moderation, increasing the drive to make the Palestinian problem a religious one. Through [its barbaric actions](#), Hamas is destroying any hope for establishing an independent Palestinian state.”

Zinar, who published his article this week on the website of Al-Arab, the oldest Arabic newspaper in London, sprang no surprise. For years he has been lambasting Islamic extremists, pushing a liberal-nationalist line.

In contrast to Zinar, who lives in France, a debate around Hamas as a religious movement trying to establish a theocratic state is almost nonexistent in the Palestinian debate.

The word Hamas is actually an acronym for the Islamic Resistance Movement, a group whose [1988 charter](#) calls for a Palestinian state based on religious law. Hamas is an offshoot of [the Muslim Brotherhood](#) but it has combined its image as a religious movement with that of a national movement striving to “liberate” the entire territory of Israel, not just land occupied in 1967.



Yahya Sinwar, the Hamas leader in Gaza, speaking in the Strip in April. Credit: Ibraheem Abu Mustafa/Reuters

The ideological meanderings are resolved through evasive tactics. Article 27 of the charter says that “we are unable to exchange the present or future Islamic Palestine with the secular idea. The Islamic nature of Palestine is part of our religion.”

But in its effort to participate in the Palestinian national struggle, Hamas adds in Article 27: “The day The Palestinian Liberation Organization adopts Islam as its way of life, we will become its soldiers, and fuel for its fire that will burn the enemies. Until such a day, and we pray to Allah that it will be soon, the Islamic Resistance Movement's stand towards [the PLO](#) is that of the son towards his father, the brother towards his brother, and the relative to relative.”

And what happens after the enemy is vanquished? Will Hamas accept a compromise ideologically? The charter has no clear answer, and not by chance.

Hamas has held endless debates and negotiations with Fatah and the Palestine Liberation Organization, headed by Mahmoud Abbas. Many agreements have been signed and broken, partly due to clashes over appointments and jobs.

Just this past July, the heads of all the Palestinian factions met in El Alamein, Egypt. Once again they discussed a possible reconciliation and the establishment of a united governing authority. Once again there was no progress. The main reason, at least according to Abbas, was that Hamas wouldn't call for a nonviolent Palestinian struggle against Israel.

Relations between Hamas and the factions in the PLO, especially Fatah, are again being discussed by Palestinian politicians, journalists and commentators, against the backdrop of [the current war](#) that could end with Hamas no longer the dominant player in the Gaza Strip.

Abbas' policy – that [the Palestinian Authority](#) will administer Gaza only as part of a two-state solution – isn't satisfactory to people taking part in this policy debate. No one is even considering the possibility that Hamas will cease to exist as an ideological and political movement.



An Israeli tank in Gaza on Thursday. What happens after the enemy is vanquished? Hamas' charter has no clear answer. Credit: IDF Spokesperson's Unit

Therefore, they say it's impossible to suffice with the PA returning to Gaza, even if a real debate on a two-state solution begins, pushed forward by the Americans. Not only does the PA need profound reform, the PLO, if it seeks to represent the Palestinian people, needs a serious upheaval.

Jamal Zakout, who took part in the first intifada, was an aide to Yasser Arafat and a senior member of the Democratic Front for the Liberation of Palestine. He wrote this week on the Jordanian website Al-Rad that the leaders of Hamas, Islamic Jihad and Fatah should end the schism and form a coalition, given the fateful decisions facing the Palestinian people.

Oraib Al Rantawi, who heads the Al-Quds Center for Political Studies in Amman, published an open letter this week addressing the Fatah movement. He wrote that Fatah must “exploit the rare historic opportunity for revival and renewal, for returning to its original path as a national liberation movement, casting off the dust of the PA and the security coordination with Israel, while restoring ... the image of a fighting pioneer movement.”

If Fatah doesn't do this, he wrote, “there is no doubt that it will be counted among the losers of Al-Aqsa Flood [Hamas' attack], with Netanyahu's swords showing no mercy for them. The window of opportunity is very narrow and the hourglass is about to run out.”

He added that despite the pessimism he was hearing, there is still hope “that Hamas will complete an exchange for all the prisoners and detainees, during which the fighter and commander [Marwan Barghouti](#) will be released. Hopes for Fatah's revival, its restoration to its previous status and the end of the internal Palestinian rift lie with him.”

If this happens, Rantawi wrote, Hamas will have handed Fatah “its greatest gift, allowing it to recover after years in a deep freeze.”

[Barghouti](#), who has been in Israeli prisons for 20 years for directing terror attacks, is the hot name now, someone known as the Palestinian Mandela. Some people believe he holds the magic solution for the PLO, the PA and the whole Palestinian problem, the man who should succeed 88-year-old Abbas.



A mural of jailed Fatah leader Marwan Barghouti in Gaza's Jabalya refugee camp in April. Credit: Majdi Fathi/NurPhotos/Reuters Connect

Opinion polls have been less complimentary. A September poll by the Palestinian Center for Policy and Survey Research showed that if elections were held then, Barghouti would have won 34 percent of the vote. Seventeen percent would have gone to Hamas leader Ismail Haniyeh and 5 percent to Fatah's Mohammed Dahlan. Of course, this was before the war in Gaza.

Even if Rantawi's dream is fulfilled and Barghouti is released as part of a deal, it's doubtful elections would be held for a Palestinian legislative assembly or president anytime soon. As a basis for a reorganization of the PLO, such a vote must take place in the West Bank, [East Jerusalem](#) and Gaza.

Moreover, no one has asked Barghouti about his conditions for leading the PLO, or about whether he would agree to head the PA. Plus, what would be the conditions for transferring Gaza to the PA, and how would the PA and Israel interact under him?

In a 2016 interview with Palestinian Media Watch, Barghouti presented his program for rebuilding the PLO. He said that first there must be a Fatah-Hamas dialogue of “all the members of institutions belonging to these movements.” This would last three months and craft the principles of the new Palestinian partnership, with each faction receiving its share based on election results.

Barghouti was an author of the famous 2006 Prisoners’ Document in which it was agreed that Hamas would join the PLO and form a national unity government. In his latest interview, Barghouti said that this document would provide an element of any future agreement. There is no reason to think that the war in Gaza will change Barghouti’s take on Hamas and its role in revamping the PLO.

The war won't remove Hamas' political presence in the West Bank or East Jerusalem, even if the organization’s institutions can't operate or its members can't live in the West Bank.

A release of Barghouti couldn't guarantee that the PLO would be the true representative of the Palestinian people if Hamas isn't included. In the national debate, the war has provided Hamas with status that any future Palestinian leader can't ignore.

The war has created a new Palestinian ethos endorsed by Hamas. Some Palestinians want to see Barghouti as a panacea, or a chance for a future political process, or a way to transfer control in Gaza. They have take into account that a whole package of principles is involved.

19 novembre (Haaretz)

[The West Bank Emerges as a Third and Troubling Front in Israel's War - Israel News - Haaretz.com](https://www.haaretz.com/israel-news/the-west-bank-emerges-as-a-third-and-troubling-front-in-israel-s-war-1.1111111)

Haaretz | Israel News

Analysis |

## The West Bank Emerges as a Third and Troubling Front in Israel's War

Israel can continue to crush Gaza under the banner of 'hunting Hamas' and bulldoze the West Bank under the slogan of 'fighting terrorism,' but it must be understood that for every fatality, another generation of young Palestinians will join the struggle against Israel



Palestinians in Ramallah protest against the war in Gaza, on Saturday. Credit: Zain Jaafar / AFP

[Jack Khoury](#)

Nov 19, 2023 2:18 pm IST

Public and political attention in Israel is naturally focused on the war ongoing in the Gaza Strip since October 7 and the daily exchanges of fire on the northern border naturally receive most of the public and political attention.

But between the north and the south there is another war, albeit limited in scope, but with the potential for a wider conflagration and no less important consequences: since October 7, scores of people have been killed in the West Bank.

According to the Palestinian Ministry of Health in Ramallah, 210 Palestinians have been killed and more than 2,800 have been wounded in clashes on the West Bank since the beginning of the war. On Saturday night, two more fatalities were reported.

Israel says that many of [those killed](#) are defined as “wanted persons involved in terrorism,” but Palestinian society does not really distinguish between them and civilians and sees every death as another step toward escalation throughout the West Bank.

If, before the war, incidents were focused on the northern West Bank, between Nablus and Jenin, since October 7 there has not been a city or refugee camp in which clashes have not been recorded.

In addition to the large number of dead and wounded, there has also been a drastic increase in the number of people arrested in the West Bank, including East Jerusalem. Close to 3,000 people have been detained since the start of the war. The Palestinian Prisoners' Administration notes that such a large number of arrests in such a short time has not been seen since the Second Intifada.

Israeli army conducts operations, including an aerial strike which reportedly killed five, inside the Balata refugee camp near Nablus, the West Bank.

According to the administration, many of those detained were issued [administrative detention](#) orders, and there does not appear to be any intention to prosecute them.

There has also been [daily aggression by settlers](#), who, while enjoying support from the political echelon, dictate facts on the ground and harass Palestinians on the roads and in agricultural areas. Unlike Gaza and southern Lebanon, where Israel faces clear enemies in Hamas and Hezbollah, in the West Bank the situation is more complex.



Mourners carry the body of Omar al-Laham, a Palestinian shot dead during a raid by Israeli forces on the refugee camp of Dheishleh near the occupied West Bank city of Bethlehem, at his funeral on November 19, 2023. Credit: HAZEM BADER - AFP

Israel is carrying out counterterrorism operations and arrests deep inside Palestinian cities and refugee camps, and has introduced new weapons into its arsenal, such as aerial fire. It is fighting militants embedded in the civilian population and who are held in high esteem, especially among the younger generation.

Some of those killed were members of the Palestinian security forces and affiliated with Fatah, the political movement to which most of the Palestinian Authority leadership belongs – the very same PA was, until the start of the war, considered by many in Israel as irrelevant, but now it has suddenly spoken of as the default for the day after the war.

Israel has no plan for the day after in Gaza, beyond “crushing Hamas,” and no one knows [who will control the Strip](#). But we must remember that the situation in the West Bank is no less dangerous and complex.



Father and daughter, residents of Gaza, who have escaped the northern part of the Strip and currently shelter at the Nasser Hospital, on Saturday. Credit: Ibraheem Abu Mustafa / Reuters

Israel can continue to crush the Gaza Strip under the banner of “hunting Hamas” and it can bulldoze the West Bank under the slogan of “fighting terrorism,” but in between, we must understand that with force and more force there will be no horizon for either side. For every fatality, another generation of young Palestinians will emerge and will join the struggle against Israel, seeing themselves as freedom fighters.

Every time Israel punishes the Palestinians by [deducting taxes it collects](#) on their behalf, it puts another nail in the coffin of the PA. Every expropriation of land for the construction of another outpost, every roadblock, every closure, every narrowing of civilian living space, closes another window of hope for change.

A month and a half after the war began, someone in Israel needs to realize that another attack and more force will only increase the anger and frustration among another generation of Palestinians.

In Israel, October 7 is often described – and rightly so – as a trauma that will lead to fundamental change, both social and political. The question is what kind of change Israel hopes for. A society that aspires to change for the better must rise from a crisis and think about reality. Because even after the crushing of Hamas and the paralyzing of the PA, the Palestinian people will not go away – not in the Gaza Strip and not in the West Bank.

19 novembre (Atlantico)

[De moins en moins attachés aux valeurs démocratiques libérales : mais que se passe-t-il chez les moins de 25 ans ? | Atlantico.fr](#)

FOSSÉ

## De moins en moins attachés aux valeurs démocratiques libérales : mais que se passe-t-il chez les moins de 25 ans ?

Les jeunes américains de 13 à 26 ans (la génération Z) apparaissent de moins en moins attachés aux valeurs démocratiques libérales. Mais est-ce également le cas en France ?



*Assiste-t-on à un recul du libéralisme culturel dans la génération Z ?*

Luc Rouban et Michaël Prazan

**Atlantico : Selon [un sondage du Survey Center on American Life](#), les jeunes américains de 13 à 26 ans (la génération Z) apparaissent de moins en moins attachés aux valeurs démocratiques libérales. Ils sont ainsi moins nombreux à soutenir le droit au mariage homosexuel par exemple. Observe-t-on le même phénomène en France? Comment expliquer ce détachement de la part d'une partie de notre jeunesse ?**

**Luc Rouban :** Il faut tout d'abord bien regarder les résultats de ce sondage. Ce sont les jeunes hommes de la génération Z qui disent en moindres proportions, par exemple, qu'ils sont féministes (43% soit juste un peu au-dessus des 38% des boomers) alors que les femmes de la même génération le sont beaucoup plus (61%) et beaucoup plus que leurs aînées qui appartiennent à la génération des boomers (50%). Cela étant, il y a féminisme et féminisme, l'enquête est un peu courte sur ce point décisif.

D'une manière plus générale, la question des valeurs et notamment des valeurs sociétales (mariage homosexuel, PMA, représentation des LGBT, immigration, politique pénale) est toujours très complexe à déchiffrer surtout de manière comparative et cela pour plusieurs raisons. La première, c'est que les États-Unis ne sont pas la France. La composition sociologique du pays comme son histoire et notamment son histoire sociale ne sont pas les mêmes. Il est très probable que l'augmentation de la proportion de personnes d'origine hispanique et catholiques ces dernières années ait poussé à la baisse le libéralisme culturel propre à la gauche protestante américaine.

La seconde raison est que le libéralisme culturel aux États-Unis a suscité des abus dans la mise en place de quotas concernant les femmes ou les minorités ethniques notamment dans les

universités où cette politique est en voie d'être abandonnée. Rappelons qu'en Californie, État particulièrement connu pour son libéralisme culturel, la politique d'affirmative action (de quotas ethniques et de genre dans les universités) avait été rejetée par référendum d'initiative populaire dès 1996 à 55% de majorité. En 2020, à la suite de l'affaire George Floyd, les Démocrates eurent l'idée de revenir sur cette décision dans la foulée de toutes les dénonciations concernant le racisme systémique de la société américaine. **Là encore, les électeurs californiens ont refusé de revenir à la politique des quotas. Pour beaucoup, cette politique de discrimination positive était devenue obsolète du fait même de la diversité d'origine des Californiens puisque, selon les statistiques américaines, 37% désormais sont « caucasiens » (blancs), 39% latinos, 15% asiatiques, 6% afro-américains et 3% multi-ethniques.** En fait, on assiste surtout à la défaite de la gauche et au retour de valeurs individualistes, ce qui permet d'ailleurs à Donald Trump d'espérer revenir un jour à la Maison-Blanche.

**En France, la situation est très différente. Assiste-t-on à un recul du libéralisme culturel dans la génération Z ? Non, c'est l'inverse. Sur la base d'un indice fait de questions portant sur l'immigration et la peine de mort, on voit que les jeunes de la génération Z sont fortement libéraux à hauteur de 54% contre 44% des boomers.** Si on prend maintenant les réactions face à la PMA, qui concerne plus directement les pratiques sexuelles et de reproduction, on voit que la génération Z la considère comme une bonne chose à 76% contre 54% des boomers (Baromètre de la confiance politique du Cevipof, vagues 13 et 14), avec une certaine influence de la religion : 73% chez les catholiques et les « sans religion », 58% chez les musulmans. On n'enregistre pas par ailleurs d'évolution sensible au sein même de la génération Z depuis quelques années.

**Michaël Prazan :** Je pense que ce phénomène est multifactoriel. D'abord, il y a les invariants propre à la jeunesse, probablement de tous temps, qui pointe un doigt accusateur en direction de la génération des parents, pour leur dire, en gros : « Qu'avez-vous fait du monde ? Quel monde allez-vous nous léguer ? » Ensuite, **il y a ce que Finkielkraut appelle « le vertige de la radicalité », cette recherche de pureté, d'idéalisme et d'intransigeance, en opposition à une société construite par d'autres et pour d'autres.** Dans le cas de la génération 68, et malgré le confort des « 30 glorieuses », il fallait faire table rase d'une société gaullienne et corsetée, dont les mœurs et les usages politiques n'étaient d'ailleurs pas complètement démocratiques.

Aujourd'hui, assez mécaniquement, c'est la République, notre démocratie qui fait les frais de cette mise en accusation. Pour la jeunesse de droite, la démocratie empêche toute prise de décision, toute efficacité dans l'action. Trop de recours, d'Europe, d'inconstitutionnalité, et de contre-pouvoirs, qui contrarieraient l'action politique. Pour la jeunesse de gauche, elle est un travestissement, un faux semblant qui masque les inégalités, qui permet de poursuivre, sous divers prétextes, dont les droits de l'homme, la perpétuation d'un modèle inégalitaire et patriarcal dominé par les « privilèges » et les puissants. **Il y a clairement une usure démocratique, et la difficulté à distinguer les bienfaits de la démocratie par rapport à des modèles plus autoritaires. Les jeunes n'ont rien connu d'autre que la démocratie, qu'ils peinent à définir, et qu'ils identifient à des « boomers », accrochés à leurs privilèges. A trop avoir le nez sur le guidon, on finit par ne plus voir la beauté du paysage. Mais il y a une usure également de nos sociétés qui ne parviennent plus à proposer de perspectives, un objectif commun à atteindre, à un idéal. Les pouvoirs politiques successifs donnent le sentiment de n'être que des gestionnaires, à courte vue, soumis à l'économie, ce qui ne fait guère rêver la jeunesse.**

**Quelles sont les conséquences concrètes, sur le plan politique, de cet éloignement des valeurs démocratiques libérales d'un pan de la jeunesse? Faut-il s'attendre à ce qu'un fossé se creuse entre les différentes classes de la population française ?**

**Luc Rouban :** Il faut dissocier la question du libéralisme sociétal et la question du libéralisme politique. Les deux ne vont pas de pair. Pendant très longtemps, comme sous la III<sup>ème</sup> République, on avait un régime politique libéral sur le plan politique (suppression de la censure, développement des libertés publiques et de la presse d'opinion, etc.) mais dans un carcan moral étouffant notamment pour les femmes qui ont connu au 19<sup>e</sup> siècle un recul sensible de leur statut sociétal au regard de ce qu'il était un siècle avant. Donc, il ne faut pas tout mélanger. Si l'on regarde le rapport à la démocratie, les jeunes de la génération Z en France ne rejettent pas le libéralisme politique mais ils le trouvent insuffisant. En fait, ils forment le noyau dur de ce que l'on appelle les citoyens critiques. Ils ne rejettent pas le principe de l'élection et considèrent à 79% contre 84% des boomers qu'il est utile de voter « car c'est par les élections que l'on peut faire évoluer les choses ». Mais, à 76%, ils estiment que la démocratie fonctionnerait mieux si les « citoyens étaient associés de manière directe à toutes les grandes décisions politiques » contre 67% des boomers. En revanche, et c'est là que s'opère le décalage, le vote ne semble pas le moyen le plus efficace pour se faire entendre et influencer les décisions au sein de la génération Z : 28% contre 57% chez les boomers. Ils préfèrent la manifestation, les réseaux sociaux ou le militantisme dans les associations ou les ONG. Concrètement, cela se traduit par des taux d'abstention bien plus élevés au sein de la génération Z et cela à toutes les élections.

**Michaël Prazan :** Je remarque depuis un bon moment déjà une baisse de niveau généralisée en termes de connaissances, de références culturels et historiques, de maîtrise des fondamentaux, tels que la grammaire, qui est un cadre essentiel pour construire une réflexion, ou de prérequis mathématiques, tels que la logique. Je suis frappé de voir, chez les nouvelles générations, une difficulté à mettre en rapport la cause et la conséquence, ou une capacité non moins inquiétante à effacer la cause dès lors qu'elle gêne leurs représentations. On ne remonte plus le temps pour comprendre le présent, on se contente de l'immédiateté, de l'émotion brute, de l'image qui est le symbole même de notre époque, et qui favorise l'émotionnel au détriment du rationnel. **La dette publique nous encombre ? Effaçons-là ! C'est un peu la même chose en ce qui concerne le conflit actuel au Proche-Orient. Si l'on fait disparaître les pogroms du 7 octobre, et qu'on ne s'intéresse qu'aux images des bombardements israéliens, il n'est guère compliqué de voir l'armée israélienne comme une bandes de soudards qui bombarde aveuglément des femmes et des enfants.** Problème subséquent : la classe politique, toute tendances confondues, par lâcheté, complaisance, ignorance ou clientélisme, a tendance à se mettre au diapason de cette baisse de niveau généralisé, et à ne produire que des commentaires flatteurs, en fonction de l'électorat ou des catégories de population auxquelles elle s'adresse.

**Sur quelles questions ce fossé risque-t-il de se creuser ? De plus en plus de jeunes entre 16 et 30 ans réfutent désormais 1948 et l'existence de l'État d'Israël. Quels sont les points les plus à risque ?**

**Luc Rouban :** La réponse tient dans le fait que « les jeunes » ne constituent pas une catégorie homogène. Il n'y a rien de commun entre un mineur de 14-15 ans de banlieue entraîné par son entourage dans des postures agressives contre Israël ou la police ou les institutions en général, l'étudiant d'origine immigrée qui fait un beau parcours universitaire et le jeune professionnel

catholique intégré dans la société française depuis des générations. Une enquête de l'IFOP pour le *Journal du Dimanche* d'octobre 2023 montre que la tranche d'âge des 18-24 ans est très divisée quant à la sympathie qu'elle porte aux Français de confession juive depuis l'attaque du 7 octobre : 27% ont plus de sympathie (moyenne des enquêtés : 21%), 15% ont moins de sympathie (moyenne des enquêtés : 5%) et 58% n'en ont ni plus ni moins (moyenne des enquêtés : 74%). Les réponses ne dépendent donc pas de la génération mais des origines géographiques, sociales, des territoires de vie, des perspectives de mobilité sociale, etc.

Pour moi, le point le plus à risque, car concernant directement tous les jeunes, n'est pas la question religieuse mais la question de l'autonomie sociale et des moyens de se la procurer, autrement dit la question de la méritocratie au cœur du principe républicain. Pas de méritocratie, pas de République, seulement des minorités et des communautés qui essaient de promouvoir leurs membres dans une lutte où tout est instrumentalisé, y compris la religion. Il est consternant de voir que le personnel politique français, de droite comme de gauche, a toujours considéré que tout allait bien de ce côté. Si vous offrez de réelles possibilités de promotion sociale à tous les jeunes quels qu'ils soient, vous retirez toute tentation communautaire ou radicale qui se nourrit de la déception et de l'amertume. Quand on réussit, on ne se replie pas sur ses origines plus ou moins mythifiées ou reconstruites par des manipulateurs.

**Michaël Prazan : Il faut comprendre que la question palestinienne s'est substituée, dans l'imaginaire de la jeunesse actuelle, au combat des années 60/70 contre la guerre du Vietnam et à l'apartheid.** La « cause palestinienne », détachée de l'histoire, à la fois image (l'enfant de l'Intifada lançant une pierre sur un char israélien) et imaginaire, est devenu depuis une quarantaine d'années un identifiant et un cri de ralliement qui, initialement ancré à l'extrême gauche, a fini par cannibaliser l'ensemble de la gauche. **Si bien qu'aujourd'hui, il est presque impossible pour un jeune d'être de gauche sans être « propalestinien ». Ce mariage de grégarisme et de conformisme aveugle, a autorisé une réactivation de l'antisémitisme, et d'un antisémitisme d'autant plus redoutable qu'il se pense comme une vertu.**

Autrefois, les étudiants qui n'avaient pas les capacités de passer les concours des grandes écoles se rabattaient sur le syndicalisme étudiant pour briguer une carrière de second plan dans la politique. Aujourd'hui, c'est le militantisme propalestinien qui joue ce rôle à gauche, et il le joue avec d'autant plus d'amplitude que **le syndicalisme étudiant a entièrement basculé dans « l'antisionisme ». La grille de lecture terriblement manichéenne, et en grande partie anachronique de Bourdieu, reprise par Baurérot, qui oppose de toute éternité le dominant et le dominé, par sa simplicité, est le modèle cognitif permettant d'expliquer tout ce qui ne va pas dans monde.**

Pour revenir au conflit actuel, Israël est, de fait, militairement plus fort que le Hamas. On aura donc tendance à soutenir le Hamas, quelle que soit sa nature, ses objectifs ou son inhumanité - à laquelle on trouvera diverses justifications, telles que la « colonisation » ou des éléments de langage historiques choisis, qui ignorent le plan de partage de 1947, les guerres israélo-arabes, ou le plan de paix proposé par Barak en 2000. Or, en élargissant un peu la focale, on voit bien que ce modèle est inopérant : si l'on observe la « big picture », il n'est pas si compliqué de constater que le minuscule état israélien est pris dans la nasse de 23 pays arabes, pour certains gigantesques, pour d'autres surpeuplés (je ne parle même pas du monde musulman), dont les populations, et certains de leurs dirigeants, conspirent ou rêvent à son anéantissement. Ou se situe, alors, le couple « dominant vs dominé » ? Les jeunes ne sont plus sommés de comprendre et de penser l'histoire, juste de choisir un camp.

## **À qui la faute ? Peut-on l'imputer à l'Éducation nationale ? Aux réseaux sociaux ? Aux discours politiques ? Ou à l'idéologie wokiste ?**

**Luc Rouban** : L'idéologie wokiste ne concerne vraiment que les milieux universitaires et n'a guère d'influence sur l'ensemble des électeurs. L'école, oui, est un échec gravissime comme le gouvernement vient de le découvrir (!) lorsqu'il s'aperçoit que la moitié des écoliers ne savent pas combien il y a de quarts dans trois quarts. L'échec scolaire et l'ignorance sont au cœur du rejet de la vie démocratique et favorisent la radicalisation qui se nourrit d'eux. Mais, au fond, on voit bien que le 7 octobre a sonné l'heure d'une prise de conscience. On vit un moment historique car la responsabilité du personnel politique apparaît désormais écrasante. Bien que des monceaux d'études alertaient sur la radicalisation, le rejet des institutions, l'échec scolaire, l'enfermement dans des identités d'origine, presque personne ni à droite ni à gauche n'a pris la mesure de ces phénomènes. Avec les collègues nous avons souvent constaté que les dirigeants n'avaient strictement rien à faire de nos travaux alors même qu'ils nous poursuivaient avec insistance pour qu'on vienne leur parler, nous écoutaient poliment, sans doute pour se construire un alibi intellectuel, et finalement n'en tenaient jamais compte. Nos dirigeants ne sont plus à la hauteur du pays depuis des années. L'État est faible, les hauts fonctionnaires et les chercheurs discrédités, la parole de n'importe quelle boîte de consultants aux capitaux américains, que l'on paie avec l'argent des contribuables pour servir ce que l'on veut entendre, est désormais décisive.

**Michaël Prazan** : Tout cela y participe. Pascal serait effaré par notre époque ! Lui qui préconisait le retrait du monde afin de pouvoir le penser, le « cachot » plutôt que le « divertissement »... Les jeunes sont en permanence soumis aux addictions du divertissement et à l'hystérie des réseaux sociaux, aux injonctions contradictoires, à l'exposition à la violence sous toutes ses formes. **Notre époque rend fou, et je compatis sincèrement avec cette jeunesse qui se noie dans ce maelstrom d'images, de fake news, de prédatons exercées par des prêcheurs en tout genre, qui se font les promoteurs de l'abrutissement, de la frivolité, de la vulgarité, et de la haine - un mot que je n'aime pas, mais qui est quand même sacrément en lien avec l'époque ! J'ai grandi dans un monde sans téléphone portable, sans Internet, où les images étaient rares, où tout était plus calme, plus lent, plus favorable à la lecture et à la réflexion.** Moi qui, par une sorte de réflexe d'autodéfense, ne suis ni sur Twitter, ni sur Instagram ou TikTok, **je passe nécessairement auprès de notre jeunesse, que je trouve souvent bien arrogante, qui pense tout savoir sans avoir rien appris, pour un vieux con !**

Quant à la démocratie, à ce qui la fonde, j'aimerais dire deux mots sur « la question juive ». Je pense que pour les plus jeunes, au regard de la manifestation de dimanche dernier, le rapport entre « République » et « antisémitisme » est incompréhensible. Ils ne font pas le lien. Je l'ai pressenti il y a déjà longtemps, quand je travaillais sur la Shoah et que j'interviewais, partout dans le monde, des rescapés, qui avaient tous en commun cet universalisme, cet humanisme que je trouvais si émouvant, comme si le fait d'être rescapé leur avait accordé un surcroît d'humanité. Leur présence en ce monde était un garde-fou contre la résurgence de l'antisémitisme et un rempart contre la barbarie. J'ai appréhendé avec une vraie angoisse leur disparition, pensant qu'alors, un certain nombre de digues sauteraient. Et je crois vraiment que cela n'a pas manqué. Ces gens ont aujourd'hui disparu, de même que la mémoire et le témoignage qu'ils portaient en eux. Les nouvelles générations ne connaissent pas la Shoah, elles ne savent pas à quel point cet événement a été déterminant dans la construction des démocraties d'après-guerre, et l'établissement d'une paix durable en Europe. En revanche, on les a bassinées avec un « devoir de mémoire » qui, non seulement ne constitue pas une

pédagogie, mais qu'ils ont cherché, comme tout devoir imposé, à subvertir, à défier, ou à pervertir. Certains personnages, tels que Dieudonné, Soral, Ramadan, et aujourd'hui Mélenchon, les y ont grandement aidés ! De plus, effet induit, le « juif », considéré comme victime, a suscité, non sans paradoxe, envies et jalousies, produisant dans certaines catégories de la population, une détestable concurrence victimaire. L'enfer est, comme chacun le sait, pavé de bonnes intentions. Résultat : le retour de bâton est tel qu'on a les plus grandes difficultés, aujourd'hui, à enseigner cet événement si fondamental en salle de classe. Beaucoup d'enseignants renoncent à ouvrir ce chapitre dans leurs cours d'histoire, par peur ou, plus grave, par conviction. Car l'effondrement du système éducatif fait aussi que, par capillarité, les enseignants ne sont, eux-mêmes, plus au niveau.

J'évoquais plus haut des « prédatons » idéologiques. Autre paradoxe : l'Ecole y a sa part de responsabilité. **Nos pédagogues n'ont pas manqué, à travers les ouvrages scolaires et des directives académiques de faire du prêchi prêcha idéologique et sociologisant, en diffusant partout, en histoire, en géographie, en géopolitique, la haine du modèle français et de l'Occident en général.** *Quand, moi-même, enseignant de lettres en banlieue, il y a un près de 20 ans, je surveillais l'épreuve des bacs pro, j'avais été alerté par le sujet proposé en français aux élèves. Un commentaire de texte de la chanson Lili, de Pierre Perret : l'histoire de cette jeune Africaine traitée en esclave et en paria par la France qui l'a accueillie. Proposer un tel texte à des classes très majoritairement composées de « racisés » (entendez de Noirs et d'Arabes), n'est pas anodin. A quelle représentation de la France, les paroles de Pierre Perret invitent-elles ? « Une blanche vaut deux noires »...* **C'est le même discours, ce même clientélisme intellectuel qui s'exerce : la France est un pays raciste qui exploite ses immigrés et ses classes laborieuses. Si tel est le cas, autant en finir avec la France et avec les (fausses) valeurs occidentales !**

**Peut-on encore espérer rallier ces opposants aux valeurs démocratiques et libérales ? Si oui, comment ?**

**Luc Rouban** : Comme le montrent les enquêtes que j'ai citées, le rejet des valeurs démocratiques et libérales est minoritaire chez les jeunes. Le danger est que cette indifférence sinon cette hostilité fasse le jeu des radicalisés, d'un bord ou de l'autre, qui ont toujours des réponses simples à tout dans un cadre idéologique bien verrouillé. Il faut rappeler que la défense de la République implique un combat de tous les jours, que celle-ci n'est pas acquise dans un contexte mondialisé car le modèle français reste une singularité. Il faut modifier le cadre légal, renforcer les peines pour toutes les attaques contre la République, que ce soit à travers les agressions d'élus, la destruction de biens collectifs, l'antisémitisme, arrêter d'invoquer l'excuse de minorité, faire réellement appliquer les peines, développer une politique d'immigration digne de ce nom à la mesure des capacités réelles d'intégration, ouvrir les perspectives de mobilité sociale en multipliant les voies de la réussite professionnelle, sanctionner réellement les élus qui ne savent pas respecter la Constitution, être intraitable pour toutes les atteintes à l'honnêteté que ce soit sur le plan professionnel ou intellectuel, poursuivre systématiquement toutes les appels à la haine. En bref, montrer qu'il existe encore quelque chose qui s'appelle la France républicaine.

**Michaël Prazan** : Il est trop tôt pour le dire. Je ne sais pas ce que donnera la jeunesse d'aujourd'hui dans les années à venir. Peut-être que, la maturité venue, elle se rangera du côté des valeurs démocratiques. Rien n'est moins sûr. **Qu'un jeune sur deux qui se dit musulman pense que la Charia est supérieure aux lois de la République, que la moitié de la communauté musulmane de France valide les pires préjugés antisémites, que le wokisme se fasse le**

défenseur du voile islamique et des forces antidémocratiques, en accord avec bien d'autres phénomènes qui traversent la jeunesse, ne me font pas pencher vers un optimisme béat. J'ai tendance à penser qu'il n'y a pas grand-chose à attendre de ce côté-là, autrement dit de notre capacité à les convaincre, à les ramener dans le giron de nos valeurs, et d'un certain mode de vie laïque et démocratique. La justice est, pour ces jeunes gens, l'ultime recours, l'ultime rappel à l'ordre possible, me semble-t-il. Sauf qu'elle ne joue pas son rôle ni ne fixe clairement les limites. Le fait d'échapper à toute sanction, dès lors qu'on défenestre une rescapée de la Shoah où qu'on traîne sur des dizaines de mètres un policier dans le cadre d'un refus d'obtempérer, pose question. Le chantier est gigantesque, si l'on veut vraiment redresser la barre, et si toutefois il n'est pas déjà trop tard. Or, ce chantier est en jachère depuis si longtemps que la terre ne me semble plus bien fertile.

19 novembre (Le Figaro)

[L'amour, la démocratie, le travail... Penser la crise de la modernité avec Hartmut Rosa \(lefigaro.fr\)](#)

## L'amour, la démocratie, le travail... Penser la crise de la modernité avec Hartmut Rosa

Par [Martin Bernier](#)

Publié le 17/11/2023 à 19:11, mis à jour le 17/11/2023 à 19:52



Hartmut Rosa. *Fabien Clairefond*

**GRAND ENTRETIEN** - Professeur à l'université Friedrich-Schiller d'Iéna, Hartmut Rosa est un des philosophes contemporains les plus influents en Europe. À l'occasion de la parution de son livre *Pourquoi la démocratie a besoin de la religion*, nous l'avons interrogé sur les crises démocratique, démographique et écologique que traversent nos sociétés, ainsi que sur la perte de sens au travail.

*Hartmut Rosa a publié récemment Pourquoi la démocratie a besoin de la religion chez La Découverte. Son ouvrage Rendre le monde indisponible est réédité en poche chez le même éditeur.*

---

**LE FIGARO. - Votre philosophie de l'accélération et votre critique de la croissance sont souvent jugées antimodernes. Acceptez-vous cette qualification ?**

**Hartmut ROSA. -** Cela dépend de ce que nous entendons par modernité. J'essaie généralement de faire la distinction entre le processus de modernisation et le projet de la modernité. Le processus de modernisation correspond à une logique de stabilisation dynamique : il faut toujours accélérer, innover, produire de la croissance sans aucune nécessité. Je suis très critique à cet égard. Mais, [comme Marx](#), qui était un critique du capitalisme, tout en disant que [le capitalisme](#) était une étape nécessaire, je crois que cette logique de stabilisation dynamique nous a permis de réaliser des progrès incroyables dans les domaines de la science, de la technologie et de l'économie. Il ne s'agit pas de dire que tout cela est mauvais et que nous devons retourner à l'âge de pierre. Il faut conserver toutes ces connaissances, mais ne plus être obligés de croître en permanence pour conserver ce que nous avons. Je critique donc cette phase de stabilisation dynamique : si c'est cela, la modernité, alors je suis antimoderne. Dans le projet moderne, nous nous sommes trop concentrés sur l'autonomie, entendue comme autogestion, plutôt que sur la résonance.

**La crise de la modernité s'accompagne d'une crise du sens au travail, que l'on a pu observer avec la grande démission. La disparition d'une croyance dans l'idée de progrès est-elle à l'origine de cette perte de motivation généralisée ?**

Il faut probablement reformuler l'espoir de progrès : nous avons besoin d'envisager un avenir vers lequel il vaut la peine de se diriger. Cela a toujours été une source de motivation. C'est un malentendu de penser que, même dans un système capitaliste, seuls l'avidité ou le plaisir individuel incitent les gens à travailler. C'est bien plus l'idée de richesse familiale à travers les générations qui motive les gens, et ce même dans [le Chili néolibéral de Pinochet](#). Construire quelque chose que l'on peut transmettre aux générations futures est fondamental parce que cela nous donne un sentiment de connexion avec l'histoire.

Aujourd'hui, nous sommes entrés dans une crise temporelle, car nous avons perdu l'avenir. Pendant quatre siècles, depuis le début de la modernité, des Lumières, l'espoir était celui de la liberté, d'une vie meilleure, de construire une nouvelle société. Nous allions vers quelque chose. Désormais, nous avons l'impression de ne plus nous diriger vers un monde radieux mais vers un désastre climatique, probablement un désastre nucléaire, un désastre économique et un désastre moral. Nous perdons aussi le sens de l'histoire en rejetant notre héritage. Plutôt que d'admirer les Lumières et les droits de l'homme, nous ne voyons plus que notre passé colonialiste, impérialiste et esclavagiste. C'est très grave ; nous devons absolument retrouver une résonance avec l'histoire.

### **Dans quelle mesure cette « perte de l'avenir » est-elle liée à l'angoisse climatique ?**

Outre [la crise climatique](#), il y a un problème moral plus profond. Les gens continuent de construire des maisons : je suis allé en Colombie, et, même dans les favelas, les gens construisent le premier étage d'une maison avec l'espoir que leurs enfants construiront l'étage suivant. Mais, en France et en Allemagne, le problème est que les enfants ne veulent pas des maisons que leurs parents ont construites, ni des entreprises que leurs parents ont créées ; ils ne veulent pas de la vie que leurs parents ont eue. C'est une crise morale profonde. Avant, on travaillait dur pour que nos enfants mènent une vie meilleure ; cet espoir s'est éteint.

**Pour mesurer l'ampleur des changements à accomplir, il faut imaginer que nous vivons dans une société médiévale et que nous voulons passer à une société moderne.**

*Hartmut Rosa*

Les gens considèrent qu'une vie vaut la peine d'être vécue lorsqu'elle fait coïncider trois perspectives temporelles : la perspective quotidienne, la perspective biographique et la perspective historique. En somme, lorsque ce que nous faisons au quotidien nous aide à accomplir quelque chose de plus grand, et que cela contribue au progrès de la société. Aujourd'hui, il y a une rupture à ce niveau : les gens ont le sentiment que, lorsqu'ils travaillent dur, c'est essentiellement une perte de temps. Le travail devient dès lors dénué de sens et les gens veulent démissionner. Pourtant, le travail n'est pas néfaste ; c'est même un axe de résonance important. En travaillant, nous n'accomplissons pas seulement une obligation, nous travaillons sur nous-mêmes comme nous travaillons sur le monde. À mesure que l'énergie qui nous motive à travailler s'évanouit, notre frustration et notre colère à l'égard de la société augmentent.

### **Pour réintroduire du sens et de l'harmonie dans nos vies, vous proposez une théorie de la résonance...**

La [psychologie du développement de l'enfant](#) montre que les jeunes enfants cherchent dès leur naissance à entrer en résonance avec leur environnement proche. Ils veulent obtenir une réponse qui leur soit vraiment adressée, sentir que quelqu'un les appelle. Se sentir appelé est une expérience humaine essentielle. On retrouve ensuite ces relations de résonance dans de nombreux domaines. C'est ce que nous recherchons dans les arts et même en politique : la démocratie est une promesse de résonance.

**Vous écrivez : « Si j'étais un homme politique, j'agis probablement de la même manière (que nos politiciens actuels). » Cela signifie-t-il que la politique ne peut pas résoudre la crise que vous décrivez ?**

La promesse de la modernité est que nous pouvons façonner toutes les formes de vie. Ce n'est pas l'Église qui nous dit comment vivre, ni le pape, le roi ou même la nature. La pensée républicaine charrie cette

idée que nous façonnons notre forme de vie commune. Nous pouvons l'appliquer et utiliser la politique pour réinventer notre monde. Mais cela ne se traduira pas par une liste de réformes. Les politiciens ont pris l'habitude - c'est la logique du système - que la politique consiste à se battre en permanence. Il ne faut jamais écouter l'adversaire, sauf pour examiner les moyens de le blesser ou de le vaincre. Je ne les blâme pas : les hommes politiques évoluent dans un cadre institutionnel qui rend leur tâche très difficile.

Pour mesurer l'ampleur des changements à accomplir, il faut imaginer que nous vivons dans une société médiévale et que nous voulons passer à une société moderne. Il s'agit d'un immense bouleversement dans la façon dont nous pensons, mais aussi dont nous organisons la politique, la science, l'économie et la vie culturelle.

### **Dans votre dernier livre traduit en France, vous dites que la religion a un rôle à jouer dans la démocratie. Pourquoi ?**

Dans un contexte où tout le monde s'en prend à la religion et aux Églises - sur les scandales, les abus -, et alors que la religion est en déclin à tous les niveaux, j'ai voulu insister sur le fait qu'il y a quelque chose dans la religion qui peut encore être nécessaire à la société. Je définis la religion dans un sens très particulier, qui vient de Charles Taylor, à partir des notions de transformation et de transcendance. Avec la religion, je suis prêt à être transformé par quelqu'un d'autre, et ce n'est pas seulement mon individualité qui compte. Tout part de cette citation de Salomon : « *Donne-moi un cœur qui écoute.* » Si la religion concerne ce cœur à l'écoute, cette capacité à être ouvert à l'appel de quelque chose qui échappe à notre contrôle et qui nous transforme, alors nous avons besoin de cela pour la démocratie. L'idée de base est celle de l'« appellabilité », le fait de pouvoir être appelé. Nous devons être des citoyens qui peuvent être appelés, qui sont à l'écoute.

**L'amour est comme un paradigme de la résonance. Si deux personnes s'aiment, elles ne veulent pas se servir l'une de l'autre ou se contrôler : lorsque vous pouvez contrôler une personne, vous n'êtes plus amoureux d'elle.**

*Hartmut Rosa*

Aujourd'hui, nous voulons tous avoir une voix, qu'elle soit entendue, que nos intérêts soient poursuivis, mais nous ne sommes plus dans une attitude d'écoute. Nous ne voulons pas entendre les gens, nous refusons d'être touchés par leur parole. L'« appellabilité » désigne cette capacité à s'arrêter et à être ouvert à ce qui vient vers nous. La religion peut nous le fournir, et cela commence par l'environnement physique : lorsque vous entrez dans une cathédrale, vous sentez que votre façon d'être dans l'espace est différente de celle que vous adoptez au supermarché ou au bureau. C'est littéralement une autre façon d'entrer en relation avec le monde.

Cela a aussi à voir avec cette « attention de grand-angle » que nous avons apprise grâce aux rites. J'ai toujours été fasciné, en tant que sociologue, par l'activité de la prière. Je me suis demandé si, lorsque je prie, je me tourne vers l'intérieur ou vers l'extérieur. Bien sûr, c'est les deux à la fois ! Des chants religieux, des pratiques, des espaces et même une théologie nous y conduisent. L'idée de la grâce, par exemple, c'est d'être touché par quelque chose que je ne vois pas, que je n'entends pas, que je ne contrôle pas. Il s'agit d'être ouvert à ce contact, d'être transformé et d'y répondre. C'est ainsi que doit fonctionner la démocratie.

### **Vous avez mentionné ce cœur à l'écoute... Quel lien faites-vous entre la démocratie et l'amour ?**

L'amour est comme un paradigme de la résonance. Si deux personnes s'aiment, elles ne veulent pas se servir l'une de l'autre ou se contrôler : lorsque vous pouvez contrôler une personne, vous n'êtes plus amoureux d'elle. C'est vrai aussi bien pour vos enfants que pour votre partenaire. On accepte d'être transformé par l'autre. L'amour et l'amitié sont des cas paradigmatiques. La différence entre les amis et les connaissances repose précisément sur cela : l'amitié est considérée comme une relation de résonance, alors que les connaissances ne sont que des relations instrumentales ou stratégiques. Nos amis doivent nous dire si nous avons tort, même si nous ne voulons pas l'entendre. Le problème, avec la politique, c'est

qu'il s'agit d'étrangers, de gens qu'on n'aime pas a priori. La résonance va donc au-delà de l'amour ; elle est liée à la solidarité : je veux vous entendre, même si je n'aime pas ce que vous dites.

## **Vous parlez de l'amour comme l'un des seuls endroits où la résonance existe encore aujourd'hui. Diriez-vous que c'est le seul domaine où la modernité n'a pas réussi à s'engouffrer ?**

L'amour est un des seuls endroits où nous faisons encore l'expérience de la résonance, mais il ne faut pas oublier les arts : la musique, la poésie, le cinéma peuvent être des espaces de résonance. De la même manière que la nature : on peut l'expérimenter dans un parc, en regardant les animaux ou les fleurs.

Toutefois, la pression de l'accélération pénètre aujourd'hui aussi la sphère amoureuse. Nous avons inventé [les applications de rencontres sur internet](#), et nous essayons de contrôler l'amour. Il est désormais question de trouver quelqu'un qui nous corresponde vraiment ; on doit faire le meilleur choix, on essaie, puis on passe à autre chose si ça ne nous convient pas pleinement. Cela met en danger l'amour en tant que sphère de résonance. Ces plateformes ne sont pas toujours mauvaises, elles permettent parfois des rencontres formidables pour des personnes qui se sentaient totalement seules. Mais la pression de l'optimisation paramétrique s'est immiscée dans le domaine de l'amour.

## **Le produit de l'amour, lui, a été mis sous contrôle avec le contrôle des naissances. Dans les pays d'Europe occidentale, on n'a jamais eu aussi peu d'enfants... Faut-il s'en inquiéter ?**

Nous devrions nous en préoccuper dans la mesure où les enfants nous fournissent un axe de résonance à travers le temps. Les gens ont ce désir de voir l'axe de l'histoire les traverser, d'être en contact avec leurs ancêtres et avec la génération suivante. Désormais, on le constate aux deux extrémités : les gens ne veulent plus avoir d'enfants, mais ils ne veulent plus avoir d'aïeux non plus. J'habite dans un petit village de la Forêt-Noire. Au milieu du village, il y a l'église, la mairie et le marché. Cela crée trois axes de résonance. Mais, à côté, il y a le cimetière : mes parents, mes grands-parents et même mon arrière-grand-père y reposent. Quand vous allez au village, au cœur de la communauté, il y a le passé appelé au présent. Or, aujourd'hui, nous essayons de le chasser. Les gens ne veulent pas avoir de tombe car ils estiment que c'est trop de travail de les entretenir. Le fil vibrant qui nous relie du passé à l'avenir se perd.

Les gens ne veulent pas avoir d'enfants aujourd'hui aussi parce que s'est ancrée cette idée que, si je suis célibataire, je peux bouger à tout moment, je peux aller au cinéma ce soir, je peux déménager à Paris si vous me faites une belle offre. Si vous avez un enfant, vous êtes vraiment coincé... et pour longtemps ! Rien ne rétrécit plus l'horizon territorial que les enfants. Dans ce contexte, je pense que la question intéressante est moins de savoir pourquoi nous avons si peu d'enfants, que pourquoi nous en avons encore autant !

Les grands changements n'ont jamais eu lieu parce que les gens les avaient planifiés; ils se sont développés dans l'ombre. Si je ne vois pas d'espoir, j'espère qu'il se trame quelque chose dans mon dos

## **Êtes-vous si pessimiste que votre philosophie pourrait le laisser croire ?**

Avec [le retour de la guerre](#), et après [le Covid](#), je me suis dit que nous étions revenus à une situation où la peste et la guerre étaient nos principaux problèmes. Cela a toujours été le cas pour l'humanité, mais nous n'avons pas fait un seul pas en avant. Les deux grands fléaux sont toujours là, auxquels s'ajoutent la crise climatique et la menace nucléaire. En fait, nous n'avons pas avancé, nous avons reculé. Cela a achevé de faire de moi un pessimiste.

Mais une part d'optimisme demeure au fond de moi. Parmi les motifs d'espoir, je n'oublie pas que l'histoire de l'humanité a toujours évolué de manière imprévisible. Les grands changements n'ont jamais eu lieu parce que les gens les avaient planifiés ; ils se sont développés dans l'ombre. Si je ne vois pas d'espoir, j'espère qu'il se trame quelque chose dans mon dos. Je commence aussi à penser que nous avons peut-être besoin d'une catastrophe pour changer. La Seconde Guerre mondiale a changé notre façon de

penser sur beaucoup de choses et a pacifié la planète pendant soixante-dix ans ; si un événement d'une telle ampleur se produit, peut-être que quelque chose de bon finira par en sortir.

19 novembre (FAZ)

[BP-Spitzenmanagerin Dotzenrath: „Ein grünes Schlaraffenland mit niedrigen Energiepreisen ist unrealistisch“ \(faz.net\)](#)

BP-SPITZENMANAGERIN DOTZENRATH:

„Ein grünes Schlaraffenland mit niedrigen Energiepreisen ist unrealistisch“

VON [MARCUS THEURER](#)

-AKTUALISIERT AM 18.11.2023-17:53



„Das letzte große Abenteuer in meinem Berufsleben“: Anja-Isabel Dotzenrath, 57, ist seit 2022 Vorstandsmitglied des britischen Ölkonzerns BP. Bild: Andreas Pein

Die deutsche Managerin Anja-Isabel Dotzenrath leitet von London aus das globale Geschäft des Ölkonzerns BP mit Erneuerbaren Energien. In Deutschland investiert sie Milliarden in Windparks.

Die Arbeitswoche von Anja-Isabel Dotzenrath beginnt normalerweise am Montag um 7 Uhr morgens auf dem Flughafen Düsseldorf. Mit dem Flugzeug geht es zum City Airport im Osten Londons und von dort ins Büro in die Innenstadt. Wenn alles glattläuft, sitzt sie um viertel nach neun Uhr Ortszeit an ihrem Schreibtisch in der Zentrale des britischen Ölkonzerns **BP** am vornehmen St. James's Square, nur ein paar Gehminuten vom Trafalgar Square entfernt.

Dotzenrath ist Rheinländerin und sagt von sich selbst, dass sie ein sehr direkter Mensch sei. Oder in ihren eigenen Worten: „What you see ist what you get.“ Den Job bei BP nennt sie „das letzte große Abenteuer in meinem Berufsleben“. Schließlich sei sie Jahrgang 1966, und da biege man nun mal allmählich ein in Richtung Karriere-Zielgerade.

Ein Abenteuer ist der Posten in London auf jeden Fall. Ihre Mission bei BP ist es, den Konzern, der seit 114 Jahren sein Geld mit Öl und Gas verdient, zum Teil der globalen **Energiewende** zu machen – so grün, wie das Firmenlogo heute schon ist sozusagen. Dotzenrath ist Mitglied des Konzernvorstands von BP. „Low carbon energy“ heißt ihr Ressort, also CO<sub>2</sub>-arme Energie. 30 Milliarden Dollar will das Unternehmen bis 2030 weltweit in Wind- und Solarparks und klimaschonenden Wasserstoff investieren. Auch für das globale Erdgasgeschäft von BP ist Dotzenrath verantwortlich.

Eine deutsche Managerin in der urbritisch geprägten Zentrale eines internationalen Ölkonzerns, da prallen Welten aufeinander. Dotzenrath redet gerne Klartext, Briten dagegen kommunizieren anders: Wenn das englische Gegenüber einen Vorschlag nicht gut findet und der Meinung ist, er sollte noch mal gründlich überdacht werden, dann verpackt er seine Ablehnung üblicherweise in so viele Höflichkeitsformeln, dass beim deutschen Gegenüber die Botschaft erst gar nicht ankommt. Und wenn Deutsche ihre Kritik so klar zum Ausdruck bringen, wie sie das von daheim gewohnt sind, dann kommt

das bei Gesprächspartnern auf der Insel hochgradig unhöflich rüber. Kurzum: „Ich habe ein Jahr gebraucht, um anzukommen“, sagt Dotzenrath, die im März 2022 zu BP gewechselt ist.

Auch ohne kulturelle Dissonanzen ist die Aufgabe der deutschen Energiemanagerin in London delikater. Der angepeilte grüne Kurswechsel von BP ist einer der ambitioniertesten in der gesamten Ölindustrie. In Europa gibt es wenige Managementpositionen wie ihre, von denen aus man so viel Einfluss auf den Umbau der internationalen Energiebranche nehmen kann. BP ist ein Global Player und in Alaska ebenso aktiv wie in Australien und Brasilien. Das Unternehmen zählt zum kleinen Kreis der sogenannten „Supermajors“, wie die führenden westlichen **Ölkonzerne** wie Exxon Mobil, Shell, Total oder eben BP genannt werden. Dass es ein Manager oder eine Managerin aus Deutschland in einem dieser Schlüsselunternehmen bis ganz nach oben in den Konzernvorstand schafft – das ist eine Rarität.

„Der deutsche Markt ist die Blaupause für unsere Strategie“

Dabei ist Deutschland schon heute für BP neben Großbritannien und den USA einer der drei weltweit wichtigsten Märkte. In der breiten Öffentlichkeit ist der Konzern hierzulande vor allem mit seiner Tankstellenkette **Aral** präsent, die Marktführer ist. Aber in Zukunft will BP eben nicht mehr nur mit Öl und Gas Geld verdienen, sondern auch mit grüner Energie. Dotzenraths Heimatland soll im Konzern dabei eine Vorreiterrolle spielen.

„Der deutsche Markt ist die Blaupause für unsere Strategie“, sagt sie. 10 Milliarden will das Unternehmen bis Ende des Jahrzehnts in die deutsche Energiewende investieren. Am BP-Standort im niedersächsischen Lingen soll ein großer Elektrolyseur entstehen, also eine Anlage zur Herstellung von klimaschonendem Wasserstoff aus erneuerbarem Strom. In Wilhelmshaven ist ein sogenannter Ammoniak-Cracker geplant. Er soll mit Schiffen aus anderen Weltregionen importierten Ammoniak in grünen Wasserstoff umwandeln.

Und was bedeutet das diese Woche ergangene weitreichende Urteil des **Bundesverfassungsgerichts** zum deutschen Klimatransformationsfonds für die geplanten Projekte der Briten? Dotzenrath will sich dazu erst einmal nicht äußern. Klar ist allerdings, dass BP für seine Wasserstoffprojekte in Deutschland mit staatlicher Unterstützung kalkuliert hat - und hinter dieser Förderung steht nun ein großes Fragezeichen.

Immerhin: Diesen Sommer hat der Ölkonzern im deutschen Teil der Nordsee ein Zeichen gesetzt: Bei der bislang weltgrößten Auktion für Baurechte von Windkraftanlagen ersteigerte BP Lizenzen für zwei Flächen und zahlt dafür 6,8 Milliarden Euro. Auch der französische Ölkonzern Total investierte Milliarden. Die beiden Neueinsteiger in den deutschen Offshore-Windmarkt stachen damit etablierte Wettbewerber aus, darunter auch Dotzenraths ehemaligen Arbeitgeber, den Essener Stromerzeuger **RWE**.

Die enormen Beträge, die BP und Total für die Baurechte mobilisierten, schlugen hohe Wellen in der Branche. Unterlegene Mitbieter sagen, es sei ihnen schleierhaft, wie die Ölkonzerne mit solch horrenden Lizenzkosten rentabel Windstrom produzieren wollen. Es wurden auch Zweifel gestreut, ob der riesige BP-Windpark, mit einer geplanten Leistung von 4 Gigawatt und mehreren Hundert Windkraftanlagen, überhaupt jemals gebaut werde.

Dotzenrath bleibt betont cool. Der Windpark werde definitiv gebaut. „Man darf davon ausgehen, dass auch wir rechnen können“, sagt sie dazu nur. „Wir haben nicht überbezahlt und sind sehr zufrieden.“ Wenn man genau nachrechne, dann stelle man fest, dass bei ähnlichen Auktionen in den USA und Dänemark vergleichbare oder höhere Preise bezahlt worden seien, sagt Dotzenrath und fügt hinzu: „Auch von deutschen Marktteilnehmern.“

Dennoch verbirgt sich hinter der demonstrativen Selbstsicherheit eine Einschätzung zum deutschen Energiemarkt mit Sprengkraft: BP hat auch deshalb so viel für die Windkraft-Baurechte bezahlt, weil die Briten davon ausgehen, dass Strom in Deutschland teuer bleiben wird. Der Konzern baut den Windpark sozusagen für den Eigenbedarf, also zum Beispiel für die Herstellung von grünem Wasserstoff und das

Schnellladnetz für E-Autos. Dotzenrath: „Wir wollen den Strom, den wir erzeugen, selbst nutzen, und wenn wir nicht davon ausgingen, dass das günstiger ist, als ihn auf dem Markt zu kaufen, würden wir es natürlich nicht machen.“

BP schätzt die Energiepreisentwicklung damit anders ein als die Bundesregierung: Wirtschafts- und Klimaschutzminister [Robert Habeck](#) setzt darauf, dass bei einem schnellen und umfangreichen Ausbau von Wind- und Sonnenenergie in Deutschland der im internationalen Vergleich hohe Strompreis in einigen Jahren deutlich sinken wird, was für die Zukunft des Industriestandorts von großer Bedeutung ist.

„Strom wird in Deutschland relativ teuer bleiben“

Dotzenrath dagegen klingt ganz anders als Habeck. „Es ist einfach unrealistisch, anzunehmen, dass wir in einigen Jahren in einem grünen Schlaraffenland mit niedrigen Energiepreisen leben werden. Strom wird in Deutschland relativ teuer bleiben“, sagt sie. Der Grund: „Wir erfinden gerade unser Energiesystem neu, und dafür sind gewaltige Investitionen nötig, in die grüne Stromerzeugung, Wasserstoff, Netze und Speicher.“ Das alles müsse finanziert werden und für die Geldgeber eine Rendite erwirtschaften, sonst werde es diese Investitionen nicht geben. „Wenn man das alles berücksichtigt, dann ist es wenig einleuchtend, dass Energie schnell viel billiger werden soll“, ist sich Dotzenrath sicher.

Das Geschäft mit grüner Energie kennt sie seit vielen Jahren. Bevor sie 2021 von BP abgeworben wurde, hat sie lange für die deutschen Energiekonzerne Eon und RWE gearbeitet. Zuletzt leitete sie bei RWE die Sparte für erneuerbare Energien und gliederte die von Eon übernommene Grünstromsparte Innogy ein. Bei ihr liegt das Energiegeschäft quasi in der Familie. Dotzenraths Vater war Ingenieur und arbeitete beim Energieunternehmen Contigas. Sie selbst studierte Elektrotechnik in Aachen. „Wir waren 3 Prozent Frauen im Semester, das war schon manchmal ziemlich einsam“, erinnert sie sich heute. Hinterher schloss sie noch ein Betriebswirtschaftsstudium an und arbeitete dann zunächst bei verschiedenen Beratungsunternehmen, bevor sie 2011 zu Eon wechselte.

Und wie trimmt man ein Unternehmen wie BP, in dessen DNA quasi Öl und Gas stecken, auf grüne Energie? Schließlich leiten sich schon die zwei Lettern des Firmennamens von „British Petroleum“ ab. Die meisten Menschen denken an Tankstellen und Ölbohrinseln, wenn sie ihn hören, nicht an Windkraftträder und Elektrolyseure. Und damit liegen sie auch nicht falsch: BP hat keineswegs vor, sein fossiles Kerngeschäft in absehbarer Zeit aufzugeben.

Dotzenrath spricht von der „Und-Strategie“ ihres Unternehmens. Gemeint ist damit: BP will weiter Ölkonzern sein und zusätzlich ein großer Anbieter von klimaschonender Energie. „55 Prozent des globalen Energieverbrauchs basiert auf Öl und Gas, und dieser Teil wird nicht über Nacht verschwinden. Das ist einfach Teil der Wahrheit, auch wenn das nicht populär ist“, sagt die BP-Managerin. „Wir können nicht einfach unser bestehendes Energiesystem abschalten und hoffen, dass wir schnell ein neues bekommen. Hoffen ist keine Strategie.“

Aber BP steckt auch viel Geld in die grüne Transformation. Vergangenes Jahr entfielen darauf 30 Prozent der globalen Investitionen, zehnmal so viel wie noch 2019. Bis Ende des Jahrzehnts soll der Anteil auf die Hälfte wachsen.

Den Kapitalmarkt muss BP von seinem Tandem-Plan aus fossiler und grüner Energie erst noch überzeugen. Oder wie Dotzenrath sagt: „Wir müssen die Investoren mit auf die Reise nehmen.“ Bislang ist die Skepsis klar am Börsenkurszettel ablesbar. Die beiden amerikanischen Wettbewerber [Exxon](#) [Mobil](#) und Chevron, die weiter kompromisslos aufs Kerngeschäft mit Öl und Gas setzen, werden dort deutlich höher bewertet als BP. Die beiden US-Ölriesen haben ihr fossiles Geschäft sogar gerade durch zwei spektakuläre Multimilliarden-Übernahmen weiter ausgebaut. Sie sind eine Wette darauf, dass die globale Energiewende viel langsamer kommen wird als angenommen.

Der europäische Rivale **Shell** wiederum, der in den vergangenen Jahren ähnlich wie BP auf grüne Energien setzte, hat soeben eine Kehrtwende hingelegt und setzt nun wieder mehr auf Öl und Gas. Renditeschwache Investitionen in grüne Energien seien „falsch“, sagt Shell-Chef Wael Sawan. Dotzenrath hält dagegen: Sie verweist darauf, dass Unternehmen, die stark in erneuerbaren Energien investieren, wie etwa RWE, der dänische Windfarm-Betreiber Ørsted oder der US-Stromversorger Nexterra, an der Börse höher bewertet sind als die Ölkonzerne.

## Die Börse sieht die grünen Investitionen von BP bisher skeptisch

Auch über den weiteren Kurs von BP hat es zuletzt Zweifel gegeben. Denn dem Unternehmen ist vor zwei Monaten überraschend der Architekt des grünen Strategiewechsels abhanden gekommen: Konzernchef Bernard Looney, der Dotzenrath geholt hat, musste im September abrupt zurücktreten, weil er gegenüber dem Verwaltungsrat Liebesaffären mit BP-Kolleginnen verschwiegen hatte. Dotzenrath aber versichert, am Plan für hohe Investitionen in klimaschonende Energieformen werde auch nach dem Ausscheiden Looneys nicht gerüttelt. „Diese Transformation hängt nicht an einer Einzelperson“, sagt sie. „Die ist viel größer. Wir werden sie genau so umsetzen, wie wir sie beschlossen haben.“

Allerdings hat BP schon unter Looney etwas Tempo aus der Energiewende des Konzerns genommen. Nachdem durch Ukrainekrieg und die Konfrontation des Westens mit Russland plötzlich Energie in Europa knapp und teuer wurde, kündigte der Konzern im Februar an, die Öl- und Gasförderung des Unternehmens solle bis 2030 nicht mehr wie bis dahin angekündigt um 40 Prozent sinken, sondern nur um 25 Prozent. „Big Oil“ hat durch die Energiekrise des vergangenen Jahres ein unverhofftes Comeback erlebt. BP fuhr 2022 mit einem Nettoergebnis von 28 Milliarden Dollar den höchsten Jahresgewinn seiner Unternehmensgeschichte ein – und das in erster Linie wegen der sprunghaft gestiegenen Öl- und Gaspreise.

Dotzenrath weiß, dass der Erfolgsdruck groß ist: Sie muss den skeptischen Anlegern beweisen, dass sich mit grüner Energie so viel Geld verdienen lässt wie mit fossiler. Sie muss zeigen, dass die Strategie funktioniert. BP müsse die angekündigten Windparks, Solarfarmen und Wasserstoffprojekte pünktlich, ohne Kostenüberschreitungen und mit der angekündigten Rentabilität realisieren, sagt sie. Zuletzt hat das nicht immer geklappt: Im Oktober musste BP in den USA wegen unerwarteter Kostensteigerungen eine halbe Milliarde Dollar auf geplante Meeres-Windparks vor der amerikanischen Ostküste abschreiben. Das Projekt stammt noch aus der Zeit vor dem Wechsel Dotzenraths zu BP. Solche Flops dürfen sich nicht wiederholen, sagt sie. „Die Zeit der Power-Point-Präsentationen ist vorbei, jetzt geht es darum, zu liefern.“